

Anthologie des Nouvelles

L'ARBRE de la Dame

Michèle Huwart

Parue sur



<http://www.jrrvf.com>

CHAPITRE 1

AUJOURD'HUI

Un arbre étrange illumine le parc du château.

Parc est un bien grand mot, d'ailleurs. Comme château. Juste une ferme fortifiée, en vue du Grand Fleuve, aux confins de l'Ithilien. Fortifiée car du temps où mon père était en vie, sous le règne des Intendants, la contrée était bien peu sûre. Du Pays du Mal, des serviteurs de l'Ennemi, Hommes dévoyés ou Orques féroces, faisaient souvent des incursions sur nos terres.

Les temps ont changé, et la Paix règne désormais depuis la Grande Victoire sur l'Ennemi. Victoire à laquelle je n'ai compris que peu de choses, même si je fus de la dernière bataille.

Oui, depuis, la paix règne. Le royaume se reconstruit lentement, sous la bienveillante mais ferme autorité du Roi. Car il est plus difficile encore de reconstruire que de gagner la guerre. Mais les femmes et les hommes d'ici sont rudes à la tâche, et notre nouveau guide semble être à la hauteur de ses responsabilités.

Et dans ce monde qui renaît à la vie, la lumière de l'Arbre – mon arbre – me fait souvenir d'un étrange et doux moment de mon enfance.

CHAPITRE 2

ENFANCE

Je suis Thilsarn, fils du seigneur Thilran. Ceux de mon sang sont de petite taille et ont les cheveux bouclés, depuis que mon arrière-grand-père enleva dans les pays du Nord celle qui allait devenir son épouse. D'elle nous tenons notre joie de vivre et notre amour de la bonne chère.

On dit aujourd'hui que c'est à l'un de ses lointains cousins que nous devons la Grande Victoire et la Chute du Seigneur Ténébreux. Mais, comme je l'ai déjà dit, je n'ai jamais vraiment compris ce qu'il s'était passé. Par contre, de la race de mon père, nous tenons un goût certain pour l'aventure et la découverte du monde.

Les premières années de ma vie se déroulèrent sans événement majeur, sinon quelques incursions d'Orques ou de Brigands sur nos terres. Mais il y avait longtemps déjà que nous ne considérions plus ces escarmouches comme événements majeurs...

Si nous ne manquions de rien, nous n'étions pas vraiment riches. Mes sœurs et moi-même n'avions pas de précepteur, et ce sont nos parents qui nous enseignèrent les chansons du passé, le maniement des armes et les bases de l'agriculture. J'avoue qu'à cette époque, la traite des vaches et la culture du seigle étaient loin de me passionner. Je préférerais chevaucher dans la nature, m'imaginant défier le Royaume d'Angband, ou séduire Tinúviel à la lueur des étoiles.

Nous ne nous préoccupions pas des grands de ce monde. Pour nous, l'Intendant gouvernait, dans l'attente de l'hypothétique retour d'un hypothétique Roi. Existait-il seulement, cet héritier d'Isildur, ou la lignée s'était-elle éteinte comme celle d'Anarion ?

Le Gondor était en paix avec les Royaumes humains, et les Royaumes elfiques, et les seules menaces venaient, de plus en plus présentes, cependant, du Pays Noir. Si proche. Trop proche...

Durant l'été de mes douze ans, ma sœur aînée, Ceridwen, introduisit dans la maison des sentiments nouveaux. Elle avait seize ans. Elle était amoureuse. Le fils cadet du Seigneur voisin était Garde de la Citadelle à Minas Tirith. Il avait été blessé en portant secours au jeune fils de l'Intendant, adolescent inexpérimenté ayant voulu suivre son frère aîné dans une mission risquée. Il passait sa convalescence auprès de ses parents, et Ceridwen lui tenait souvent compagnie.

Mon père, au début, ne vit pas cette romance d'un bon œil. " Tu es trop jeune ", " Il est trop âgé pour toi ", " Ce n'est pas parce qu'il porte le nom d'un héros de légende qu'il lui ressemble ". Ces phrases résonnaient parfois trop fort entre les murs de notre demeure. Mais rien n'y faisait. Et mon père dut se rendre à l'évidence. Elle l'aimait vraiment, son Beren, ma grande sœur . Et il l'aimait aussi, d'un amour profond et sincère.

Et je me pris à l'aimer moi aussi, ce calme jeune homme, modeste et sérieux. Il ouvrait à mon imagination d'enfant un monde inconnu, mais réel. Non pas le monde des légendes du passé, mais

celui de la grande ville, de la foule colorée, des marchés grouillants de monde et présentant des denrées inconnues, des bannières claquant au sommet des tours. Un monde où les grands seigneurs étaient des personnes de chair et de sang, mais aussi où la guerre se faisait plus proche que dans nos campagnes, ne serait-ce que par des bribes de phrases prononcées par un capitaine au détour d'une conversation anodine.

La guerre, la ville, la gloire. Le monde d'aujourd'hui était-il vraiment si différent de celui des légendes ? Beren tentait d'endiguer mon enthousiasme, m'expliquant en vain les souffrances des combats et l'angoisse de ceux et celles ayant un être cher au loin.

Mais le sang de mes ancêtres paternels se réveillait en moi. Et il ne bouillonnait pas, en ce temps-là, pour les moissons dorées ou les animaux paisibles qui paissaient dans nos champs.

En ce temps-là, je rêvais d'aventures, et non de la vie paisible qui est aujourd'hui mienne.

Et qu'aujourd'hui j'aime tant, à l'ombre de mon arbre.

CHAPITRE 3

LA PESTE

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Beren regagna Minas Tirith à la fin des moissons, et la vie reprit son cours habituel. Après la moisson, la paille fut mise en meules, puis rentrée. Ensuite, il fallut songer à couper le foin pour l'hiver et à labourer en vue des prochaines récoltes. Mais la vie était belle. Même si je ne m'en rendais pas compte...

La peste s'abattit sur notre région au début de novembre, une saison pluvieuse et froide. Ma petite sœur Rosemary fut la première à tomber malade, suivie par ma mère et moi-même. Les souvenirs que je garde de ces jours sombres sont flous, ressemblant aux cauchemars engendrés par la fièvre. Des souvenirs de souffrance, de tisanes amères, et de conversations chuchotées. La peur de la Mort, ou plutôt de ce qui se trouve après la Mort. Les cavernes de Mandos, ou un autre au-delà ? Ou le Néant ? D'autres questions aussi. Qui d'autre était malade ? Et qui allait mourir, ou était déjà mort ?

Lorsque je revins enfin à la vie, la neige recouvrait nos prairies. Je demandais à voir ma mère, mais la servante qui se tenait à mon chevet eut une grimace gênée. Et je sus peu après que ma mère avait succombé depuis bien des jours. Comme Rosemary, et quatre de nos domestiques. Ceridwen, elle, luttait toujours contre la mort, veillée par son fiancé pour qui le fils aîné de l'Intendant avait obtenu une permission spéciale.

Et la vie, petit à petit reprit ses droits. Je pus bientôt me lever, et ma sœur se réveilla de son délire, contre l'avis du guérisseur qui l'avait déclarée perdue. Mon père nous dit que l'amour avait dû vaincre la maladie et la mort. Mais lui-même ne souriait plus. Il ne sourit d'ailleurs plus jamais, jusqu'à son dernier souffle.

CHAPITRE 4

PROJETS DE DÉPART

Au cours des mois qui suivirent, mon père s'enferma de plus en plus dans son chagrin. Il passait des journées entières, perdu dans de sombres rêveries, se promenant le long du fleuve ou aux abords de la forêt. Il délaissait de plus en plus les travaux journaliers de la ferme et la visite de nos métairies.

Ceridwen, au contraire, la santé lui revenant petit à petit, se mit à prendre peu à peu la place qui aurait dû être celle du maître du domaine et, malgré sa jeunesse et sa fragilité encore certaine, acquit bientôt une autorité indéniable, ainsi que le respect de nos pairs et de nos serviteurs.

Moi-même, je me sentais perdu sans ma mère, et la joie de vivre de ma petite sœur me manquait beaucoup. Si je me remis à l'étude et aux travaux des champs, je désirais de plus en plus m'évader de cette vie à mes yeux par trop routinière. Mes rêves me portaient vers la Capitale et sa vie grouillante et, pour moi, passionnante ; ou plus encore vers les vastes étendues par delà les frontières du pays, où vivaient les légendaires cavaliers blonds de Rohan, les Elfes immortels et mystérieux, les étranges Periannath cultivateurs d'herbe à pipe, et les troubles Rôdeurs des forêts d'Eriador.

Et la neige recouvrit la région. Lorsque ma sœur et moi revenions de l'étable où nos vaches avaient reçu leur ration de foin, j'ouvrais un de ces précieux livres relatant les contes du passé, et je me demandais si, quelquefois, les légendes pouvaient prendre vie et si, un jour, j'aurais moi aussi ma place au cœur d'une chanson qu'un enfant chanterait devant un feu de bois.

Ce fut au début du printemps que, par une lettre venue du bout du monde – autrement dit des confins de la région des Periannath connue sous le nom de Comté – mon père apprit que la Peste avait fait des victimes bien au delà de nos frontières, et que l'une d'entre elles était un lointain cousin, riche marchand établi en la ville nommée Bree. Cet homme n'avait plus de famille, et mon père se voyait son unique héritier, à la condition qu'il vienne revendiquer ses droits auprès des autorités locales.

Bree, la Comté, l'Eriador... J'aurais sauté sur le premier cheval pour franchir les lieues et les lieues qui nous séparaient de ces lieux à mes yeux légendaires. Enfant que j'étais... Un tel voyage était dangereux, bien dangereux. Et si les forces des Ténèbres n'avaient pas alors acquis la puissance qu'elles prirent par la suite, leurs serviteurs étaient malgré tout à l'œuvre et les routes étaient peu sûres.

Pourtant, mon père ne rejeta pas l'idée de ce voyage. A vrai dire, il ne redoutait plus le danger, étant devenu indifférent à la vie. Au contraire, je crois qu'il prit l'occasion de cet héritage comme raison de s'évader d'un quotidien lui rappelant son deuil heure après heure.

Il prit conseil auprès de Beren, et lui demanda de l'accompagner dans son aventure. Il aimait maintenant sincèrement son futur gendre et souhaitait sa présence à ses côtés, autant parce qu'il était un combattant entraîné que pour découvrir ses ressources cachées et son véritable caractère.

Mais un Garde de la Citadelle ne dispose pas de son temps à sa guise, même s'il a les faveurs du prince héritier. Boromir, cette fois, ne put fléchir son père, et Beren resta à Minas Tirith. Et comme Beren restait à Minas Tirith, Ceridwen prit la décision de ne pas nous accompagner et de gérer le domaine durant notre absence, qui risquait d'être fort longue.

CHAPITRE 5

LA CITÉ BLANCHE

Lorsque les arbres fruitiers se furent couverts de fleurs, mon père eut enfin fini de préparer le grand voyage. Il replia les cartes sur lesquelles il s'était longtemps penché, me fit préparer notre bagage, et sella nos lourds chevaux de traits. Il était toujours aussi triste et, au fond de lui, se moquait bien de la fortune qui pouvait nous échoir. Ce voyage ne représentait pour lui qu'une fuite loin de son bonheur perdu. Pour moi, j'y voyais une chance infinie de découvrir enfin le monde et ses mystères. Et nous laissâmes Ceridwen derrière nous, la rendant ainsi de fait la Dame du domaine en la jeunesse de ses dix-sept ans. Jeunesse non plus faite d'innocence mais de responsabilités et d'espoirs.

Le trajet fut court jusqu'à la capitale. Mon père et moi chevauchions côte à côte sur les chemins traversant les pâtures et les champs fertiles de notre pays. Je passai, pour la première fois de ma vie, la nuit dans une auberge de village, un peu effrayé par les hommes bruyants et trop gais à mon goût. Malgré tout, je ris de bon cœur lorsque l'un d'entre eux, entraîné par la bière, s'écroula sur la table au milieu d'une chanson à boire. Chanson reprise ensuite par ses amis, moqueurs à défaut d'être charitables.

Si la bière était bonne, le lit était dur. Et mon esprit trop excité pour s'abandonner au sommeil. Minas Tirith ! Demain, peut-être, je rentrerai dans la Cité Blanche ! Oh, ce ne serait pour nous qu'une étape où nous rejoindrions un convoi de marchands en route vers le Nord. Mais, pour le peu de temps que nous devons y rester, je comptais bien que Beren nous fasse découvrir quelques-uns de ses secrets.

Et ce fut le lendemain, au détour d'une colline, que la ville blanche se révéla à moi dans le soleil levant, éclatante de lumière par delà la verdure des champs. Et tandis que je m'avançais lentement vers ses murs, au rythme des pas de mon cheval de trait, je vis les bannières d'argent se déployer au sommet des tours, et mon cœur s'emplit d'allégresse.

Nous franchîmes la Porte de Fer de la grande cité peu après que la Soleil eut atteint son zénith. Beren nous attendait un peu plus loin. Il avait promis à mon père d'être notre guide dans la Cité et, je devais l'apprendre par la suite, avait obtenu pour nous les sauf-conduits nécessaires à la traversée des royaumes alliés, signés de la propre main de l'Intendant. Il avait également mené son enquête auprès des marchands remontant vers le Nord, et nous avait recommandés à de braves gens.

Mais à cet instant, il était en conversation avec un adolescent aux cheveux sombres et au maintien d'une grande noblesse. Il nous aperçut bientôt, et nous fit signe joyeusement. Je laissai les brides du cheval à mon père, et me précipitai en courant vers celui que je considérais maintenant comme mon frère, et que j'aimais comme tel.

Beren me serra dans ses bras, et voulut me présenter à son compagnon. Mais un homme sévère s'approcha alors, et rappela brutalement le jeune homme. Celui-ci baissa la tête, et partit tristement.

- Qui est-ce ? demandais-je à Beren.
- Le fils de mon Seigneur. me répondit-il. Le Prince Faramir. Quelqu'un de bien.
- Celui que tu...
- J'ai juste fais mon devoir, ce jour là. Et je ne le regretterai jamais, sois en sûr.

Nous traversâmes ensuite une partie de la ville pour nous retrouver dans l'auberge où nous devions passer la nuit. Ce n'était plus une auberge de province, mais un établissement cossu et "bon chic-bon genre" où des marchands fortunés venus du monde entier passaient leurs nuits durant leur séjour dans la capitale.

Ensuite, je découvris la ville elle-même. Ses murailles solides, ses constructions anciennes, et les palais habités depuis des siècles par les plus vieilles familles du Royaume. Ses maisons populaires aussi, et les artisans de toutes sortes qui la faisaient vivre.

Et, enfin, l'endroit le plus étrange que j'avais jamais vu : une petite place, ornée d'une fontaine, où se trouvait un arbre mort gardé par des hommes en uniforme d'apparat. Et cet arbre desséché me parut soudain comme la chose la plus sacrée qui fût au monde.

CHAPITRE 6

EN VILLE

Je n'étais qu'un petit provincial sans culture. Je m'en rendais compte à chaque instant. Les marchands qui logeaient avec nous à l'auberge n'étaient pas, comme moi, de noble naissance, mais ils connaissaient tant et tant de choses ! Ils avaient vu le Monde, et pour certains, s'étaient aventurés même au delà des mers, dans des pays étranges où les hommes avaient la peau noire et où des animaux effrayants hantaient des forêts en comparaison desquelles même la légendaire Fangorn était minuscule et accueillante.

Non que, selon eux, la Terre du Milieu soit exempte de dangers. Tout voyage est dangereux. Et, selon les marchands, les dangers devenaient de plus en plus grands dans notre monde. Comme si des forces malveillantes se réveillaient après un long sommeil. Les royaumes humains, mais aussi elfiques et nains se repliaient sur eux-mêmes. Ces gens pragmatiques y voyaient surtout une entrave pour leurs activités commerciales. Moi j'y voyais une entrave à mon appétit de découvertes.

Le marché de la capitale regorgeait pourtant encore de marchandises variées : fruits et légumes, farine et pain, vins de notre pays, bien sûr, mais aussi tissus chatoyants, armes et bijoux, herbes médicinales ou bière du Nord. Des ménestrels chantaient les légendes d'autrefois et des jongleurs m'intriguaient par leur habileté. C'était la vie de la grande ville, en sécurité derrière ses murs et ses portes indestructibles.

Je pouvais me promener seul, pendant que mon père prenait des dispositions avec nos futurs compagnons de route. Minas Tirith était une ville où régnait le calme. Et où il valait mieux ne pas troubler la paix civile. L'intendant gouvernait le pays d'une poigne de fer et ne tolérait dans sa capitale ni agression, ni vol, ni trouble. Il me paraissait bien sévère, notre Seigneur. On le redoutait et on le respectait. Seigneur mais pas Roi. Les Princes, par contre, semblaient très aimés de la population. Surtout Faramir, le jeune garçon que j'avais aperçu au moment de notre arrivée.

Les jours me semblaient courts, et les nuits étaient belles. J'apprenais chaque jour davantage de choses sur la vie de la Cité. Beren passait en notre compagnie ses rares moments de liberté, me faisait découvrir la vie citadine, me présentait ses amis militaires. J'écoutais leurs récits trépidants. Mais eux aussi, comme les marchands, parlaient d'une recrudescence des escarmouches. Nous savons maintenant que ce temps était calme, et béni par rapport à ce qu'il advint des années plus tard.

C'étaient pourtant, déjà, les prémices de l'Ombre.

CHAPITRE 7

VERS LE ROHAN

Nous avons quitté la grande cité à l'aube, en compagnie d'une dizaine de marchands voyageant en chars à bœufs, et de quatre cavaliers chargés de notre protection jusqu'à la frontière. Beren nous accompagna sur quelques lieues, mais un Garde de la Citadelle a peu de temps libre, et il dû bientôt nous laisser pour regagner son poste.

Nos compagnons de voyage connaissaient bien la route, à l'exception de deux hommes venus d'on ne savait où. D'un pays du Sud, en tout cas, dont ils venaient chargés d'épices rares... et très chères, selon leurs dires. Trop chères pour notre bourse, en tous les cas. Comptaient-ils en vendre beaucoup aux rudes cavaliers de Rohan ? Ou peut-être à ces hommes de "là-bas, dans le Nord" ? Ils avaient en tout cas un sauf-conduit de l'Intendant. Sauf-conduit indispensable en ces jours pour franchir les frontières et justifier auprès des soldats des différentes contrées que nous n'étions pas des espions de l'Ombre.

Je n'avais pas le droit de m'écarter du convoi. J'aurais bien aimé, pourtant, découvrir le pays. C'était avant tout une succession de champs, de prairies et de bosquets. Mais nous ne quittions pas la route. Je me mis donc à bavarder avec l'un et l'autre, m'intéressant plus à leurs voyages qu'à leurs marchandises. Alors qu'eux-mêmes auraient voulu, au contraire, me faire connaître leur métier.

Il faisait beau. Mon père, pourtant, restait triste et sombre. Il se demandait maintenant si ce voyage était bien raisonnable. La route serait longue, très longue, et ma présence lui semblait inopportune. Mais il était trop tard pour revenir en arrière. Heureusement, pensais-je, tout en étant un peu irrité par la lenteur des chars à bœufs de nos compagnons. A ce rythme, nous n'atteindrions pas Edoras, la capitale du seigneur Théoden, avant bien des jours.

Nous passâmes notre première nuit à la belle étoile. Les marchands, eux, dormaient dans leurs chariots. La soirée se déroula autour d'un feu de camp. Un grand feu. Et les soldats chargés de notre protection se répartirent les tours de garde. Inutile, pensai-je. Minas Tirith n'avait même pas disparu derrière l'horizon.

Mais autour du feu se racontent les histoires, les légendes du passé reprennent vie. Et, il faut le dire, ce qu'elles racontent n'est souvent pas très rassurant. Et finalement je fus content d'être protégé par des soldats fidèles.

Et la route du lendemain ressembla à celle de la veille. Jusqu'à ce que nous franchîmes la ligne de fortifications du Royaume sans Roi.

La plaine s'étendait autour de nous. Belle, riche, verdoyante. Depuis que nous avons franchi la frontière, nous avons croisé le chemin de deux groupes de cavaliers, gardiens de vastes troupeaux de bétail. Nous avons passé la nuit avec l'un de ces groupes, hommes blonds et fiers avec qui nous conversions en langage commun, bien que ce ne fût pas là leur langue maternelle. Leur façon de vivre semblait étrange à un enfant comme moi, habitué aux demeures de pierre. Ils ne voyaient que

rarement leurs familles. Mais ils aimaient cette vie de seigneurs sauvages. Seigneurs, oui, même ceux qui n'étaient que de simples gardiens, qui ne possédaient pas de bêtes. Seigneurs car ils possédaient ce qui pour eux valait toutes les richesses : le vent de la plaine, l'espace infini, et la liberté.

Le voyage se déroulait à un rythme qui me paraissait de plus en plus lent. Nous nous arrêtions dans des villages aux maisons de bois, mais les riches marchandises de nos compagnons n'y rencontraient que peu de succès. Mis à part le lourd drap de laine qui semblait bien convenir pour habiller les gens de ce rude pays.

Rude, oui, mais attachant et beau. Un pays que j'aurais voulu mieux connaître. Et un pays de chevaux magnifiques, bien différents des lourds animaux de ferme dont j'avais l'habitude. Comme l'on devait se sentir libre et puissant sur le dos de tels animaux !

Je pus mieux encore les admirer lors de notre rencontre avec – je devrais dire plutôt notre contrôle par – une escouade de guerriers. Méfiants, apparemment. La plupart ne sachant pas lire, et regardant nos sauf-conduits d'un air circonspect. Leur chef, lui, jeune soldat aux tresses blondes et aux allures de prince, étudia attentivement nos papiers, puis interrogea chacun d'entre nous quant au but de notre voyage. Il fut très étonné de la réponse que lui donna mon père. Les voyageurs de notre espèce étaient rares. De plus en plus rares.

Et il nous laissa repartir. Bientôt, nous devons arriver dans la capitale du Royaume, Edoras, la cité du Roi.

CHAPITRE 8

EDORAS

J'ai tout de suite aimé Edoras. La ville était pourtant bien différente de notre capitale : moins grande et plus sauvage. Moins belle mais moins sévère aussi. Plus... c'est curieux de dire cela d'une ville... plus campagnarde. Je ne comprenais pas la langue de ses habitants mais, comme à Minas Tirith, j'aimais sortir de l'auberge et me promener dans les ruelles, flâner sur la place du marché, admirer l'étrange architecture du Château d'Or qui resplendissait au soleil d'été.

Je sortais parfois de la ville elle-même, courant dans l'herbe verte, admirant les montagnes blanches et leurs sommets menaçants. Sans trop m'éloigner, bien sûr. Je n'étais malgré tout qu'un gamin étranger et inexpérimenté.

Le matin de notre troisième jour à Edoras, lors d'une de mes escapades, j'aperçus aux pieds des remparts une petite fille. Très blonde et très belle, âgée de six ou sept ans. Ce fut elle qui me salua de la main, et qui courut vers moi.

– Tu es un étranger, me dit-elle dans ma langue, ce qui était étonnant de la part d'une enfant aussi jeune. Et tu n'es pas un marchand.

Je lui dis que j'allais avec mon père, vers le Nord, par delà les monts Brumeux. Elle ne paraissait pas effrayée. Plutôt curieuse.

– J'aimerais bien venir avec vous.

Je détournai la conversation, lui demandant comment il se faisait qu'elle connaisse ma langue.

– J'ai une gouvernante gondorienne. Elle va être furieuse quand elle verra que je me suis enfuie.

Je remarquai alors les riches atours de la fillette. Ce n'était pas n'importe qui et, sûrement, ses nobles parents devaient la chercher partout. Je le lui fit remarquer. Elle rit.

– Mon oncle ne me punira pas. D'ailleurs, c'est de sa faute si je me suis enfuie. Je voudrais apprendre l'escrime, comme mon frère. Et il veut que je fasse des trucs de fille. De la tapisserie, par exemple. Viens.

Et je suivis l'enfant blonde dans la prairie. C'était mal. Je le savais. Et je me doutais aussi que je risquais de gros ennuis. Mais malgré tout je la suivis dans la campagne, et ce fut une très belle matinée.

Jusqu'au moment où un jeune homme, le même officier qui commandait l'Eored qui nous avait contrôlés, s'approcha de nous à cheval. Furieux.

– Vous êtes fou de l'amener ici. Aussi loin de la Cité.

Je ne savais que répondre. Mais l'enfant se fit tout sourire.

– C'est ma faute, Théodred. Je t'en prie, ne dis rien à mon oncle.

– C'est dangereux. Tu –vous– auriez pu vous faire attaquer. Il est plus âgé. Il devrait comprendre. Et toi, tu ne peux pas te comporter comme n'importe qui. Tu es la nièce du Roi. La nièce du Roi... j'allais sûrement au devant de gros ennuis.

Mais le jeune homme était bienveillant. Il fit monter l'enfant sur son cheval, et se contenta de me sermonner, tout en nous ramenant vers la ville. Ce ne fut que passé les remparts que je remarquai les passants les saluer tous deux comme "Vos Altesses Royales".

Theodred me ramena à l'auberge, où je retrouvai mon père. Celui-ci demanda au jeune prince ce qui s'était passé, et fut bientôt au courant d'une escapade que je n'aurais de toute façon pas cherché à lui cacher. Il ne dit rien sur le moment, attendant que nous soyons seuls. Moi, j'aurais bien aimé continuer à courir la campagne en compagnie de la sauvageonne petite princesse. Et je fus triste de la voir repartir vers le Château d'Or et sa gouvernante sévère.

– Tu te rends compte ? Non, mais tu te rends compte, Thilsarn ? Sortir de la ville, aller battre la campagne en compagnie d'un des enfants royaux ! Tu vas nous attirer des ennuis. S'il s'était passé quelque chose de grave !

– Le Prince Theodred m'a promis qu'il ne me dénoncerait pas à son père...

– Il me l'a dit aussi . Là n'est pas la question. Tu as été imprudent. Tu as été trop loin. Et la Princesse n'est qu'une toute petite fille. C'était à toi d'être raisonnable. Tu as 13 ans. Tu n'es plus un enfant. D'ailleurs, si tu étais encore un enfant, je ne t'aurais pas emmené. En attendant, tu es puni.

Puni. Interdiction de quitter notre chambre jusqu'à notre départ. Même mes repas, je devrai les prendre dans notre chambre. Je m'ennuyais ferme, sans rien d'autre à faire qu'observer la rue par la fenêtre. Lassant, pour le gamin fougueux et avide d'aventures que j'étais devenu. Je ne savais même pas quand nous quitterions la ville, car cela dépendait du bon vouloir de nos compagnons de voyage, et donc de leurs affaires. Il ne me restait qu'à rêver, pour occuper mes journées. Rêver des grands espaces qui nous attendaient entre Edoras et Bree. Rêver de la fortune qui serait la nôtre. Rêver de légendes et de gloire, et d'une petite fille blonde qui m'avait entraîné un instant loin de son monde d'enfant royale.

Je ne la revis que deux fois. Se promenant dans la rue en compagnie d'un garçon plus âgé et d'une sévère femme en noir. Et, au moment de notre départ, me faisant un signe d'adieu du haut des remparts.

CHAPITRE 9

LES TERRES SAUVAGES

Nous continuions à remonter vers le Nord. Nous étions toujours sur les terres de Rohan mais, malgré cela, nos compagnons devenaient de plus en plus nerveux, inquiets. Nous allions bientôt franchir le passage séparant les Monts Brumeux des montagnes Blanches, nommé Trouée du Rohan, et de là passer dans la contrée d'Eriador qui, contrairement au Rohan et au Gondor, était loin d'être un royaume organisé. De petits ou grands Seigneurs de diverses races se partageaient les terres, chacun jaloux de son indépendance. Et la sécurité des routes s'en ressentait beaucoup.

Au fil des jours, l'ambiance se faisait plus tendue. Il faisait chaud. Très chaud. Quelquefois, peu avant la tombée de la nuit, un orage éclatait, déversant des trombes d'eau sur la vieille route mal entretenue, qui se changeait en bourbier.

Les chariots avançaient lentement, trop lentement à mon gré. Les bivouacs étaient non seulement rythmés par les histoires que chacun continuait à raconter, mais également par les tours de garde auquel nul – même moi – n'échappait. Cela ne me dérangeait pas vraiment, mais la nuit était noire, et, je dois le reconnaître, moi aussi, j'avais peur.

Nous avons traversé des villages. Nos amis marchands ont vendu leurs marchandises dans les cours des châteaux. Et, de jour en jour, nous nous sentions de plus en plus étrangers au monde qui nous entourait.

Nous bivouaquions à la lisière d'une forêt, cette nuit-là. Il faisait sombre. Très sombre. Lorsque des bruits inquiétants se firent entendre. Et la terreur s'empara brusquement de certains de nos compagnons. Ils semblaient ne savoir que faire. Et soudain, je compris pourquoi. Il sortit de l'ombre. Il était grand. Immense, même. Et féroce. Il s'en prit tout d'abord à l'un des chevaux, assommant la pauvre bête d'un coup de massue qui lui fit éclater la tête. Puis se tourna vers l'un de nos compagnons à la peau sombre. L'homme était incapable de bouger, tétanisé. Il allait mourir, et nous aussi, sans aucun doute.

Tout semblait perdu. Et ils surgirent de nulle part. Deux hommes vêtus de noir, dans la nuit noire. Ils s'attaquèrent au monstre, et le monstre se défendit. Le combat ne dura pas longtemps, cependant. Sous mes yeux ébahis, une flèche lui transperça l'œil. Et il s'effondra, écrasant au passage l'un des chariots de notre convoi.

Nous étions muets de stupeur. Et, personnellement, je me sentais honteux et inutile. Ces inconnus avaient affronté le monstre, et je n'avais rien fait. Ni mon père. Ni aucun des marchands. La panique nous avait tous rendus incapables de réagir face au danger.

- Un Troll, dit l'un des hommes en noir, rejetant son capuchon en arrière. Ces derniers temps, ils sont agressifs. La nourriture ne manque pas, pourtant.
- Qui que vous soyez, finit par dire mon père, nous vous devons la vie.

– C'est notre rôle de protéger les hommes d'ici. Enfin, les hommes et autres membres des peuples libres. Même si peu de gens le comprennent.

Il s'essuya le front, fit signe à son compagnon d'approcher. Puis il rit.

– Je suis Anarion, fils de Hador. Voici mon cousin Amandil. Nous prendrions volontiers une tasse de thé.

CHAPITRE 10

LES RÔDEURS

Mardûk, l'Homme du Sud, s'approcha d'Anarion, lui baisa les mains et lui passa au cou le collier d'or qui ne le quittait pas. Le Rôdeur voulut refuser, mais Mardûk insista. C'était pour lui une question d'honneur que de récompenser celui qui lui avait sauvé la vie. Anarion, cependant, ôta le bijou et le tendit à son jeune cousin. Selon lui, c'était Amandil qui était notre véritable sauveur. Il prit ensuite les mains du Suderon dans les siennes et les serra longuement.

Après une nuit trop courte, où je dormis très mal dans les bras de mon père, nous eûmes à réparer les dégâts de l'attaque du monstrueux – car il était vraiment monstrueux – Troll, et à sauver ce qui pouvait l'être des marchandises se trouvant dans le chariot endommagé. Son propriétaire ne se lamentait pas

Il était en vie. Les autres lui feraient une place, ainsi qu'à sa marchandise, dans leurs véhicules.

Moi, je ne savais plus très bien où j'en étais. J'avais toujours rêvé d'aventure et de danger. Mais là, je m'étais trouvé face à ce monstre, et tout ce qui me restait de cette rencontre, c'était une peur paralysante.

La présence des Rôdeurs à nos côtés était cependant rassurante. Ces mystérieux Hommes des bois avaient prouvé qu'ils étaient de rudes combattants. Et je remarquai peu à peu qu'ils étaient également d'une grande gentillesse. Anarion devint vite pour moi un compagnon de prédilection. Il me parlait de la nature, m'expliquait les arbres, les herbes et les animaux. Grâce à lui, je sais aujourd'hui comment survivre dans le monde sauvage, comment chasser en silence et faire un feu sans fumée.

C'était un homme bon, franc et ouvert. Et tous nos compagnons lui accordaient leur sympathie et leur confiance ce qui, il me le confia plus tard, était relativement rare. La plupart des hommes se méfiaient des Rôdeurs et de leur vie errante. Pour nous, ils étaient des sauveurs, et devenaient des amis.

Amandil était, lui, très différent de son parent. Il semblait très jeune, et l'était effectivement pour un homme de sa race. Mais la tristesse ne quittait jamais son visage, et il se complaisait apparemment dans la solitude. Apparemment, dis-je. Car il vivait comme muré dans un profond chagrin, ce qui attira l'attention, puis l'affection de mon père dont la peine était toujours aussi vivace.

Au début, Amandil sembla réticent à accepter cette amitié. Mais, très vite, il devint pour mon père un ami très proche, comme si leurs chagrins respectifs s'étaient rencontrés. Personnellement, je le trouvais bizarre, et j'avoue avoir assez vite pris ombrage des sentiments que lui portait mon père. Mon père qui depuis la mort de ma mère et de Rosemary semblait souvent à peine me voir, et qui en venait à traiter comme un fils ce parfait inconnu. Oui, j'étais jaloux. Méchamment jaloux, même. Combien je regrette maintenant cette jalousie d'enfant.

CHAPITRE 11

JALOUSIE

Anarion mit la main sur mon épaule.
– Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il savait très bien pourquoi j'étais de mauvaise humeur. D'abord, je n'aimais pas les hommes de cette région. Ils me semblaient hostiles, méfiants. Ensuite, l'attitude de mon père me pesait de plus en plus. Et je n'avais aucune envie de maîtriser mes sentiments, et encore moins de les cacher. Ma jalousie grandissait de jour en jour. Anarion avait certainement dû le remarquer.

Je le regardai dans les yeux.

- Vous connaissez la réponse. Alors, pourquoi poser la question ?
- Parce que je veux te l'entendre dire, mon garçon. Je t'aime bien, mais ton attitude est, disons, désagréable. Je peux m'en accommoder. Les autres, non. Surtout ton père.
- Il se moque bien de moi, mon père. Il s'est toujours moqué de ce que je ressentais.

Je n'avais pas envie de parler. Je voulais simplement rester dans mon monde. Mais le Rôdeur avait décidé de me pousser dans mes derniers retranchements, jusqu'à ce que je lui avoue enfin ce que je ressentais. La volonté des Dúnedain est bien plus forte que celle des hommes ordinaires. Et je n'avais même pas quatorze ans.

- Oui, dis-je finalement. Il ne s'intéresse plus à moi. Plus depuis la mort de ma mère. Je n'existe plus pour lui. Ni ma sœur, mais elle, elle a Beren. Moi, je suis avec lui sur la route du Nord, dans un pays étranger, et il préfère s'occuper de votre cousin. Ma peine, à moi, il n'a jamais essayé de la comprendre !

Je me retenais pour ne pas pleurer. Depuis la disparition de ma mère, jamais je n'avais vraiment extériorisé mon chagrin, peut-être parce que je croyais que personne ne m'écouterait. Et là, je me mis à parler, à parler, sans pouvoir m'arrêter. De mon enfance, de notre domaine, de ma mère et ma sœur disparues, de l'humeur de mon père, de ma jalousie à l'égard d'Amandil. Je parlais tout en marchant, d'une manière décousue, passant sans raison d'un sujet à l'autre.

Anarion m'écouta, longtemps, sans m'interrompre. Et lorsque j'eus terminé, il se mit lui aussi à me parler. Non pas de lui, mais du garçon que j'avais fini par détester.

CHAPITRE 12

AMANDIL

Ecoute-moi, Thilsarn. Je ne cherche pas à prendre la défense de mon cousin. Il n'en a pas besoin. Il n'a pas recherché l'affection de ton père. Il ne cherche pas non plus à t'en déposséder.

Simplement, il est très seul, très triste, et il revient de très loin. Tu as perdu ta mère et ta sœur et tu en souffres, mais tu crois encore en l'avenir, parce que tu n'as pas perdu ce que tu considérais comme ton avenir.

J'aime beaucoup Amandil. Il est pour moi comme un jeune frère. Il a d'ailleurs été élevé comme tel, par ma mère, à la mort de la sienne. Il n'était qu'un bébé, et un Rôdeur veuf peut difficilement s'occuper d'un enfant.

Son père était mon oncle, le frère de ma mère. C'est lui qui m'a initié à la vie que je mène, et qui est aujourd'hui le destin de ceux de ma race, comme j'ai initié Amandil à mon tour. C'est une vie dangereuse, et mon oncle a trouvé la mort il y a bien des années, loin dans le Nord, en protégeant un village où personne n'aurait daigné le recevoir à sa table.

Amandil a donc grandi chez nous, élevé par ma mère et par une nourrice, veuve et mère d'une petite fille. Et, avec le temps, il a fini par aimer cette petite fille. Non pas tendrement, comme une sœur. Mais d'un amour violent, exclusif, total. D'un amour si fort qu'il effrayait ceux qui l'aimaient. Et la jeune Elenwë répondit finalement à cet amour.

Lorsque mon cousin lui parla d'épouser sa bien-aimée, ma mère s'y opposa d'abord avec violence. Elenwë n'était ni de notre condition, ni de notre race. Et les Dúnedain se marient tard. Mais avec le temps, elle dut céder. Il était impossible de résister à la détermination d'Amandil. Impossible pour un être humain, en tout cas. Pas pour le Destin.

Car la Peste s'est abattue sur notre pays, l'an dernier. Cette même peste qui a emporté ta mère et à laquelle vous devez votre héritage. Elenwë est morte le jour même qui était prévu pour ses noces. J'ai appris que l'amour de son fiancé avait sauvé ta sœur, mais les miracles ne se produisent pas à chaque fois. Amandil avait soigné sa bien-aimée tout au long de son calvaire. Il tomba malade à son tour. Longtemps, nous avons craint pour sa vie, pour sa raison ensuite. Je le protège comme je peux, mais j'avoue que l'affection que ton père éprouve pour lui me réjouit.

Mais moi, elle ne me réjouissait pas du tout.

CHAPITRE 13

EHARBAD

Nous sommes arrivés à Eharbad à la tombée de la nuit. Je me réjouissais à l'idée de passer enfin quelques nuits – le temps pour nos compagnons d'écouler une partie de leurs marchandises – dans un vrai lit, dans une chambre d'auberge que je partagerais – seul – avec mon père.

Voyager ne me déplaisait pas, bien au contraire, mais un peu de confort serait le bienvenu. J'avais envie d'un bon repas, et d'un bon bain chaud. Pouvait-on prendre des bains dans l'unique auberge de ce gros bourg perdu dans ce pays sauvage ? Anarion nous avait assuré que oui. Mais il ne semblait pourtant pas apprécier cet endroit.

L'auberge était située à la lisière de la ville, près du fleuve et du pont qui représentait sur bien des lieues la seule possibilité de traverser le Greyflood, cours d'eau qui dans le crépuscule me semblait menaçant, dangereux, bien différent des eaux calmes de l'Anduin. C'était dû, sans doute, à l'obscurité tombante et au fait, aussi, que depuis quelques jours j'avais le mal du pays. La maison me manquait. Ma sœur Ceridwen aussi, et Beren. Et l'attitude de mon père continuait à m'exaspérer.

Au moment d'entrer dans l'auberge, Mardûk, qui semblait tracassé depuis l'aurore, prit Anarion à part. Comme un gamin mal élevé, je m'approchai suffisamment d'eux pour saisir de leur conversation que l'aubergiste d'Eharbad ne tenait pas à louer de chambre à des Moricauds. Mardûk était un homme du Sud, mais c'était aussi un commerçant paisible. Il savait que certains de ses compatriotes avaient été la cause de graves problèmes en ces lieux, et ne tenait pas à voir cela se répéter. Je pense aussi, maintenant, qu'il ne voulait pas subir l'humiliation de se voir refuser le gîte et le couvert. Il avait donc décidé que lui et son frère passeraient les nuits dans le chariot, tant que durerait leur séjour ici. Mais mon ami le Rôdeur ne semblait pas, s'il comprenait le marchand, approuver son attitude.

L'aubergiste nous attribua nos chambres. Son établissement était loin d'afficher complet, du moins en ce qui concernait l'hôtellerie. La salle commune pourtant était pleine de monde. Nous avions tous faim et soif, et je me retrouvai bientôt attablé en compagnie de mon père et des Rôdeurs, les marchands étant déjà occupés à boire et manger à des tables voisines. Mais Anarion ne semblait pas dans son état normal. Quelque chose le dérangeait, et je me doutait de ce dont il s'agissait.

Lorsque la fille de salle nous eut apporté des chopes de bière mousseuse, notre ami s'excusa, se leva et sortit. Il revint quelque temps après, accompagné de Mardûk et de son frère, qu'il avait visiblement décidés à nous tenir compagnie. Il appela la serveuse, qui regarda nos compagnons d'un air effaré.

– Vous rajouterez deux bières, en attendant le repas.

Le patron ne mit que quelques minutes à venir. Il toisa Mardûk et son frère.

– On ne sert pas les nègres, ici.

Anarion posa la main sur l'épaule de Mardûk, mal à l'aise et prêt à s'en aller sans mot dire. Puis il se

leva, prit sa chope encore pleine et celle de son cousin, et les rapporta au bar, ostensiblement.

– Va chercher nos affaires, me dit alors mon père.

Je montai dans la chambre et pris notre bagage. Amandil fit de même.

Nous avons quitté l'auberge au vu et au su de tous. L'aubergiste tenta de nous retenir, mais Anarion le fixa de ses yeux gris.

– Si votre maison n'est pas assez bonne pour mes amis, elle n'est pas non plus assez bonne pour nous.

Je ne pris pas de bain à Eharbad. Et je ne dormis pas dans un lit. Mais, même si je ne n'étais pas seul avec mon père, j'étais heureux.

CHAPITRE 14

TOUJOURS PLUS LOIN

Toujours plus loin vers le Nord. Les feuilles devenaient de plus en plus dorées, et il faisait moins chaud. Et depuis notre départ de Eharbad, la nature se faisait à nouveau plus sauvage.

Ce pays me troublait. Il était différent de mon Gondor natal. Peut-être parce qu'il était moins peuplé. Mais j'avais surtout l'impression qu'il était plus triste. Il y avait des ruines, de grandes ruines, près de Eharbad, et nous en avions vues d'autres au fil de notre route. Il y a aussi des ruines en Gondor, mais celles d'ici étaient plus, comment dire, plus mortes.

Anarion n'était pas très disponible pour bavarder. Il cheminait avec nous, ainsi qu'Amandil, pour assurer notre protection, pas pour répondre aux questions incessantes d'un adolescent sur le pourquoi et le comment du passé de ces terres. Et le danger semblait maintenant rôder autour de nous, ainsi que le mystère. La nuit, surtout. Il m'arrivait de plus en plus souvent d'avoir peur, et l'image du Troll destructeur revenait souvent dans mes rêves. mais je ne l'aurais avoué à personne, et surtout pas à mon père, que j'essayais d'ailleurs d'éviter le plus possible.

Je préférerais voyager dans le chariot de Mardûk, et les histoires venues des pays du Sud affolaient maintenant mon imagination. Pensez donc ! Des guerriers voilés d'Argent chargeant leurs ennemis montés sur des Oliphants aux monstrueuses défenses ! De mystérieux royaumes inaccessibles, perdus dans la forêt, où l'Or coulait à flot. Des femmes dont les colliers de cuivre enserraient le cou et le rendait aussi long que mon bras, semblable à celui de ces chevaux broutant les feuilles des arbres. Des fleuves si puissants que l'Anduin à côté semblait un simple ruisseau. Et le bruit des tambours résonnant dans la jungle, de village en village.

C'était étrange. C'était troublant.

Un matin, cependant, je réussis à passer plus de temps avec Anarion. Et à lui parler à mon tour de ces pays étranges et de leurs habitants. Et je lui demandai pourquoi l'aubergiste de Eharbad avait eu cette attitude, que je ne comprenais pas.

- Beaucoup de gens, répondit-il, n'aiment pas les hommes du Sud. On peut croire que c'est par haine, parce que beaucoup d'entre eux ont servi le Seigneur Ténébreux. Ou par peur de ce qui leur est inconnu. Mais je ne le pense pas. On peut quelquefois justifier la peur. On peut quelquefois justifier la haine. Souvent, ces raisons ne tiennent pas la route. Mais ce que tu as vu ce soir là, ce n'était ni de la peur, ni de la haine. C'était simplement du mépris. La certitude d'appartenir à un monde supérieur.
- Supérieur ? Mais ce monde a l'air mort...
- Il ne l'est pas, Thilsarn. Il y a de grandes forces à l'œuvre, ici. Et des trésors cachés. Je ne parle pas d'or. Un jour, tu comprendras. Mais ni cela, ni rien, ne justifie le mépris.

J'aurais voulu lui parler plus longtemps, mais je n'en eus pas l'occasion. Les Trolls n'attaquent que la nuit, mais les brigands le font le jour. Ceux-là n'étaient pas nombreux. Ils n'étaient pas non plus très

braves. Attaquer des marchands, soit. Attaquer des marchands protégés et conseillés par des Rôdeurs Dúnedain, c'était différent. Ce fut un bref combat. Un seul des nôtres fût blessé. Deux des brigands gisaient morts, au bord de la route. Les autres partirent sans demander leur reste. Pour cette fois...

CHAPITRE 15

NOSTALGIE

Les feuilles commençaient à prendre des couleurs d'or et de rouille. Chez nous, c'était la saison des vendanges. De la cueillette, aussi, des pommes et des poires. Mais dans ce pays sauvage, il n'y avait plus maintenant de vergers. Quant aux vignes, y avaient-elles seulement poussé un jour ? Non, il n'y avait que des landes et des bois, et ce serait ainsi, jusqu'aux environs de Bree.

Mon pays me manquait, ainsi que ma famille, ou ce qu'il en restait. J'avais envie de chevaucher dans notre domaine, de pêcher le saumon dans l'Anduin, de regarder Ceridwen et Beren se tenir par la main sous les arbres regorgeant de fruits. Si quelqu'un m'avait dit avant notre départ que j'aurais le mal du pays, je lui aurais sans doute ri au nez. Et pourtant, c'était le cas.

Etait-ce dû à la tristesse qui semblait imprégner ces paysages désolés ? Anarion avait beau dire que ce pays n'était pas mort, je n'y voyais aucune vie. Enfin, aucune vie humaine et présente, seulement les traces et la nostalgie d'un très lointain passé. D'un passé qui n'avait rien à voir avec notre vie, notre voyage, notre histoire à nous. J'aurais voulu croire le contraire, car cette impression de vide me donnait le vertige, mais je n'y parvenais pas.

Comme il n'y avait pas d'Hommes dans ces landes abandonnées, il n'y avait pas de commerce possible pour nos compagnons. Et finalement, nous avançons relativement rapidement vers notre destination. Notre destination à mon père et à moi, bien entendu, nos amis marchands devant de leur côté continuer leur route vers le Nord. Oui, Bree se rapprochait, et avec Bree, l'espérance d'une aisance financière certaine, due à cet héritage inespéré. Et aussi, et surtout, les Hommes. Enfin, les "Hommes" au sens large du terme, les êtres parlant et réfléchissant, quelle que pût être leur taille et leur espérance de vie.

Le soir tombait, et notre convoi fit halte au bord d'un ruisseau clair et glacé. J'avais envie de dormir dans un lit, et de dévorer une belle pièce de bœuf rôti arrosée de bière brune. Et pourtant, sans la moindre prudence, je m'éloignai seul du campement, dans le crépuscule tombant. Il y avait là des rochers argentés, et une minuscule cascade faisait entendre ses notes cristallines. Et des ruines, encore des ruines. Je passai sous une arche, montai un vieil escalier dont les marches fendues laissaient passer des touffes de fleurs violettes. Des noisetiers entouraient la statue abîmée d'un homme triste et altier. Mais avait-il vraiment été triste, cet homme, ou était-ce les ravages du temps sur la pierre qui lui donnaient cet air mélancolique ?

Je sentis une main se poser sur mon épaule. Je sursautai, la peur me resserrant à nouveau le cœur. Jamais je n'aurais dû m'éloigner seul.

– Valandil I^{er}, fils d'Isildur, fils d'Elendil de Númenor. Il fut le Roi de ce pays, il y a bien des siècles.

Les yeux clairs d'Amandil semblaient caresser la statue avec une grande douceur, doublée d'un grand respect. Je n'avais pas très envie de parler au jeune homme. Il n'avait toujours pas ma sympathie. Je

devrais dire "malgré mes efforts", mais je mentirais. Je n'avais toujours fait aucun effort pour le trouver sympathique. Et il ne semblait pas vouloir me laisser tranquille.

- C'était il y a bien des siècles, vous l'avez dit vous-même, répondis-je brutalement. Il ne règne plus sur rien, maintenant. Et c'est au cœur d'un champ de ruines que se dresse son image.
- Un champ de ruines, mais des terres giboyeuses. Cela te plairait-il de m'accompagner à la chasse ?

Je ne répondis pas, mais je le suivis.

Et je fus très fier de l'aider à ramener un superbe daim, ainsi que deux lapins.

CHAPITRE 16

BREE

On dit souvent que les chevaux sur le point d'arriver à destination "sentent l'écurie". Et je me trouvais comme l'un de ces chevaux, même si l'écurie qui approchait n'était pas vraiment la mienne.

L'arrivée à Bree, et plus tard dans la maison qui serait provisoirement la nôtre en attendant d'être vendue comme les terres qui l'entouraient, c'était la perspective de bons repas, d'un lit douillet, d'un bain bien chaud. Nous voyagions depuis des mois, et le peu de sang Hobbit qui coulait dans mes veines se rappelait à mon esprit. Je ne regrettais plus l'aventure que j'étais en train de vivre. Simplement, j'étais fatigué. Et aussi, j'avais envie de me rapprocher de mon père, sans interférence.

Au cours de ces dernières heures, j'avais eu l'impression que le pays s'adoucissait ou, mieux, s'humanisait. Les terres étaient à nouveau cultivées, des moutons et des vaches paissaient dans de vertes prairies. Nous croisions maintenant de temps à autre une charrette de paysans, et de curieuses maisons basses faisaient leur apparition dans le paysage. J'avoue humblement que cela me rassurait plus que les statues de rois morts endommagées par les siècles. Je fis la remarque à Anarion qui éclata de rire, mais qui me comprenait.

– A ton âge, et malgré l'éducation qui fût la mienne, les pays sauvages me terrifiaient, moi aussi, me dit-il d'un air complice.

Je le regardai bizarrement. Il me semblait totalement incongru qu'Anarion, tel que je le connaissais, ait jamais pu être terrifié par quoi que ce soit.

Les collines se faisaient de plus en plus douces. Au loin, on pouvait deviner d'étranges forêts. Et j'avais de plus en plus envie de courir dans les prés, et de cueillir les pommes et les poires, fruits appétissants et prêts à être dévorés à pleine dents. C'était la bonne saison pour ça. Mais ils ne nous appartenaient pas, ces arbres fruitiers, et mon père ne nous avait jamais appris à marauder. Pis, le terme maraudeur était dans sa bouche bien pire encore que celui de braconnier. Juste voleur, quoi.

Nos compagnons marchands, eux, n'avaient plus en tête que les bonnes affaires qu'ils comptaient faire à Bree. La grande Foire d'Automne allait bientôt avoir lieu, entraînant dans cette ville provinciale non seulement les habitants du cru, mais aussi des gens venus de partout. J'allais donc, moi aussi, rencontrer des Nains et des Hobbits, et peut-être même des Elfes de Mirkwood ou d'autres royaumes cachés. Enfin, c'était ce que je pensais...

Je ne perçus pas Bree comme une ville étrange. Seulement comme une ville étrangère. Mon père avait décidé que nous passerions les premiers jours de notre séjour à l'auberge, le temps pour lui de voir dans quel état se trouvait la maison, de faire connaissance avec les domestiques, et d'aménager ce qui était nécessaire pour notre propre confort.

Notre cousin Bernadoc avait, plus que nous, pas mal de sang Hobbit dans les veines. Sa femme, morte

depuis des années, était issue du petit peuple elle aussi. La maison devait donc être agencée à la mode de là-bas, et à la taille de ses anciens propriétaires... Nous devions pourtant y passer la mauvaise saison.

L'Auberge du Poney Fringant était un endroit plutôt convivial et, en cette période de foire, terriblement fréquentée. La salle commune grouillait de monde et l'aubergiste semblait ne plus savoir où donner de la tête. Il n'arrêtait pas de donner des ordres, houspillant particulièrement son fils Prosper, homme déjà mûr, pourtant. Ce fut lui qui nous conduisit à notre chambre. Il dut bien me demander trois fois mon nom entre le rez-de-chaussée et le deuxième étage !

La chambre était coquette et bien agencée mais, vu la fréquentation passablement inhabituelle des lieux, il nous avait été demandé si nous accepterions de la partager avec d'autres voyageurs.

Cela me faisait plutôt plaisir de loger dans la même chambre qu'Anarion, bien que la présence de son cousin me fût toujours peu sympathique. Ces jours seraient les derniers que nous passerions en leur compagnie, avant qu'ils ne continuent leur voyage vers la Comté d'abord, vers le Nord ensuite. Je savais qu'Anarion allait vraiment me manquer. Je l'avais presque considéré comme un père pendant les longues semaines où il avait été notre guide, et que mon propre père avait paru plus intéressé par Amandil que par moi-même.

Ah ! Prendre un bain chaud ! Me décrasser le corps et les cheveux ! Et ensuite me plonger dans l'ambiance folklorique à mes yeux de la salle commune du Poney Fringant ! Boire une bière ambrée bien fraîche, me délecter d'une succulente soupe aux choux et d'une tourte au bœuf et aux rognons bien épicée ! Je n'étais encore qu'un gamin, mais je savourais ces petits plaisirs de la vie comme si j'étais soudain devenu un vieux sage. Ne disait-on pas autrefois que les voyages forment la jeunesse ? Bien peu de gens le pensaient encore à cette époque, et cet état d'esprit allait encore s'amplifier dans les années à venir...

Quoi qu'il en fût, il se trouvait à l'auberge des hommes – ou plutôt des gens – de types bien différents. Des Nains robustes et fiers, des Hobbits adultes de la taille d'un enfant. Des humains venus d'horizons divers. Et tout ce monde, en cette soirée d'automne, se laissait entraîner à boire un peu – ou plutôt beaucoup – de la bonne bière du vieil Homer.

Quant à moi, je me couchai de très bonne heure. Fatigué, repu et content.

CHAPITRE 17

LA SOULE -1-

Comme je n'étais qu'un gamin, j'étais un des rares clients de l'auberge à ne pas avoir trop bu la veille. Et comme je n'avais pas trop bu, je n'eus aucune difficulté à me lever au chant du coq. Mon père grogna, se retourna et repartit au pays des songes.

Je me lavai la tête dans le broc de porcelaine et m'habillai en silence, prenant garde de ne réveiller personne. Dans la salle commune, deux hommes, ou plutôt un humain et un semi-homme, s'activaient déjà en groggelant. Ils avaient travaillé tard. Ils recommençaient à travailler tôt. Valet d'auberge n'était apparemment pas un travail de tout repos.

Je m'assis à table, et n'eus rien à commander. Bientôt, l'on m'apporta de quoi nourrir une compagnie de soldats entière. Pain croustillant, beurre, confiture, muffins aux raisins et crêpes au miel. Une grande assiette de gruau d'avoine au lait battu, et un gigantesque panier de pommes. Les gens du Nord avaient l'air d'apprécier la nourriture sucrée. Comme c'était aussi mon cas, j'attaquai le petit-déjeuner de bon appétit.

- Avez-vous bien dormi, jeune maître ? me demanda le Hobbit.
- Comme on dort dans un lit. Cela ne m'était plus arrivé depuis longtemps. Mais maintenant, je n'en ai plus envie. J'ai envie de sortir et de voir tout ce qui se passe ici.
- C'est aujourd'hui l'ouverture de la foire. Les discours du maire, et tout ça, c'est assez ennuyeux. Mais il y aura des jongleurs et d'autres attractions. Le concours de la meilleure tarte aux pommes. Et surtout la partie de soule.
- La partie de soule ? Ma curiosité était en éveil. C'était un drôle de mot, "soule". Qu'est-ce qu'est le soule ?
- La soule. C'est un jeu pour grands, encore que quand on est petit et malin comme moi, on passe facilement entre les jambes des adversaires pour marquer un essai. Et Bree va sûrement gagner. Nous avons l'habitude de jouer ensemble.

Repu, je me posais encore des questions concernant ce jeu bizarre. Le valet, Robin, avait dû cesser de me faire la conversation, repris par son travail. D'autres clients commençaient à se lever, ou à sonner, désirant prendre le petit-déjeuner dans leur chambre. Moi, je sortis faire un tour. Il y avait peu d'animation en cette heure matinale. Des tentes étaient dressées, ainsi que des étals encore vides. Les rues de la ville me semblaient accueillantes et je flânai un bon moment. J'aimais maintenant flâner dans les villes, moi qui, il y a quelques mois, n'en avais pas vu une seule.

A la sortie du village, des hommes s'affairaient à préparer un grand terrain plat. Ils plantaient des piquets, tiraient des cordes. Je restai un bon moment à les regarder, intrigué. Je finis par interpeller l'un d'entre eux, lui demandant timidement à quoi devait servir ce terrain.

- T'es demeuré, mon gars ? C'est pour la soule, voyons.

La soule. Encore ce drôle de mot. Mais bon sang, que pouvait bien être la soule ?

CHAPITRE 18

LE JOUR DE LA FOIRE

Une main se posa sur mon épaule. Amandil. Ne pouvait-il donc pas me laisser tranquille ? Je n'étais plus un bébé, et pouvais me débrouiller seul.

– C'est ton père qui m'envoie. Il aimerait que tu rentres à l'auberge.

Je n'avais aucune envie de passer la journée à l'auberge, aussi confortable fût-elle. Et d'ailleurs, pourquoi mon père n'était-il pas venu me chercher lui-même ? S'il voulait me parler, il aurait tout aussi bien pu le faire dehors.

Je me renfrognai, mais je suivis malgré tout l'ami de mon père. Finalement, je devais bien m'avouer qu'il n'était pas méchant, ce garçon. Qu'il était même particulièrement charmant lorsqu'il réussissait à briser son carcan de solitude. Et qu'il ne m'avait jamais rien fait de mal.

– Qu'est-ce qu'il veut, mon père ?

– Je n'en sais rien. Organiser votre journée, sans doute. Il aurait voulu rencontrer l'Officier Public aujourd'hui, mais aujourd'hui c'est jour de fête. Personne ne travaille, à Bree. Même pas les marchands.

– C'est quoi, ce jeu dont tout le monde parle ?

– Quel jeu ? la soule ?

– Ben... oui. Je n'en avais jamais entendu parler.

– Tu verras. Sois aux premières loges.

– Tu joues ?

– Si on veut bien de moi dans l'équipe des visiteurs... oui ! Je ne manquerais cela pour rien au monde. Même si je n'ai plus joué depuis longtemps.

Mon père était assis devant un bol de thé fumant, dédaignant les gâteries du petit déjeuner. La bière des Poirredebeurré devait continuer à lui faire un certain effet, moins agréable qu'hier soir. Il semblait de mauvaise humeur.

– Où as-tu encore été traîner ? me demanda-t-il d'un ton peu amène. Quelle idée de te lever si tôt !

Je répondis que j'étais en pleine forme, moi, et que je n'avais pas envie de passer ces jours de fête dans mon lit. Il y avait tant à faire dehors, tant à voir.

Il me gronda pour la forme. Plus, d'ailleurs, pour mon insolence inhabituelle que pour ma fugue du matin.

Il aurait bien aimé régler ses affaires le jour même, et rentrer en possession de ses biens.

– Mais il n'y a rien à faire. Les gens ne pensent qu'à s'amuser.

Je lui laissai entendre que nous devrions faire la même chose.

– Vas-y. Amuse-toi. Moi, je n'en ai pas le cœur. Ni la tête, d'ailleurs.

J'oubliais, quelquefois, que mon père restait un homme blessé.

Père m'avait donné une bourse pleine de piécettes de bronze. De quoi m'amuser pendant un bon moment. De quoi, aussi, m'acheter de quoi grignoter tout au cours de la journée. Car plus le temps passait, plus les odeurs de nourriture s'échappaient de multiples chaudrons, fournils et autres grils. Je goûtai un pain chaud aux raisins, tentai ma chance au tir à l'arc, combattis un jeune Nain à la lutte.

Au fil de mes pérégrinations, je retrouvais l'un ou l'autre de mes compagnons de route. Mardûk avait réussi à monter au sommet d'un mât de Cocagne enduit de saindoux, et en avait redescendu un superbe jambon salé. Amandil m'entraîna dans une salle où, les yeux bandés, des hommes armés d'une épée tentaient de décapiter une oie pendue à une poutre par les pattes, étant entendu que la malheureuse bête ferait les délices de celui qui lui trancherait le cou... et de ses invités.

Le Maire, l'Officier public et d'autres messieurs très sérieux, de leur côté, goûtaient avec attention différentes tartes aux pommes. Probablement étaient-ils soucieux de ne vexer personne lors de la désignation de la meilleure pâtissière de la région. Ce fut évidemment une dame Hobbitte qui l'emporta. Chacun sait que la cuisine est chose très importante pour ces gens. J'achetai un morceau de la tarte victorieuse. C'était un régal.

Il y eut des concours de tir à la corde et de lancer de troncs d'arbres. Des joutes équestres et des courses de sacs. Un fermier se pavanait, très fier, tenant en laisse un animal récalcitrant qui n'était autre que le Plus Beau Cochon de Bree. La bière et le cidre coulaient à flots.

Mais le moment le plus attendu arrivait. La Soule. Locaux contre invités. Et, comme chacun, je me rendis le long du terrain aménagé où je retrouvai Anarion.

CHAPITRE 19

LA SOULE -2-

Il y avait vingt hommes en bleu pour la région de Bree. Il y avait vingt hommes en rouge venant des quatre coins de la Terre du Milieu. Hommes au sens large, d'ailleurs, ce terme incluant bien sûr des Hobbits et des Nains.

Et au centre du terrain, un homme en cape de tartan vert et brun, le Maire de Bree transformé pour la cause en arbitre sportif. Serait-il de bonne foi ? se demanda à haute voix un robuste Nain d'Erebor qui avait trouvé place derrière moi.

Une petite, très petite fille, apporta au maire un estomac de porc rempli de terre. La pauvrete pouvait à peine le porter. Mais elle savait que c'était un grand honneur pour elle et sa famille que d'être, en quelque sorte, la marraine de la partie. Les capitaines des deux équipes s'approchèrent ensuite pour procéder au tirage au sort

La paille la plus courte, côté ouest, donnerait le coup d'envoi. Ce fut un géant blond vêtu de rouge qui la tira. A partir de là, tous les coups étaient permis.

Enfin, c'était ce que je croyais en voyant ces gaillards, adultes, et pour la plupart très sérieux, se lancer la balle, jeter à terre son porteur, voire monter les uns sur les autres jusqu'à ne faire plus qu'une mêlée humaine... hors de laquelle un minuscule individu aux cheveux bouclés se faufilaient comme par miracle avant de se faire quasiment écraser par un gaillard trapu à la barbe rousse sous les cris de la foule.

Et pourtant, me précisa Anarion, il y avait des règles. Et, comme pour lui donner raison, l'arbitre sonna du cor. Hors jeu. Remise en jeu pour les rouges. Amandil prit la balle, la lança à un marchand habituellement sérieux comme un mage. Qui se fit à son tour plaquer dans l'herbe, mais réussit auparavant à lancer le précieux objet à l'un de ses alliés. Malgré les explications de mon ami, je ne comprenais rien du tout. Sinon que certaines choses étaient interdites et qu'une équipe marquait des points lorsque la balle finissait sa course derrière la ligne ennemie, autrement dit la limite du terrain.

Les spectateurs, criaient, hurlaient. De drôles de noms d'oiseaux sortaient de la bouche de personnages en temps normal très éduqués. Allez les Rouges. Allez les Bleus. Fonce, Amandil. Fonce et marque...

– Essai !

Anarion rit. Je commençais à jubiler, moi aussi. J'entrais dans l'esprit du jeu.

– Remise en touche !

Cela dura deux fois une heure. La balle passait d'homme en homme. Les coups pleuvaient. Involontaires ou volontaires. Les joueurs ne finiraient pas la partie indemnes. Bleus et ecchymoses pour tous. Au mieux. Un bleu était évacué inconscient. Un rouge dut arrêter de jouer, la clavicule cassée. Mais rien ne diminuait pourtant l'enthousiasme du public. Ni celui des joueurs. Ils étaient sales. Ils avaient mal partout. Et pourtant...

– Essai pour les bleus.

Les rouges étaient furieux. Enfin, furieux pour rire, mais suffisamment pour que leur énergie soit décuplée. Amandil réceptionna à nouveau la balle, courut, la lança au Nain roux, qui l'envoya au géant blond. La ligne approchait... approchait... Essai !

La victoire revint finalement aux étrangers. Le Maire de Bree n'avait pas triché. Ce n'était finalement qu'un jeu. Anarion embrassa son cousin, dégoûtant et en sueur.

– Tu es toujours aussi doué pour ce jeu de brutes.

Amandil riait comme un gosse. Je ne l'avais jamais vu aussi heureux. En fait, c'était la première fois que je le voyais heureux. je le pris dans mes bras, moi aussi.

– Tu as bien joué, même si je n'ai pas compris grand chose.

Il y eut des vivats, des félicitations. Les vainqueurs reçurent chacun une médaille de bronze. Ainsi que de nombreuses invitations à boire et les regards énamourés de filles. Les blessés eux aussi furent les héros du jour.

J'aurais aimé que mon père soit là. Mais il avait passé la journée à l'auberge, à méditer sur son bonheur perdu.

CHAPITRE 20

LE BAL

La nuit tombait maintenant sur la ville en fête. Et, bien que j'eusse passé une grande partie de la journée à grignoter, j'avais faim. Comme le vieux Poirredebeurré avait donné quartier libre à son personnel, ne servant ce soir-là ni à manger ni à boire, je n'avais comme solution que de me rendre sous un grand chapiteau qui faisait office de taverne et de salle de bal. Cela n'était pas pour me déplaire.

Un orchestre jouait des airs populaires que je ne connaissais pas et les odeurs de viande rôtie aiguisaient mon appétit. Mon père était toujours à l'auberge et je commençais à m'inquiéter un peu, sachant que si je tentais de le persuader de venir, il refuserait. Ce fut la première fois que je demandai à Amandil de me rendre service, me disant qu'il écouterait plus facilement son ami que son fils. Un long moment s'écoula cependant avant que le jeune Rôdeur l'amène à la table où je m'étais installé en compagnie d'Anarion, de Mardûk et de trois inconnus originaires de la région. Un inconnu et deux inconnues, devrais-je plutôt dire, tout en sachant qu'ils ne le resteraient pas longtemps, l'ambiance des fêtes villageoises étant propice à créer des liens.

Bree est vraiment la ville de la bière, et elle coulait à nouveau un peu trop. Elle était un peu trop tiède, et un peu trop amère, mais elle accompagnait bien le bœuf rôti et les légumes cuits sous la cendre. Et surtout, elle déliait les langues. Chacun y allait de son histoire, de son anecdote, et bientôt mon père entra dans la conversation, racontant une joute nautique durant laquelle, dans sa jeunesse, il avait gagné les faveurs d'une jeune fille en précipitant dans l'Anduin six garçons à la suite, dont deux membres de la Garde. La jeune fille en question n'étant pas ma mère (mais ayant par la suite épousé l'un des gardes susnommés), il ne nous avait jamais raconté cet "exploit" de jeunesse.

J'essayai par la suite de convaincre la fillette assise à côté de moi des charmes indéfinissables de mon pays d'origine, sans réussir à la convaincre. Faiella, car c'était son nom, ne jurait que par sa ville. Un peu chauvine, mais jolie quand même, me dis-je. Et j'allai lui chercher une nouvelle chope de bière, qu'elle ne refusa pas.

Petit à petit, les gens quittaient leurs sièges, et se mettaient à danser au rythme de l'orchestre. Des danses plutôt gaies, et inconnues pour moi, dans lesquelles Faiella m'entraîna moi aussi. Je me sentais ridicule. Je n'avais jamais aimé danser. Ou plutôt, je n'avais jamais aimé danser en public, et, de surcroît, avec une fille. J'étais gauche, maladroit, et avais l'impression que tout le monde se moquait de moi. C'était faux, bien sûr. Qui donc aurait prêté attention à un gamin venu de Sud se trémoussant au son des violes et des guimbardes, au milieu d'hommes, de femmes et d'enfants faisant la même chose que lui, avec plus de talent, je l'accorde.

La musique s'arrêta brièvement. J'avais chaud, et soif. Comme je refusai de retourner sur la piste, Faiella, infatigable, prit Amandil par la main et tenta de l'entraîner à son tour. Mais le jeune homme résista.

– Non, merci.

- Venez. Vous êtes un des champions du jour. Je serais si fière de danser avec vous.
- Non. Je ne danse pas... plus. Mais ne soit pas vexée. Cela n'a rien à voir avec toi.

Il replongea dans sa bière. Elle quitta la table en riant, se choisissant une nouvelle victime. Je posai la main sur l'épaule d'Amandil, que je sentais proche de replonger dans la mélancolie. Il me sourit tristement.

- Tu ne m'en veux plus ?
- Je n'aurais jamais dû t'en vouloir.

Le bal se prolongea tard dans la nuit. Je dansai à nouveau, avec Faiella, avec d'autres jeunes filles. Je vis Anarion inviter avec mille courbettes une robuste Naine barbue, et une minuscule fillette bouclée mener la farandole en compagnie de Mardûk. Mon père parla longtemps à l'un, à l'autre. Cette ville, finalement, n'était pas désagréable.

CHAPITRE 21

LENDEMAIN DE FÊTE

Si nous nous étions couchés à la lueur des étoiles, ce furent le tonnerre et la pluie qui nous réveillèrent le lendemain. Cela n'empêcherait certes pas la foire de continuer. Mais mon père avait d'autres projets pour la journée : entrer en possession de ses biens.

Oh, ce serait pour les remettre immédiatement en vente, sous condition bien sûr de pouvoir occuper la maison durant toute la mauvaise saison. Cela ne me disait rien d'aller m'enfermer dans un bureau durant la moitié de la journée, alors qu'il y avait tant de choses à faire et à découvrir. Mais mon père me fit comprendre, assez sèchement d'ailleurs, que je n'étais plus un petit garçon, et qu'il était non seulement de mon devoir, mais de la plus élémentaire courtoisie vis à vis des autorités de la ville, que je l'accompagne chez l'Officier Public. J'aurais, me dit il, plusieurs mois pour reconnaître la région.

Et c'est ainsi que je me retrouvai dans un bureau cossu et d'un ordre méticuleux, face à un gros bonhomme roux et sévère. Il vérifia notre identité, certifiée officiellement par un document émanant de l'Intendant du Gondor lui-même – obtenu en son temps grâce aux relations plus amicales existant entre Beren et le prince Boromir –, nous fit prêter serment et remit ensuite solennellement à mon père les titre de propriétés du Domaine de Maison-Basse, ainsi que de la Maison de Commerce Bernadoc Longueville. Il nous expliqua également que les affaires de notre cousin étaient fort prospères, son statut de sang-mêlé lui octroyant une bienveillance particulière de la part des habitants de la Comté, d'ordinaire particulièrement protectionnistes et horriblement méfiants vis à vis des étrangers. Il leur achetait de l'herbe à pipe, leur revendait essentiellement des étoffes et des produits d'artisanat Nain. Il avait été un commerçant fort habile.

Nous héritions également d'une forte somme en liquide. Lorsque l'Officier Public remit à mon père le coffret de pièces d'or et d'argent, j'écarquillai les yeux. Jamais je n'aurais cru que nous posséderions un jour autant d'argent. Il y avait là de quoi vivre une vie entière sans travailler, ni se priver de rien.

– Que cela ne te monte pas à la tête, fils. Ce n'est que de l'argent. Il ne doit pas mener ta vie.

Les dernières formalités accomplies, nous partîmes vers le nord en direction de Maison-Basse, accompagnés d'Anarion qui s'était proposé de nous y conduire, connaissant en bon Rôdeur les coins et recoins de la région. L'orage était terminé. Il flottait dans l'air frais une odeur d'herbe mouillée et de pommes mûres. Je remarquai que les haies de ronces étaient couvertes de baies noires. Il régnait en dehors de la ville un calme presque surnaturel.

Enfin, je la vis. Notre Maison du Nord. Ni smial de Hobbit, ni demeure à étage, mais portant bien son nom de Maison-Basse. Mélange de styles pour famille de sangs-mêlés.

CHAPITRE 22

MAISON-BASSE

Elle avait un toit de chaumes et des murs de brique rouge. Des fenêtres et des portes rondes, à la mode de la Comté toute proche. Et, bien que très basse, elle me sembla immense. En fait, de l'extérieur, elle ressemblait à un labyrinthe, avec ses ailes partant dans tous les sens, et se recroisant ensuite. Si le cousin Bernadoc avait été un commerçant hors pair, il me faisait l'effet d'un bien étrange architecte.

Devant l'entrée principale, un verger s'étendait en pente douce, planté d'arbres fruitiers dont de nombreux pommiers couverts de fruits, jusqu'à un grand étang traversé par un petit ruisseau. A l'arrière, un jardin d'agrément qui devait être rempli de fleurs à la belle saison, un potager de belle taille, un poulailler grillagé et un bâtiment qui devait servir d'entrepôt. Sans oublier, au milieu du jardin, un curieux édifice, haut et rond, qui s'avéra être un pigeonnier.

Une petite femme aux boucles brunes, accusant un certain âge, et un homme de belle taille nous attendaient devant la porte.

- Voici Madame Jacinthe Oldwillow, cuisinière et femme de charge, et épouse du jardinier, Elmer. Je m'appelle Gawain. J'étais secrétaire et comptable de Monsieur, et je m'occupais de ses affaires ici-même, durant ses nombreux déplacements.
- Vous me mettez au courant des affaires, lui répondit mon père. Mais je crains d'être un piètre marchand. Je vais donc devoir vous faire confiance tant que le commerce ne sera pas remis. Nous parlerons de tout cela plus tard. Pourriez-vous nous faire visiter la maison, Jacinthe ?

Et, à la suite de la Semi-Femme, nous franchîmes la porte ronde. Le vestibule était grand, ovale, bas de plafond pour un homme comme Anarion, qui devait prendre garde à ne pas se cogner aux poutres apparentes. Il y avait ensuite une belle salle de séjour, un petit salon et un plus grand, le bureau du maître de maison et celui, plus petit, de Gawain. Une superbe cuisine voûtée, qui devait être au goût de Jacinthe et de feu notre cousine.

Des couloirs, tous également voûtés, menaient aux chambres aux fenêtres rondes et aux volets de bois. Elles étaient au nombre de six, meublées de façon rustique, mais avec beaucoup de goût. Six chambres, pour un couple sans descendance... D'autres pièces encore. Une bibliothèque contenant plus d'objets bizarres que de livres. Un cellier remplis de pommes.

- Tout ça, c'est vraiment à nous, Père ?
- Tant que je ne l'aurai pas vendu, oui.

Nous n'avions jamais manqué de rien en Gondor. Notre domaine était prospère, et notre demeure confortable. Mais il y avait ici quelque chose de plus. Les courtépointes exquises étaient brodées de soie, l'argenterie et de nombreux objets en étain semblaient sortir des mains des meilleurs orfèvres du monde – artisanat Nain, d'après Anarion. Les verres étaient de cristal.

J'avais beau être un jeune seigneur du pays le plus civilisé qui soit, je me sentais curieusement...

paysan, dans ce décor qui aurait pu passer pour une mièvre bonbonnière s'il n'avait été aussi authentique.

Une bonne odeur de soupe s'échappait de la cuisine. Je me souvins soudain que j'avais quatorze ans, et un appétit d'ogre. Nous nous installâmes donc sans façon dans la cuisine même, en compagnie d'Anarion, de Gawain, de Jacinthe et d'Elmer de retour du verger porteur d'un énorme panier de fruits.

CHAPITRE 23

LE VERGER

La plupart des gens n'ont qu'un "chez eux". Et, depuis quelques jours, j'avais deux "chez moi". Cette curieuse maison du Nord tout en rondeurs prenait petit à petit dans mon cœur autant de place que notre ferme-château du Gondor. Même si elle ne renfermait aucun souvenir. Ou, plutôt, parce qu'elle n'en renfermait aucun.

Je m'habituais à ma chambre, à mon lit. Père avait invité Anarion et Amandil à demeurer chez nous durant le temps de la foire. Ils y seraient mieux qu'à l'auberge. Et, de plus, ils laisseraient ainsi de la place pour d'autres, à l'auberge.

Les Rôleurs avaient accepté de bon cœur, ne serait-ce que parce qu'au Poney Fringant, ceux de leur peuple, même champions de Soule, étaient considérés comme de dangereux trouble-fêtes excentriques. Avait-on idée, m'avait dit Prosper, l'héritier de l'aubergiste, de vivre comme des vagabonds errants dans la nature, et de se rendre quelquefois dans des lieux où les seules présences étaient celles des morts ? Je n'en savais rien, mais j'aimais Anarion, et son cousin avait cessé de m'être antipathique. Et j'étais content qu'ils passent quelques jours à la maison, en famille. Même si je me disais que les lits ne devaient pas vraiment être adaptés à leur taille.

J'avais décidé d'aider Elmer à la cueillette des pommes, et de pousser Amandil à m'accompagner dans ma tâche. Il avait accepté de bon cœur et je remarquais que, petit à petit, il cessait d'être le jeune homme triste et solitaire qui nous avait accompagné depuis la frontière du Rohan. Il riait, chantait, racontait de vieilles – pour lui – histoires de son enfance, où intervenait quelquefois son Elenwë disparue.

Et, moi aussi, je me mis à parler de ma mère et de Rosemary, avec nostalgie certes, mais sans chagrin. Je finissais par le considérer un peu comme mon grand frère, comme ce Beren qui devait attendre impatiemment notre retour afin de pouvoir épouser ma sœur .

Je m'appliquais à ma cueillette, perché en haut d'une échelle, lorsque j'entendis une voix féminine m'appeler.

– Thilsarn-l'Homme du Sud !

Bon, d'accord. J'étais du Sud. Mais pas encore un homme. Je me faisais tout à coup l'effet d'être une marchandise exotique.

Mais j'avais été éduqué à respecter les dames, et je descendis donc. Pour me retrouver face à une Faiella en robe courte et fleurie, aux boucles rousses inondées de soleil, et au sourire insolent.

- Alors, tu vis ici !
- Comme tu vois. Enfin, c'est provisoire. Disons que nous restons ici jusqu'au printemps.
- En attendant, tu es là. Viens.

- Mais... j'ai du travail.
- Thilsarn, s'il te plaît ! Cueillir les pommes, c'est le travail d'Elmer. Tu ne crois quand même pas que Maître Bernadoc passait son temps à ça ?

Pourquoi pas, pensai-je ? Mon père était un Seigneur de Gondor, et n'avait jamais rechigné à traire les vaches ou à faire les vendanges...

Mais Faiëlla était une petite personne obstinée. Elle appela Elmer, lui dit qu'elle m'enlevait, et m'entraîna à la découverte de mon nouveau pays.

CHAPITRE 24

DE TOM BOMBADIL...

Et c'est ainsi que commença pour moi une période qui devait être l'une des plus heureuses de ma vie. Une des plus insouciantes aussi. La dernière. Sans devoirs réels, sans travaux lourds, sans soucis matériels. Oh, j'aurais bien aimé avoir ma sœur et Beren auprès de moi, mais je commençais à considérer nos serviteurs Hobbits et Gawain comme une nouvelle famille.

L'automne était beau, la vie était douce. Je faisais de longues promenades avec Amandil que j'avais maintenant définitivement adopté, courais la campagne en compagnie de Faiëlla et de ses amis des deux races, passais de longues soirées à écouter mon père deviser au coin du feu avec Anarion et Gawain.

Puis, ce fut la dernière étape de mon voyage. Une étape que je parcourus sans mon père, simplement comme voyage d'agrément et de découverte, avec pour destination la curieuse Comté si refermée sur elle-même. Nos compagnons de route, ceux-là mêmes que nous avons accompagnés depuis Minas Tirith, comptaient terminer leur périple commercial à la frontière du pays, près du Pont de Brandevin. Gawain, pour sa part, continuait le commerce de Bernadoc et avait l'intention d'acheter une nouvelle provision de cette curieuse chose nommée "herbe à pipe".

Inconnue dans le sud, cette curieuse plante, séchée, était très prisée des gens du Nord. Ils en bourraient de drôles de tuyaux recourbés et terminés par une sorte d'entonnoir, y mettaient le feu et les suçaient, comme un bébé le sein de sa mère. Anarion m'avait laissé goûter sa "pipe". Ça avait un drôle de goût, âcre et sucré, et faisait tousser les néophytes dans mon genre. Ce n'était pas mauvais, mais je ne comprenais pas bien pourquoi dépenser une fortune pour cette chose inutile. Enfin, pas inutile pour tout le monde, car c'était bien grâce à elle que nous vivions désormais dans l'aisance.

Le voyage fut calme. Nos guides avaient décidé d'éviter la forêt, la Vieille Forêt comme l'appelaient les habitants du cru, endroit réputé maléfique depuis l'origine du monde et demeure, selon la légende, de nombreux monstres dont un certain esprit mauvais nommé Bombadil.

- Il ne faut pas croire tout ce que disent les rumeurs, me dit Anarion en aparté. Le vieux Tom est bizarre, mais n'a rien de méchant. Au contraire. C'est même un joyeux compagnon, à l'occasion.
- Vous le connaissez ? Vraiment ?
- Je suis un Rôdeur, Thilsarn. C'est à dire que je suis moi aussi pour bien des gens une créature bizarre et dangereuse. J'ai parcouru la Vieille Forêt. Elle est pleine de souvenirs, car elle date de l'origine du monde. Et ces souvenirs ne sont pas tous heureux. C'est ce qui la rend sombre. C'est très risqué de s'y aventurer.
- Et celui que vous appelez le vieux Tom ?
- Nul ne sait qui il est vraiment. On le dit plus âgé encore que la forêt. Plus âgé que le monde lui-même.
- Mais, comment peut-on être plus âgé que le monde ? Voulez-vous dire que quelque chose existait avant le monde lui-même ?

- Tout cela me dépasse, moi aussi. Je ne suis pas le Finrod de la légende. Et Tom ne ressemble pas à ce qu'il est vraiment. Plutôt à un homme des bois, sympathique et bon vivant.
- Anarion ?
- Oui, mon garçon.
- Vous nous quittez bientôt ?
- Au pont de Brandevin, je confierai le convoi à d'autres Rôdeurs. Qui seront plus discrets qu'Amandil et moi. Nous vous ramènerons, Gawain et toi, à Bree, et ensuite, nous monterons vers le Nord.
- Nous ne vous verrons plus ? Jamais ?
- Nous sommes des Rôdeurs. Nous avons une tâche à accomplir. Mais vous êtes nos amis. Et je compte bien vous revoir.

CHAPITRE 25

LA COMTÉ - PREMIER CONTACT.

Alors que nos compagnons installaient leurs étals le long de la rivière, je franchis pour la première fois le Brandevin en compagnie de Gawain, et entrai dans la Comté. C'était un pays prospère et calme. Cela se voyait immédiatement. Les gens, tous de très petite taille et allant pieds nus, que nous croisions respiraient l'abondance. Des fermiers labouraient la terre, d'autres s'affairaient à la cueillette des fruits. Mais ce n'étaient pas ces paysans-là que nous devions rencontrer, mais d'autres qui, plus au Sud, cultivaient cette fameuse herbe à pipe si réputée.

La route était agréable, serpentant entre les collines, les bosquets et les vergers. De temps à autres, nous traversions un village à l'exotisme troublant, aux maisons basses ou creusées dans le sol. Car les Hobbits aimaient vivre sous la terre. Ils n'avaient pas tort, m'expliqua Gawain qui les connaissait bien et avait réussi l'exploit pour un étranger – même pas sang mêlé – de gagner leur estime. Dans un smial de Hobbit, il ne fait jamais trop chaud, ni trop froid. La terre est un meilleur isolant que la pierre, et les gens d'ici s'y connaissent quand il s'agit de confort et de bon vivre.

Nous fîmes notre première halte dans une accueillante auberge, au bord d'une rivière bordée de saules. La salle commune était relativement calme, mais les quelques Hommes, ou Semi-Hommes devrais-je dire, me regardaient d'un air méfiant. Malgré mes boucles brunes, qui me donnaient l'air d'un enfant du pays ayant beaucoup trop grandi, j'étais un étranger. Et les étrangers n'apportaient qu'une seule chose : des ennuis.

Gawain n'eut pourtant pas grand chose à dire pour que les Hobbits cessent de me considérer comme une bête rare. Simplement que j'étais l'arrière-petit-fils de Pétunia Brandebouc, l'héritier de Bernadoc. Aussitôt, ils se mirent à calculer mes liens de parentés avec l'un et l'autre, personnages apparemment très connus et plus ou moins hauts en couleurs. C'est ainsi que je compris que j'appartenais à une famille on ne peut plus riche ni plus respectable. Enfin, respectable jusqu'à un certain point. Il y a des gens bizarres dans toutes les familles, comme Pétunia, justement, qui s'était entichée d'un type faisant deux fois sa taille et venant d'un pays où devaient fourmiller les monstres et les Hommes pas comme il faut.

La nourriture était délicieuse et abondante. Et quand nous dûmes continuer notre route, j'avais l'esprit légèrement embrumé, à la fois par la bière et par les bavardages des villageois.

CHAPITRE 26

CUL DE SAC

La Comté était un bien curieux pays. Les nouvelles s'y répandaient à la vitesse d'un cheval au galop. Tous ceux que nous croisions maintenant savaient qui j'étais, d'où je venais, et quels étaient mes liens de parenté avec l'un et l'autre, probablement jusqu'au vingtième degré. Plusieurs personnes me saluèrent du nom de "cousin" en me dévisageant avec drôle de sourire, ce qui ne manquait pas d'amuser Gawain.

Notre étape du soir était, à Hobbitebourg, la demeure d'un vieux monsieur considéré comme un excentrique notoire par ses compatriotes. Pas question, m'expliqua Gawain, de loger à l'auberge, même si les auberges locales étaient comme toutes les maisons du cru, extrêmement confortables. Gawain était un ami, un habitué de la région, et les Hobbits auraient considéré comme un affront le fait de refuser leur hospitalité. Particulièrement le vieux Bilbon Sacquet, cent dix ans, et toujours bon pied bon œil.

La maison dénommée Cul de Sac était belle. Très belle, même. Le vieux Bilbon nous accueillit avec des cris de joie. Je ne pus m'empêcher de penser qu'il était loin de paraître son âge, même si les Hobbits vivent notoirement plus âgés que les grandes gens, comme ils appellent les Hommes de taille normale. Quel âge lui aurais-je donné ? Soixante ans, peut-être. Je m'abstins cependant de faire la moindre remarque, craignant de commettre un impair. Plus tard, sans doute, j'en parlerais à Gawain.

Bilbon nous installa au salon, et nous fûmes chacun bientôt pourvus d'un verre de vin blanc "des coteaux du Quartier Sud". J'étais étonné que l'on puisse cultiver la vigne dans ce pays du Nord, mais le Hobbit m'expliqua que ceux de son peuple étaient les meilleurs fermiers du monde, et que la vigne poussait très bien " si on savait s'en occuper " sur les pentes exposées au soleil de midi.

– Mais tu verras ça par toi-même, mon gars, car la région des vignobles est aussi celle où l'on cultive la meilleure herbe à pipe d'Arda toute entière.

Un jeune homme aux boucles brunes vint bientôt nous rejoindre. Il appelait Bilbon "mon oncle" et s'adressa à moi en m'appelant "cousin" avant même que nous ayons été présentés. Il s'appelait Frodon, et, orphelin, vivait avec son vieux parent depuis bien des années. Il me fut très vite sympathique, même s'il différait fort de Bilbon dont il ne partageait pas la volubilité.

Contrairement aux autres de leur race, nos hôtes ne manifestaient apparemment aucune méfiance vis à vis des étrangers.

– Et d'abord, tu n'es pas vraiment un étranger, gamin, la mère de ton grand-père est quand même née à Chateau-Brandé. Mais parle-nous de ton pays, là bas, dans le Sud lointain.

Alors, je parlai. Je racontai l'Anduin, le village, la maison et les champs. La Cité Blanche dominée par les Montagnes aux neiges éternelles. Ma famille et mes jeux d'enfants au milieu des vignes et des bosquets. Le long voyage aussi, que nous avions entrepris pour nous rendre à Bree, et les multiples paysages que nous avions traversés, les gens que nous avions rencontrés et appris parfois à aimer.

Le vieil homme écoutait, les yeux perdus dans le vide, comme au milieu d'un rêve inaccessible .

- J'aurais dû, dit-il soudain, j'aurais dû repartir. Il y a tant de choses que je ne connais pas. Que je ne connaîtrai jamais. Et depuis des années, je reste ici à m'encroûter. Enfin, peut-être qu'un jour mon neveu partira comme je l'ai fait jadis.
- Vous avez voyagé ? osai-je lui demander. C'est plutôt rare pour quelqu'un d'ici.
- Oh, c'est rare pour les gens de partout, je suppose. Mais oui, je l'ai fait, mon garçon.

Il me resservit à boire, envoya Frodon à la cuisine chercher un plateau d'amuse-bouches pour nous faire patienter en attendant le ragoût que "le fils Gamegie" nous préparait, et dont la bonne odeur embaumait maintenant toute la maison.

Et il parla à son tour. De la dangereuse forêt de Mirkwood et du mont Erebor, des araignées géantes et de Smaug le Dragon, des royaumes souterrains des Nains et de la mystérieuse ville elfique d'Imladris. Il était bien heureux de parler à quelqu'un " qui ne le prenait pas pour un vieux radoteur, ni pour un original pas comme il faut. "

Oui, ces gens étaient accueillants et sympathiques. Ils nous servirent bien sûr de quoi nourrir un régiment de Trolls, mais le ragoût du "fils Gamegie", un jeune garçon qui ne pouvait cacher l'admiration béate qu'il éprouvait pour ses patrons, était délicieux. Tout comme les poires au vin rouges du dessert.

- Frodon, fais donc les honneurs du village à ton cousin. Et emmène Sam. J'ai à causer de choses sérieuses avec Gawain.

Et c'est ainsi que je découvris les soirées animées du Dragon Vert et les nuits douces d'un pays où le mal semblait ne s'être jamais arrêté.

CHAPITRE 27

LES JOURS SE SUIVENT...

Les jours se suivent et se ressemblent. Surtout dans la Comté. Nous avons quitté de bonne heure la demeure des Sacquet en direction de Grand-Cave, puis du Quartier Sud de si bonne réputation. Après cependant un copieux petit déjeuner, pour ne pas faillir à la tradition locale et aussi, je dois l'avouer, parce que j'avais grand faim après une nuit trop courte. Au fond, je crois que si j'avais grandi là bas, j'aurais moi aussi le ventre bien arrondi.

Et les paysages bucoliques continuaient à se dérouler devant nous. Des nappes de brumes s'étendaient aux creux des vallons, de clairs ruisseaux faisaient entendre leur bruissement de cristal. Gawain ne disait rien, et moi, j'avais furieusement envie de le questionner. Enfin, je n'y tins plus.

- Gawain ?
- Oui, mon garçon ?
- Monsieur Sacquet... il a vraiment cent dix ans ?
- D'après ce que je sais, oui. Enfin, je n'étais pas là le jour de sa naissance, tu sais.
- Mais c'est vraiment vrai ?
- Monsieur Sacquet est une grande énigme. Un des rares types d'ici à avoir voyagé. Et il paraît que, depuis son retour du périlleux voyage dont il t'a parlé hier soir, il n'a plus changé, plus vieilli. C'était bien avant ma naissance, mais je peux te dire qu'il a la même tête que la première fois que je l'ai vu.
- C'est de la magie ? Il semble normal, pourtant...
- Je ne qualifierais pas Bilbon de "normal", mais j'espère pour lui que la magie n'a rien à voir avec le fait qu'il vieillisse si lentement. La magie, vois-tu, Thilsarn, c'est dangereux. Bon pour les Elfes, peut-être. Et encore...
- C'était sympathique, hier soir, au Dragon Vert. Mais pas magique du tout.
- Pourquoi l'aurait-ce été ? Cette région est peuplée de braves gens qui ont les pieds sur terre. Je dirais même enfoncés dans la terre jusqu'aux genoux. N'empêche que tu es rentré bien tard. Ce n'est pas sérieux, à ton âge.
- J'étais avec Frodon et Sam. Et vous deviez parler à Monsieur Sacquet.
- C'était plutôt lui qui voulait me parler.
- De quoi ?
- Si j'ose te dire, ça ne te regarde pas. D'un projet qui est le sien.
- On fait encore des projets à son âge ?
- Ne te moque pas des vieillards, voyons.

De tournant en tournant, nous cheminions sans hâte. De temps à autre, nous nous arrêtions, ici ou là, pour prendre une bière, un verre de vin ou manger quelque chose. Nous avons passé la nuit suivante dans le gros bourg – ou devrais-je dire la ville – de Grand Cave et approchions de plus en plus de notre but. Une pluie fine s'était mise à tomber, et les champs exhalaient des parfums de labours. Les vignes firent leur apparition. Comme ces curieux champs d'herbe à pipe au milieu desquels se dressaient de curieuses constructions, sans murs et aux toits de chaumes.

- Ce sont des séchoirs à tabac, me dit Gawain. Nous ne sommes plus très loin du but.

De fait, bientôt, nous arrivâmes en vue d'une longue bâtisse de pierre grise, où nous fûmes accueillis par un gros Semi-Homme aux cheveux gris.

- Ah, Gawain ! Enfin ! Je ne vous attendais plus. Et ce jeune homme doit être...

Suivit une longue litanie reprenant au complet, enfin c'était ce que je supposais, ma parenté passée et présente côté Hobbit, sur quatre générations.

- Thilsarn, je te présente Ronald Sonnecor, le plus fameux cultivateur d'herbe à pipe de la Comté, c'est à dire d'Arda toute entière.

Ils commencèrent à parler affaires, pendant que l'épouse de Ronald déposait devant nous un cruchon de vin blanc frais, des gobelets, ainsi que du pain, du jambon fumé et du fromage de chèvre.

- Allons, me dit-elle. Vas-y, mange. A ton âge, on a toujours faim.

Ce en quoi elle ne se trompait pas.

La conversation m'ennuyait quelque peu. A vrai dire, monsieur Sonnecor n'était pas particulièrement attaché à l'argent mais, comme je devais l'apprendre plus tard, ces interminables palabres faisaient partie des coutumes du métier de commerçant. Même si chacun savait parfaitement dès le départ à quel prix se ferait la transaction. L'accord établi, il se devait d'être fêté par de nombreuses libations. le vin était frais et bon ; " et de toute façon, inutile d'être sobre, Gawain. Vous logez ici cette nuit avec le petit. Enfin, se reprit-il, un petit qui fait presque deux fois ma taille... "

Ce en quoi, il exagérait légèrement...

CHAPITRE 28

ADIEUX ET AU REVOIRS...

Gawain et moi avons pris dès le lendemain le chemin du retour. Le ciel avait décidé de ne pas être clément. La pluie était froide. Il plut d'ailleurs pendant les trois jours que dura notre trajet jusqu'au pont du Brandevin. La mauvaise saison s'annonçait. J'avais le vague à l'âme en apercevant, au loin, le fleuve et la frontière. J'avais aimé ce pays et ses habitants et je savais que mes chances d'y revenir un jour étaient quasi inexistantes. Comme je savais que je ne reverrais plus jamais ceux qui avaient été pendant plusieurs mois mes compagnons de voyage.

Les marchands étaient sur le point de quitter le champ de foire au moment où je les rejoignis. Je n'aime pas les adieux. Je n'aime pas les raconter non plus. Sachez simplement que Mardûk m'offrit une étrange amulette d'or rouge en souvenir de lui et des gens du grand Sud, et en remerciement de mon oreille attentive à ses histoires exotiques. Avec la pipe de bruyère que m'avait offerte mon "cousin" Frodon lors d'une tentative d'initiation à la dégustation tabagique " car un Vieux Toby n'avait rien à voir avec un Brun de Besace ", cela me faisait deux cadeaux à ramener à Bree.

Et nous reprîmes la route, accompagnés pour la dernière fois, du moins le croyais-je à ce moment, par nos amis Rôdeurs. Anarion me proposa de chevaucher à ses côtés, ce que j'acceptai bien volontiers, passant moi-même à Amandil les rênes du chariot. Les bœufs ne s'en rendirent pas compte, mais le cheval du jeune homme se révéla plutôt rétif, du moins dans les premiers moments. Heureusement, je n'étais pas trop mauvais cavalier, et je pus finalement suivre le rythme de mon ami sans trop de problèmes.

Tout en cheminant, Anarion, comme il en avait pris l'habitude depuis notre première rencontre, me parlait du pays, de son histoire souvent troublée, de sa grandeur passée et des guerres contre le Roi d'Angmar. Il prononçait ce nom avec une étrange angoisse dans la voix, ce qui m'étonna, car ce type devait être mort depuis des siècles. De temps à autre, il attirait mon attention sur la trace d'un animal, une plante particulière, ou la beauté d'un grand arbre. Il tentait simplement de me tirer de ma mélancolie, mais n'y parvenait qu'à moitié, car plus il me parlait, plus je me rendais compte de la place qu'il avait pris dans ma vie.

- Vous allez remonter vers le Nord ?
- Oui. Voir ma mère.
- Et ensuite ?
- Recommencer notre errance. Il y a beaucoup à faire, dans les forêts et les campagnes. Protéger les honnêtes gens, être garants de leur tranquillité... c'est notre vie et notre héritage. Voir mon Seigneur, peut-être.
- Votre Seigneur ?
- Celui qui serait Roi, s'il y avait encore un Roi. Savoir ce qu'il voudra de nous dans les mois à venir.
- Mais où habite-t-il ?

- Comme moi. Partout et nulle part.
- Et vous reviendrez nous voir ?
- Je te promets de revenir. Ton père et toi comptez beaucoup pour Amandil et moi. Plus que je ne puis l'exprimer, sans doute. Je ne suis pas très doué pour tout ça.

Il faisait nuit lorsque notre petit convoi arriva devant la maison de mon père. Elmer se précipita pour emmener les chevaux à l'écurie, les bœufs à l'étable et aider Gawain à décharger la précieuse marchandise. Tenaillé par la faim, j'aurais voulu passer immédiatement à table, mais les chevaux devaient être d'abord étrillés et pansés, et j'aurais été bien mal poli de ne pas aider nos hôtes à accomplir cette besogne. Mon père vint nous rejoindre, donna à manger aux bêtes, puis nous entraîna dans la salle à manger. La soupe fumait, et Jacinthe commençait à s'impatienter.

CHAPITRE 29

JOURNÉES D'AUTOMNE.

A narion et Amandil restèrent trois jours encore à Maison-Basse. Peu avant le départ, mon père et Anarion eurent une longue conversation, et se serrèrent la main fraternellement. Je ne pouvais m'empêcher de pleurer quand mes amis me serrèrent longtemps dans leurs bras. " On se reverra, petit frère " fit Amandil en m'ébouffant les cheveux. Et ils s'éloignèrent, lentement, en direction du Nord

– Pays de fantômes et de mauvaises choses, murmura Jacinthe. Pourtant, ce sont des gens biens, pour des Rôleurs, vos amis. Que vont-ils faire dans ces lieux de malheur ?

Le quotidien de la vie campagnarde vint cependant rapidement à bout de ma mélancolie : longues promenades à travers bosquets et collines en compagnie de Faiella et d'autres gamins de mon âge, cueillette des fruits du verger, récolte des noix au pied du grand noyer dominant la prairie.

Sans compter ce qui fut sans doute mon activité préférée de cette époque : la cueillette, l'aube à peine levée, des champignons, art délicat entre tous auquel m'initiait Elmer, grand maître en la matière. Car les champignons, meilleurs amis du palais des Hobbits d'après notre jardinier – ce en quoi je me dois de lui donner raison – pouvaient se révéler le plus mortel des poisons. Jour après jour, j'apprenais la différence entre les bolets Satan et les merveilleux cèpes, entre l'amanite sans remède et la délicieuse oronge. J'étais de plus en plus habile à dénicher girolles et pieds de moutons au cœur des bois. Sans compter que nous profitions de ces expéditions matinales pour ramener des paniers entiers de baies, de noisettes et de châtaignes.

Les feuilles des arbres rougeoyèrent, puis se mirent à tomber. Le temps devenait de plus en plus humide et froid. Les brouillards souvent ne se levaient plus que pour faire place à la pluie, et nous dûmes bientôt, mon père et moi, nous rendre en ville afin de nous faire confectionner des vêtements adaptés à la saison.

Ce fut l'occasion pour nous de nous replonger dans la chaude ambiance du Poney Fringant, où chacun nous complimenta sur notre nouvelle tenue. Car, enfin, nous ne ressemblions plus à des étrangers du Sud. Il est vrai que, vêtu d'une veste de laine bouillie, d'un gilet de velours et d'une chemise à petit carreaux, sur un pantalon de lainage sombre et sous une veste de toile imperméable doublée de fourrure de lapin, je faisais très "enfant du pays". Surtout lorsque je bourrais maladroitement ma pipe sous les yeux légèrement moqueurs de Maître Homer et de son fils.

– Ça serait malheureux de laisser ce gamin repartir dans le Sud ! lança Prosper à mon père. Il devrait rester, et reprendre le commerce du cousin.

Mon père grommela quelque chose que je ne pus comprendre, mais je pensai quant à moi que, si la région me plaisait beaucoup malgré le temps devenu si désagréable, je ne me sentais pas fait du tout pour devenir marchand. Rien ne valait le travail de la terre, finalement, qui me pesait tant un an plus tôt.

Les jours raccourcissaient, et avec eux mes activités au grand air. Le temps vint des longues veillées au coin du feu, animées comme partout par les légendes locales racontées ici par Gawain, et les farces paysannes dont Elmer avait le secret.

Vint aussi le temps des travaux d'intérieur. Et c'est ainsi que je passai de longues journées à assister Jacinthe, bien qu'au départ j'aie trouvé cela bien peu masculin. Je me retrouvai donc, un couteau à la main, à ôter le brou de grandes quantités de noix, ce qui me valut des mains plus noires que celles d'un Suderon. Jacinthe brûlait ensuite ce qui me semblait n'être que des déchets, et récoltait la cendre qu'elle diluait ensuite dans de l'huile de tournesol aromatisée aux pétales de rose du printemps. Comme je lui demandais à quoi pouvait bien servir ce mélange, elle haussa les épaules, et me dit simplement que je l'utilisais pour embellir mes cheveux chaque fois que je les lavais.

– Et pourquoi donc crois-tu, gamin, qu'à mon âge je n'ai pas un seul cheveux gris ? Pas plus qu'Elmer, d'ailleurs !

Je me fis en moi-même la remarque que chaque pays a ses habitudes, et que ce ne serait pas un mal de les mettre en commun.

CHAPITRE 30

FAÏELLA

Ce qui fait le charme des longues soirées d'Automne, ce sont avant tout les flammes de l'âtre qui illuminent joliment les visages des filles. C'est ce que je me disais ce soir-là en regardant Faïella servir une seconde dose d'eau-de-vie de grain aux invités de ses parents, les lueurs du feu dansant dans ses cheveux de cuivre.

Cette troisième invitation de la semaine m'était beaucoup plus agréables que les deux précédentes, l'une du Maire, l'autre d'un riche cultivateur, célibataire et bougon. Ici, au moins, la fille aînée de la maison était jolie et sympathique, et ses parents plutôt ouverts. Des jumeaux d'une dizaine d'années, un garçon et une fille, avaient dîné en notre compagnie, mais leur mère les avait envoyé se coucher depuis bientôt deux heures. Il faisait chaud dans la maison, alors qu'au dehors les rafales de vent faisaient gémir les branches des arbres.

- Encore un peu, Thilsarn ? me demanda la jeune fille.
- Non. Merci. Je n'ai pas l'habitude de boire des choses aussi... euh...

Je sentais le sang me monter au visage sous son regard. Je commençais à bien la connaître, pourtant. Mais ce soir, elle semblait différente. A moins que ce fût l'effet de la bière, ou des reflets des flammes.

- Des choses aussi fortes ? Cet alcool est un vrai tord boyau. Je serais incapable d'en avaler une seule gorgée.

Elle riait. Elle portait une robe de laine, de la couleur rouge sombre du vin de nos vignes.

- Une demoiselle comme il faut ne boit pas ce genre de liqueur, lança son père.

C'était curieux. Jamais je n'avais envisagé que ma compagne de jeux se devait d'être une "demoiselle comme il faut". Jusque là, je l'avais plutôt considérée comme une espèce de feu follet, un camarade. Pas vraiment comme... et bien, comme une *fil*le.

Et ce soir-là, c'était bien comme une fille que je la regardais. Comme une jeune fille, pas comme une enfant.

Cette pensée me troublait encore sur le chemin du retour. La pluie battait mon visage. Les chevaux avançaient difficilement sur le chemin devenu boueux. Et je restais perdu dans un drôle de rêve. Comment la présence de Faïella, en compagnie de qui je passais une grande partie de mon temps, avait-elle pu me faire cet effet-là ? Je n'osais rien en dire à mon père. D'ailleurs, je me trouvais complètement ridicule. Et, de retour chez nous, je courus m'enfermer immédiatement dans ma chambre. Bien que, une fois au lit, je ne pus trouver le sommeil avant bien des heures.

Le lendemain, il neigeait. Et moi, j'étais de mauvaise humeur. Je boudais, rabrouais Jacinthe, renâclais à travailler. Lorsque la gouvernante fit une remarque quant à mon sale caractère, mon père dit simplement :

– Il a l'amour en tête.

Je quittai la pièce. Furieux. Il y avait une grande quantité de pommes dans la cuisine. Jacinthe avait l'intention ce jour-là de préparer du sirop. Alors, je passai mes nerfs sur le pressoir à vis. Je dus bien remplir quatre seaux de jus, tout en grommelant. L'amour en tête ? Qu'est-ce que c'était là pour une idée ! Et d'abord, comment mon père avait-il pu remarquer mon trouble ? Après tout, je n'avais rien dit. Et si lui avait remarqué, alors se pouvait-il qu'elle aussi... ?

Non... c'était impossible. Dans cette ville, Faiella était ma meilleure amie. Et si elle pensait que j'éprouvais pour elle autre chose qu'une simple camaraderie, elle se moquerait de moi. C'est bien connu. Les filles se moquent toujours des garçons qui sont amoureux d'elles. D'ailleurs, c'était stupide. Je n'étais pas amoureux. Je ne regardais pas Faiella avec le regard que posait Beren sur ma sœur. Je n'étais en rien comparable à Amandil quand il évoquait Elenwë. Tout ça, ce n'était que des inventions de mon père.

Et je continuais à presser les pommes. Jacinthe en fut charmée, d'ailleurs. Elle me demanda si je m'étais calmé, et m'invita à l'assister pendant la fabrication du précieux sirop. Je versai donc le jus de fruit dans un grand chaudron de cuivre que je mis sur le poêle. Et Jacinthe tourna, longuement, avec une longue cuiller de bois, dans le jus cuisant à petits bouillons, jusqu'à ce qu'il ne reste dans le chaudron qu'une pâte d'un brun noirâtre, que je transvasai dans un pot de grès. Et nous recommençâmes l'opération, une fois, deux fois, trois fois. Tout en travaillant, Jacinthe chantait de drôles de chansons de la Comté. Je ne me risquai pas à l'accompagner.

La neige tombait toujours, et le blanc camouflait maintenant toutes les autres couleurs. Je me demandais si, vraiment, Faiella allait se moquer de moi. Ou m'en vouloir. Mais quand elle arriva après le déjeuner, elle était tout ce qu'il y a de plus normale. Comme si elle n'avait rien remarqué. Et je fis, moi aussi, comme si de rien n'était.

CHAPITRE 31

BOURRASQUES

Une véritable tempête fit rage quelques jours plus tard. Impossible de sortir. Des tourbillons de neige empêchaient de voir à plus de quelques mètres. Nous étions tous blottis autour de l'âtre, dans la salle commune. Mon père et Gawain étudiaient de vieux documents, Jacinthe tricotait un gilet de laine grise – pour toi, m'avait-elle précisé –, Elmer s'affairait à réparer un grand sac de cuir. Moi, j'avais trouvé dans la bibliothèque quelques livres qui me semblaient intéressants et je tentais d'oublier mes rêves sentimentaux en me plongeant dans ceux de personnages mythiques. De temps en temps, je ranimais le feu, rajoutais une bûche. Il faisait bon.

La chaleur du foyer m'engourdissait un peu. Pouvait-on dire que je m'ennuyais ? Non, pas vraiment. J'étais plutôt rêveur. Les heures passaient tandis que je tournais les pages de mon livre, et qu'au dehors la couche de neige se faisait de plus en plus épaisse. Des fleurs de givre garnissaient les fenêtres, et des chandelles de glace tombaient de la corniche. Le chat de la maison, un vieux matou roux que l'on appelait simplement "le chat", se léchait consciencieusement, installé à mes pieds sur le tapis du salon.

Le vent se calma aussi brutalement qu'il s'était levé. J'avais envie de sortir, de me rendre à l'étable, à l'écurie. Je finis par prendre mon manteau et un panier d'osier. Je n'avais pas encore ramassé les œufs, ni nourri les poules. J'eus bientôt de la neige jusqu'aux genoux. Elle était froide, mais légère et douce. Jamais je n'en avais vu autant. Les chutes de neige sont rares en Gondor, du moins dans les plaines. Presque inexistantes. Je me demandais ce qu'il allait advenir de toutes les plantes recouvertes par le manteau blanc.

Je revins peu après à la maison, ramenant quelques œufs. Les poules pondaient peu en cette saison. Jacinthe décida d'en faire immédiatement une omelette, et je m'aperçus alors que j'avais faim. Je dressai la table, servit la bière, coupai de grosses tranches dans la miche de pain gris. Il n'avait pas fallu plus de temps à Jacinthe pour revenir avec l'omelette, agrémentée de lard et d'herbes. C'était bon. C'était chaud.

Nous avions à peine terminé de manger que, chose étrange par ce temps peu clément, on frappa à la porte. J'allai ouvrir.

Et je me trouvais face à un homme vêtu d'un manteau qui aurait été sombre s'il n'avait été constellé de flocons blancs en train de fondre.

– Anarion ! criai-je, presque malgré moi.

Et je me jetai dans ses bras.

Il m'embrassa, secoua la neige qui le recouvrait et sourit :

– Ne t'avais-je pas dit que je reviendrais ?

– Si, balbutiai-je. Mais...

– Tu n'avais plus confiance en moi ?

- En vous, si. Mais on ne sait pas ce qui peut se passer et... Comment se fait-il que vous soyez revenu ?
- Plus tard, Thilsarn. Je dois d'abord parler à ton père. Pourrais-tu aller aider Amandil aux écuries ?

Je mis mon manteau et mes bottes et courus dans la neige jusqu'à l'écurie. Amandil dessellait les chevaux, en compagnie d'un homme aux cheveux noirs et aux traits rudes. Je les aidai de mon mieux à s'occuper des pauvres bêtes, frigorifiées et affamées.

- Vous étiez dans la tempête ?

Ma question était stupide. Ils venaient d'arriver. Ils avaient donc dû, forcément, affronter les éléments déchaînés.

- Nous étions dans la forêt, pendant la tempête. Les arbres nous ont protégé. Enfin, du mieux qu'ils pouvaient.
- Tu en parle comme d'êtres vivants...
- Mais ils SONT vivants. Et nous, nous vivons plus parmi eux que parmi les hommes.

Son compagnon acquiesça. Il s'appelait Belagund, grand guerrier et coureur des bois, selon Amandil.

- Venez, dis-je quand les chevaux furent confortablement installés, étrillés, brossés, et largement pourvus d'avoine et d'eau. Vous devez avoir faim, et froid.

Ils me suivirent sans se faire prier. Dans la salle à manger, mon père était en pleine discussion avec Anarion. J'entendais Jacinthe grommeler dans la cuisine. Elle revint bientôt, portant une poêle remplie de pommes aux lards.

- Il n'y a plus d'œufs. Vous devrez vous contenter de ça pour l'instant. Quelle idée aussi d'arriver pour le dessert ! On ne peut pas se nourrir que de dessert !

Anarion lui prit la poêle des mains, servit lui-même ses collègues, et dit à la Semi-Femme que le repas semblait délicieux, et qu'il s'excusait pour le surcroît de travail que leur venue lui donnait.

- C'est pas pour le travail, rétorqua Jacinthe. Je suis une Hobbite et l'endroit où les Hobbités se trouvent le mieux, c'est leur cuisine. Mais vous avez manqué mon omelette ! Et vous vous êtes vus ? Tout glacés et dégoulinants ! Mangez ! Je vais vous faire du thé bien chaud.

Et elle repartit s'affairer près du fourneau.

- Vous restez longtemps ? la question me brûlait les lèvres depuis que j'avais ouvert la porte.

Anarion regarda mon père, qui lui sourit.

- Belagund et moi, trois jours. Nous allons ensuite patrouiller dans la région, aux frontières de la Comté. Amandil, lui, va profiter quelque temps de l'invitation de ton père.

Je me tournai vers le jeune homme. Il avait à nouveau dans les yeux le voile de tristesse de l'époque de notre rencontre. Je me dis en moi-même que le séjour chez sa mère adoptive n'avait pas dû très bien se passer.

- Je suis si content ! finis-je par dire. Vous passerez nous voir de temps en temps, Anarion ?
- Peut-être, répondit-il. Si tout va bien.

CHAPITRE 32

GEL

L'épaisse couche de neige avait fait sortir de chez eux tous les enfants de la région, et ceux qui habitaient la ville même se répandaient dans la campagne, dévalant les collines sur leurs luges, ou se lançant des boules de neige au visage.

Faïella était venue me chercher, ayant pour l'occasion la garde de ses jeunes frère et sœur. J'avais accepté de les accompagner, mais jusqu'à l'heure du déjeuner seulement. J'avais envie à la fois d'être avec elle et de passer le plus de temps possible avec Anarion, qui ne serait chez nous que peu de temps. Faïella avait les joues rougies par le froid. J'avais les miennes rougies par sa présence. Et je ne lui parlais presque pas. J'étais bien trop occupé à traîner les luges des petits en haut de la pente, tout en me disant que ces petits ne l'étaient plus vraiment et qu'ils auraient pu le faire eux même. Le jeune Trevor s'élançait ensuite sur la pente comme un fou, tentant d'éperonner au passage sa jumelle Fiona, au grand agacement de leur sœur aînée. Les enfants roulaient dans la neige et s'en envoyaient au visage, criant et riant, rejoints bientôt par d'autres garnements.

– Tu crois qu'on pourra bientôt patiner sur l'étang ? me demanda soudain Trevor.

Je n'avais aucune idée de ce que voulait dire "patiner". Alors, Faïella m'entraîna au bord de l'étang, et je vis que l'eau se couvrait d'une croûte de glace dure.

" Encore une bizarrerie du Nord ", pensai-je en moi-même.

– Il est encore trop tôt, Trevor, lui lança son aînée.

Puis, s'adressant à moi :

– L'hiver est précoce, cette année. La neige est rarement aussi abondante avant le Passage de l'Année, et les eaux rarement gelées aussi tôt.

Le Passage de l'Année, accompagné de Yole, la Fête de la lumière sur les ténèbres, n'auraient lieu que près d'un mois plus tard.

Je retrouvai Anarion dans l'écurie peu avant le déjeuner, des questions plein la tête.

– Où sont les autres ?

– Ils sont descendus en ville, avec ton père. J'avais à faire, avec les chevaux.

– Vous avez faim ?

– Un peu. Je suppose que votre gouvernante a encore préparé de quoi nourrir une compagnie de Trolls. Et qu'il est l'heure de la rejoindre.

Quelques minutes plus tard, nous étions attablés devant deux bols de soupe au chou bien chaude.

– Anarion ?

Il me regardait tout en mangeant depuis le début du repas.

– Pourquoi n'êtes vous pas en ville, avec mon père ?

Il sourit.

– Vous vouliez me parler ?

Il coupa une tranche de pain, me la tendit.

- Mange.
- Vous avez vu votre maman ?

Il avala une cuillère de soupe, plongea ses yeux dans les miens.

- Oui. Tu es bien curieux.
- Et votre Seigneur ?
- J'ai vu le Conseil. Mon Seigneur, lui, est toujours par monts et par vaux. Que les puissances de l'Ouest le protègent.

Nous étions tous deux au bord de l'étang. La couche de glace s'était étendue.

- Faiella dit qu'on pourra bientôt marcher dessus.
- Si le froid s'accroît, peut-être. Dans quelques jours.
- Comment est-ce possible ? C'est un phénomène inconnu, chez nous.
- Le froid fait durcir l'eau. Elle peut devenir dure comme de la pierre. Mais en surface, seulement. Dessous, c'est toujours de l'eau glacée.
- Pourquoi êtes-vous revenu, Anarion ?
- Le Conseil en a décidé ainsi. Je dois surveiller les frontières de la Comté, patrouiller dans la Vieille Forêt. Le froid n'endort pas le Mal, au contraire.
- Que s'est-il passé avec Amandil ?

Il me prit les épaules, me fixa longuement dans les yeux.

- Cela t'ennuie qu'il reste un moment chez vous ?
- Non.

J'étais sincère.

- Non. Je suis content qu'il reste un peu. Je m'inquiète pour lui, c'est tout. Il a de nouveau l'air triste.
- Ton père et moi craignons que sa présence ici te déplaise.

Je baissai les yeux.

- Il y a longtemps que j'ai cessé de le détester, murmurai-je. Mais que s'est-il passé là-bas ?
- Rien. Rien que les souvenirs. Trop vivaces, trop douloureux. Je ne m'étais pas rendu compte que son cœur était encore à vif. J'aurais dû.

Il faisait des boules de neige, les lançait dans l'étang.

- Les membres du Conseil ont pensé que ce serait bien pour lui, qu'il passe quelque temps ici.

Je me mis à lancer moi aussi de la neige dans l'eau froide.

- Ils ont eu raison.

CHAPITRE 33

LA HARPE

Il faisait encore nuit. Anarion et son compagnon étaient partis deux jours plus tôt vers les frontières de la Comté. J'étais réveillé depuis un bon moment, me tournant et me retournant sans cesse dans mon lit. J'avais soif. Il devait y avoir de l'eau fraîche à la cuisine.

Je passai ma robe de chambre, et sortis. Je dressai l'oreille. Une douce musique semblait venir de la bibliothèque. Peut-être même était-ce elle qui m'avait attiré hors de ma chambre. J'étais curieux, mais avant tout, j'avais soif. Je pris un broc d'eau et deux gobelets. Peut-être que le musicien avait soif lui aussi ?

J'entrai en essayant de faire le moins de bruit possible, mais je ne pus empêcher la porte de grincer. Amandil ne parut pas m'entendre, pourtant. Il semblait perdu dans un rêve, les yeux dans le vague, les doigts courant légèrement sur les cordes de la grande harpe. L'air m'était inconnu, semblant venir d'au-delà de l'Histoire, d'un monde à jamais perdu. J'écoutais, avec en moi l'étrange impression de violer un univers où je n'avais pas ma place et pourtant, hypnotisé, tenant toujours à la main ma cruche d'eau. Combien de temps restai-je ainsi, planté devant la porte entr'ouverte ? Je l'ignore...

Amandil s'aperçut enfin de ma présence. Il se tourna vers moi, me regarda sans rien dire.

- Pardon, murmurai-je. Je n'aurais pas dû rester.
- Non... non, reste, si ça te fait plaisir. Mais il est tôt encore. Tu devrais dormir.
- Toi aussi ! ne pus-je m'empêcher de répondre. Tu as soif ?
- Je veux bien un peu d'eau.
- C'était très beau. Ce que tu jouais.

Je lui tendis son verre. Il semblait à nouveau dans son monde.

- Merci, finit-il par dire en secouant la tête, comme pour chasser un souvenir.
- Je vois que tu as trouvé ton bonheur parmi les mathoms de Bernadoc.

Il sourit un instant.

- Une harpe n'est pas un mathom, Thilsarn.

Ce fut moi qui éclatai de rire.

- Pour toi, non. Mais pour moi... c'est un objet tout aussi inutile que tous ces trucs. Des ramasse-poussière, aurait dit ma mère. Toi, tu peux emmener n'importe qui n'importe où, avec ta musique.

Il détourna légèrement la tête.

- Je n'étais pas le plus doué. Mais ma tante était un bon professeur.
- Anarion joue mieux que toi ?
- Anarion n'a pas plus l'oreille musicale qu'un Orc des montagnes. Non...

Je m'aperçus qu'il tremblait doucement. Je me demandai s'il allait rire ou pleurer.

- Pardon, dis-je, en lui prenant la main.
- Pourquoi me demander pardon ? C'est ainsi. Je dois m'habituer à vivre sans elle. En mission, j'y suis arrivé. Mais là-bas...
- Là-bas, chuchota-t-il dans un souffle.

J'entourai ses épaules de mon bras. Je l'embrassai, comme aurait pu le faire un petit frère.

- Tu n'es plus là-bas. Tu es avec nous, maintenant.

Amandil frissonna, puis se ressaisit.

- Tu veux apprendre ?
- Moi ? Maintenant ?
- Disons... plus tard dans la journée. Tu risques de réveiller toute la maisonnée en faisant des fausses notes.

Je fis semblant de réfléchir un instant.

- Je n'ai jamais joué que du pipeau. Et pas très bien. Mais cela me ferait plaisir d'essayer.
- Je te montrerai.

Et ses doigts se remirent à courir sur les cordes. La musique était plus gaie, cette fois, évoquant pour moi des cascades d'eau claire et des jeunes filles dansant au soleil.

- Qu'est-ce que vous faites ici, vous deux ?

Jacinthe se tenait sur le pas de la porte, tentant de jouer les gouvernantes revêches.

- Le jour n'est pas encore levé. Et il fait glacial, dans cette pièce. Vous auriez quand même pu allumer un feu.

Elle me prit par la main.

- Viens à la cuisine. Et vous aussi, Amandil. Plus vite que ça. A-t-on idée de jouer de la musique en pleine nuit ? Bon, de ma chambre, je n'ai rien entendu. Mais la nuit, on dort.

Elle nous entraîna vers la cuisine, tout en parlant.

- Asseyez vous. Je vais vous préparer du lait chaud. Et un bon petit déjeuner.
- Je n'ai pas faim, dit doucement Amandil.

Jacinthe fit mine de se fâcher.

- Comment ça, pas faim ? Vous êtes jeune, non ? Les jeunes gens ont toujours faim.

Elle déposa devant nous une miche de pain doré, du beurre et un grand pot de miel.

- Vous allez me faire le plaisir de bien manger. Tous les deux.

Elle posa la main sur l'épaule d'Amandil.

- Et vous, vous allez retrouver votre joli sourire.
- J'essaierai, Madame.
- Madame ? Mais je suis la cuisinière, ici. Et je vous appelle par votre nom.
- Bien. J'essaierai, Jacinthe.

Et il tenta doucement de sourire.

CHAPITRE 34

L'ACCIDENT

Mon père entra dans la cuisine comme un coup de vent.

- Tiens... déjà debout, vous deux ?
- Déjà debout... déjà debout... Dans la bibliothèque, que je les ai trouvés. A faire de la musique au lieu de dormir. Et sans même avoir l'idée d'allumer un feu. Il faisait glacial.

Amandil se leva et fit face à mon père.

- C'est de ma faute. Je ne pouvais pas dormir, et j'avais repéré la harpe. Thilsarn est venu bien plus tard.

Mon père le regarda longuement.

- Ce n'est pas grave. Je suis content de voir que vous commencez à vous entendre. Mais, si ça te reprend, n'oublie pas de faire du feu.
- Promis.

J'avalai une bouchée de pain.

- Amandil va m'apprendre à jouer de la harpe, Père !

Il s'assit, trancha le pain, et commença à y étaler du beurre.

- T'apprendre la harpe ? Et bien, on dit que les Rôdeurs ne manquent pas de courage. En voici une preuve supplémentaire !

Amandil et moi avons décidé ce matin-là de faire une promenade jusqu'au bosquet voisin.

- Les arbres sont magnifiques sous la neige. Tu verras, c'est comme une dentelle.

Mais, comme nous descendions vers l'étang, une luge nous dépassa, suivie d'une seconde.

- Trevor et Fiona, dis-je. Le frère et la sœur de Faiëlla. Elle ne doit pas être loin.

Mais j'avais beau regarder autour de nous, il n'y avait aucune trace de mon amie.

- Ce n'est pas normal. Ils n'ont pas le droit de venir ici, seuls.

Mais Amandil n'écoutait pas. Il observait le manège des deux enfants, au bord de l'étang.

Soudain, il me saisit le bras.

- Vois-tu la même chose que moi, Thilsarn ?

Je regardai les jumeaux. Apparemment, ils attachaient quelque chose sous leurs bottes.

- Je crois qu'ils veulent... comment a dit Trevor ? Patiner. Oui, c'est cela.
- Viens, cria-t-il.

Et il se mit à courir dans la neige. Je ne comprenais pas bien pourquoi. Anarion m'avait bien dit que le froid durcissait l'eau. Pourtant, je le suivis. Mais Amandil avait beau courir vite, Fiona était déjà sur l'étang lorsqu'il arriva près des enfants.

– Reviens, Fiona ! hurla-t-il.

Je ne sais pas si la fillette avait peur de ce grand gaillard qui semblait en colère, ou si elle voulait n'en faire qu'à sa tête, mais, loin de faire demi-tour, elle se dirigea vers le centre de l'étang. Son frère, lui, était cloué sur place.

– Reviens, Fiona ! hurlai-je à mon tour.

Tout se passa très vite ensuite. Je crus voir l'enfant paniquer, puis elle disparut d'un coup sous la glace. J'entendis Amandil murmurer " Je m'en doutais ". Puis il me lança son manteau, ôta ses bottes, et se dirigea en rampant vers l'endroit où Fiona avait disparu. La glace ne tarda pas à se briser sous son poids, mais il continuait à progresser, mi-rampant, mi-nageant, avant de disparaître à son tour. Je ne savais quoi faire. J'étais tétanisé. J'entendis soudain un hurlement derrière moi.

– Non ! Non !

Faiëlla était là, échevelée, en larmes.

– Je vous l'avais dit ! Les parents l'avaient dit ! Il ne fait pas assez froid ! Et maintenant, Fiona est morte !

Elle éclata en sanglots. Je la pris dans mes bras.

Amandil refit surface, replongea, refit surface encore. Il tenait maintenant d'un bras le corps inerte de la petite fille et tentait, tant bien que mal, de se rapprocher de la rive. Comment y arriva-t-il, nageant au milieu des glaçons, je me le demande encore aujourd'hui. Les parents de Fiona venaient d'arriver eux aussi et regardaient la scène, incrédules.

Amandil finit par être suffisamment proche pour saisir ma main. Je tirai de toutes mes forces et le père de la petite fille vint bientôt m'aider à les hisser sur la berge, lui et son fardeau.

– Mon manteau. Etends-le à terre.

Je le vis prendre l'enfant sous la poitrine, et pousser violemment de ses bras pliés. De l'eau sortit de la bouche de Fiona. Il recommença. Une fois. Deux fois. Il étendit l'enfant sur son manteau.

– Elle est morte. Ma petite fille est morte. Donnez-la moi ! Donnez-la moi ! sanglotait la mère.

Je ne sais pas pourquoi, je me tournai vers elle et me mis à crier.

– Il sait ce qu'il fait. Si vous voulez qu'elle vive, laissez-le !

Je ne savais pas ce qu'il faisait. Il appliquait régulièrement sa bouche sur celle de l'enfant, lui insufflant de l'air dans les poumons. Le temps semblait s'être immobilisé. Je les regardais, nous les regardions tous. Intérieurement, je priais.

Fiona toussa, bougea, gémit. Amandil s'essuya le visage, puis se tourna vers les parents.

– Emmenez-là au chaud. A Maison-Basse. Et envoyez chercher un guérisseur.

Il était pâle, dégoulinant. Des cristaux de glace se formaient dans ses cheveux. Ses lèvres étaient bleues de froid. Sa mission terminée, il tremblait de tout son corps.

J'ôtai mon manteau, l'en enveloppai. Il tomba à genoux, épuisé, gelé. Je le serrai contre moi, tentant désespérément de lui communiquer la chaleur de mon corps.

Il posa la tête sur mon épaule et perdit connaissance.

CHAPITRE 35

RUMEURS

J'étais assis dans la salle de séjour, devant l'âtre. J'avais un livre à la main, mais je ne parvenais pas à lire. Je caressais nerveusement le chat, passant et repassant dans ma tête les événements de la matinée. Amandil dormait. Le guérisseur m'avait dit de ne pas m'inquiéter pour lui, mais quand je lui avais demandé des nouvelles de la petite fille, il avait simplement répondu " Elle est en vie ".

Gawain me lança brusquement le manteau de mon père.

- Le tien est encore mouillé. Alors, mets ça et viens.

Je n'avais aucune envie de sortir. Je le lui dis, mais il ne voulut rien entendre.

- Tu viens en ville avec moi. Je dois passer chez l'herboriste. Ensuite, nous irons boire un verre chez Homer. Ça te fera du bien de sortir un peu. Et cesse de ruminer. Les chevaux sont déjà sellés. Viens.

Je le suivis en traînant les pieds.

- Tu as perdu ta langue ? me demanda Gawain .

Nous arrivions en ville, et je n'avais pas prononcé un seul mot.

- Non. Je n'ai pas envie de parler, c'est tout.
- Dommage. J'aime bien ta conversation, d'habitude.

Je haussai les épaules.

- D'habitude, je ne viens pas de voir une petite fille se noyer devant moi.
- Je sais... je sais.
- Et je n'ai rien pu faire. Rien. Si j'avais été tout seul...
- Et si j'avais été là, je n'aurais rien pu faire, moi non plus, tout bon nageur que je sois. Au mieux, ramener un cadavre. Alors, ne te fais pas de reproche. Amandil était là. Il a fait ce qu'il fallait. C'est un sacré bonhomme, sous ses apparences de garçon fragile.
- Mais il est malade, maintenant...
- Il est malade, mais il se remettra. Il a eu froid. Très froid. Il a besoin de rester un bon moment bien au chaud, maintenant. Et de quelques bons remèdes. Que crois-tu que je sois venu chercher en ville ?

Après avoir fait ses achats chez l'herboriste, Gawain m'emmena au Poney Fringant. Tous les yeux se tournèrent vers nous, ou plutôt vers moi. Et j'entendais les gens chuchoter.

Robin nous emmena vers une table libre, et, sans que nous ayons rien commandé, revint très vite avec ce qui me parut être deux bols de tisane. Quand j'y trempai les lèvres, je m'aperçus qu'en fait de tisane, celle-ci avait été légèrement – ou fortement plutôt – améliorée d'eau-de-vie et de miel. Le Hobbit éclata de rire en voyant ma grimace.

- Remède maison. Offert par le patron. Pour te remettre de tes émotions de ce matin.
- Tout le monde est au courant, Robin ? demanda Gawain, qui connaissait d'avance la réponse.

Robin eut une drôle de moue.

- Pour sûr, Monsieur Gawain. Des gamines qui se noient dans l'étang de Maison-Basse, c'est pas tous les jours que ça arrive. Encore moins qu'on les ressuscite par magie.
- C'est ce qu'on raconte ? j'étais furieux.
- C'est le bruit qui court. Que le Rôdeur qui habite chez vous lui a soufflé sur le visage et l'a réveillée.
- Amandil n'a rien d'un magicien, rétorqua calmement Gawain. Il a simplement certaines connaissances dans l'art de guérir. S'il avait été magicien, la gamine ne serait pas au lit avec de la fièvre, maintenant. Ni lui non plus.

Robin nous regarda, avec le regard d'un homme qui toute la journée entend les ragots des clients.

- Ce qu'on en dit... vous connaissez les gens, monsieur Gawain, quand ils ne comprennent pas quelque chose...

Et il retourna travailler. Homer et son fils vinrent à leur tour nous dire quelques mots, en nous priant de remettre leurs salutations à mon père et de dire " bien des choses au jeune homme qui avait sauvé la fille de Maître Mallen ".

La promenade et le "grog du patron" m'avaient fait du bien. Je fus plus loquace sur le chemin du retour. Mais cette question de "magie" me tracassait.

- Robin l'a dit lui-même, Thilsarn. Les gens jugent magique ce qu'ils ne comprennent pas.
- ... et ils ont peur des magiciens. Ou de ceux qu'ils appellent ainsi.
- Il y a des magiciens de par le monde. Ou des êtres dotés de pouvoirs spéciaux. Et c'est vrai que, souvent, ils font peur. A raison, parfois. Ce pays a bien souffert, autrefois, de la magie du Roi Sorcier. Du moins, c'est ce que disent les légendes.
- Amandil n'a rien d'un sorcier. Et rien qui puisse faire peur à qui que ce soit.
- A qui que ce soit ? Permet-moi d'en douter. Je crois au contraire que les Orcs, les brigands et autres créatures mal intentionnées auraient de nombreuses raisons d'avoir peur de votre ami.

Je me remémorai notre voyage, les attaques dont le convoi avait été victime, et les réactions des Rôdeurs. Gawain avait raison.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire...

Nous laissâmes les chevaux aux bons soins d'Elmer. Jacinthe nous attendait dans la cuisine.

- Ce n'est pas trop tôt ! lança-t-elle à Gawain. Vous avez l'écorce de saule ?
- Oui. Et tout le reste, Jacinthe.
- Bien. Le garçon vient de se réveiller. Il va en avoir besoin. Thilsarn ?
- Oui, Jacinthe ?
- Porte ça à ton ami. Qu'il en prenne deux cuillers bien pleines. Ça devrait lui faire du bien.

Elle me tendit un petit flacon de grès.

- Qu'est-ce que c'est ?
- Du sirop de limaces. C'est souverain contre la toux.

Je ne pus m'empêcher de faire une grimace de dégoût.

- Ce n'est pas fait pour être bon. C'est fait pour être efficace, et ça l'est. File.

J'entrai doucement dans la chambre d'Amandil. Mon père soutenait le jeune homme, en proie à une violente quinte de toux.

- Jacinthe m'a dit de te donner ça.
- Qu'est-ce que c'est ? me demanda Amandil quand il eut fini de tousser.
- Du sirop contre la toux.

Il avala le remède sans discuter, mais avec un petit air pitoyable.

- Tu as de l'eau, s'il te plaît ? C'est infect.

- J'ai toujours détesté le sirop de limace, continua-t-il après avoir bu un grand verre d'eau. Est-ce que Jacinthe a encore beaucoup d'autres remèdes à me faire avaler ?
- Je crois qu'elle prépare de la tisane... Tu n'as besoin de rien ?

Il rit, toussa, rit à nouveau.

- Que quelqu'un avale tous ces médicaments à ma place.
- Comment te sens-tu ? Tu m'as fait peur, tu sais...
- Je te demande pardon. Ça va... comme tu vois.

Il était très pâle, les cheveux trempés de sueur. Il semblait très jeune, vulnérable. Je l'embrassai. Il était brûlant.

- Je tiens à toi. Guéris vite.

CHAPITRE 36

CADEAUX

En fouillant parmi les mathoms de Bernadoc, j'avais fini par trouver un jeu de dames et un jacquet, ainsi qu'un autre machin bizarre fait de pièces d'ivoire sur lesquelles étaient gravés des signes mystérieux, orientaux sans doute. Amandil allait mieux, et s'ennuyait ferme lorsqu'il ne dormait pas, mon père et Jacinthe lui ayant formellement interdit de se lever tant que la fièvre ne serait pas tombée. Je passais presque tout mon temps auprès de lui, essayant tant bien que mal de chasser les idées noires qui ne manquent pas de vous envahir lorsque vous êtes seul, au lit, à ne rien faire. Quand je lui amenai mes trésors, je le trouvai profondément endormi. Je remontai la couverture sur ses épaules, et je sortis de la chambre sur la pointe des pieds.

On frappa à la porte. Comme j'en avais pris l'habitude, j'allai ouvrir. Le père de Faiëlla se trouvait devant moi.

– Bonjour, mon garçon.

Il portait une manne d'osier. Il semblait mal à l'aise.

– Comment va Fiona ?

Il ôta son chapeau et se passa la main dans les cheveux.

– Toujours pareil. Elle brûle de fièvre, elle tousse, elle fait des cauchemars. Mais elle est vivante.

– Venez vous asseoir un instant. Prendre un thé, ou autre chose.

– Non, je n'en ai que pour un instant. Ton père est là ?

– Il est sorti avec Gawain.

Il semblait de plus en plus nerveux.

– Et ton ami Rôdeur ? Ça va ?

– Il a un nom, vous savez.

Je savais que, comme la majorité des gens d'ici, Maître Mallen ne portait pas les Rôdeurs dans son cœur. Boire un verre avec l'un d'entre eux à la fête du bourg, d'accord. Mais devoir à un Rôdeur la vie de sa fille....

– Valandil, c'est ça ?

– Amandil.

– Pardon. Je... j'aurais dû m'en souvenir. Et j'aurais dû venir le remercier plus tôt. Mais nous étions si bouleversés. Tu comprends...

C'était le père de mon amie, mais je n'avais pas envie d'être gentil avec lui.

– Oui. Enfin, non. Vous auriez pu envoyer quelqu'un, ou un mot, pour dire merci. Pour le moment, il dort. Et je ne vais pas le réveiller.

Curieusement, mon insolence ne le fit pas réagir.

– Non. Tu as raison. Laisse-le se reposer. Tu... tu veux bien lui donner ça ? me dit-il en déposant le panier. Ce n'est pas grand chose. Ce n'est même rien du tout. Juste... j'espère que ça lui fera plaisir, c'est tout.

Il était prêt à partir.

– Attendez...

– Oui, mon garçon ?

- Il n'y avait pas de sorcellerie dans ce qu'Amandil a fait. Il sait juste des choses que nous ignorons.
- Je n'ai pas dit...
- Mais on le dit en ville. Alors, dites le contraire.

Il fit quelques pas dehors, se retourna.

- Faiella voudrait venir te voir, après le déjeuner.
- Elle peut. Mais je ne sors pas. Mon frère a besoin de moi.

C'était la première fois que je lui donnais ce nom.

- J'ai une dame !
- Tu triches.
- Non. C'est toi qui n'es pas attentif. Ou qui me laisses gagner .
- Ça, Thilsarn, ce n'est pas mon genre !

Si Amandil n'avait pas vraiment retrouvé sa bonne humeur, il faisait tout pour donner le change. Quitte même à faire semblant de rouspéter contre les remèdes et les cataplasmes de Jacinthe, qui rentrait dans son jeu sans vraiment y croire.

- Si, tu triches. Et tu dis que c'est l'inverse.
- Accorde-moi une revanche, alors !
- D'abord, la partie n'est pas finie. Ensuite, Faiella doit venir me dire bonjour. Oh, à propos...
- Quoi, à propos ?
- Son père est venu ce matin. Il a apporté un grand panier, plein de bonnes choses, pour toi.
- Et c'est maintenant que tu le dis ? Voyou !

Il riait, mais semblait curieusement touché d'une attention que je trouvais, moi, toute naturelle.

- Tiens.

Il y avait du vin, rouge et blanc. De l'eau de vie de prune. Du miel et de la confiture. Et un petit paquet, emballé de papier brun.

- Ouvre !
- Que crois-tu que je fasse ?

Le petit objet tomba sur les couvertures. Amandil le prit, le fit jouer entre ses mains. C'était un large bracelet d'argent incrusté de turquoises. Avec, à l'intérieur, gravé ce simple mot " Merci. "

Les larmes lui montèrent aux yeux.

- Ça te plaît ?

Faiella était entrée dans la chambre, sans faire de bruit, trouvant Amandil occupé à déballer ses cadeaux.

- C'est moi qui l'ai choisi, chez l'orfèvre.
- C'est... trop. Je n'ai fais que mon devoir. Rien d'autre.

Il semblait de plus en plus ému. De mon côté, je m'en voulais un peu de m'être emporté contre Maître Mallen.

Faiella le serra longtemps dans ses bras, puis m'embrassa. Sans rien dire d'autre. Elle pleurait. Ce fut moi qui tentai de rompre le silence.

- Une jeune fille convenable ne rentre pas ainsi dans la chambre d'un garçon.

Elle s'essuya les yeux, se moucha.

- Je t'ai déjà dit que je n'étais pas une jeune fille convenable.

Puis, après un instant:

- Vous jouiez aux dames ? Je vous défie. Vous deux, contre moi.

Et, le pire, c'est qu'elle gagna.

CHAPITRE 37

LES NOIX

Jacinthe nous avait apporté un plein panier de noix que nous devions ouvrir précautionneusement à l'aide d'un petit couteau, afin de ne pas abîmer la coque. Faiëlla me tenait compagnie. Sa sœur émergeait lentement de ses cauchemars, pour, selon elle, être d'une humeur infernale parce qu'elle devrait encore garder le lit pendant la fête de Yole.

Amandil nous avait rejoint dès son réveil. Jacinthe avait grommelé quelque chose dans ses dents, puis lui avait jeté deux châles sur les épaules, malgré ses protestations.

- C'est ça, ou vous retournez au lit, avait-elle décidé sans appel.

Nous préparions les illuminations pour la fête. Quand toutes les noix seraient décortiquées, nous remplirions les demi-coquilles de cire à chandelles, avec une mèche placée au milieu. Ensuite, nous devrions tresser les couronnes de sapin et de houx qui serviraient à décorer la maison, ainsi qu'à nous coiffer nous-mêmes. Gawain m'avait expliqué que, comme j'avais maintenant quatorze ans accomplis, je devrais avoir ma place parmi les "hommes célibataires", comme Faiëlla parmi les jeunes filles. Je me posais bien des questions sur les différences de coutumes entre ici et chez nous, mais je n'avais pas appris grand chose. Juste que je devrais me vêtir d'un manteau blanc pour la célébration de la nuit la plus longue de l'année.

Je jetais les cerneaux dans un grand plat, lançant de temps à autre un coup d'œil à la cuisinière.

- Je suppose que, les jours prochains, nous aurons droit à de la tarte aux noix, du cake aux noix, du ragoût aux noix...
- Et alors ! C'est bon, les noix. Et nous allons aussi préparer de la liqueur de noix. Ou plutôt, vous allez la préparer avec Elmer. J'ai autre chose à faire, moi. La soupe, par exemple. Et aussi, coudre de quoi vous faire beaux. Toi, Thilsarn, c'est la première fois que tu participeras à Yole dans le Nord. Mais Amandil doit avoir l'habitude.

Le jeune homme sursauta

- Non, non. Je ne compte pas participer. Enfin...
- Allons, mon garçon, le gourmanda Jacinthe. Vous allez mieux de jour en jour. D'ici là, vous pourrez sortir sans problème...

Il posa son couteau. Il tremblait légèrement.

- Ce n'est pas ça... c'est à dire... j'irai au Grand Feu, mais pas avec les garçons.

Elle haussa les épaules.

- Et avec qui, alors ? Avec les vieux débris ? Regardez-vous. Jeune et beau comme vous êtes.
- Ce n'est plus ma place ou... c'est trop tôt. Je ne pourrais pas.

Il se leva brusquement, et partit vers sa chambre. Je voulus le suivre, mais Jacinthe m'intima l'ordre de rester.

- Laisse-le. C'est à moi de lui parler. Comme sa mère le ferait si elle était là. Je sais bien que je ne suis qu'une servante, mais je suis la seule femme, ici.

Elle quitta la cuisine à son tour. J'aurais aimé écouter ce qu'elle lui disait, mais je n'avais pas appris à écouter aux portes. Faiella glissa sa main dans la mienne.

- Tu sais, je crois que Jacinthe sait ce qu'elle fait.
- Tu crois ? Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, de le forcer.
- Elle ne va pas le forcer. Simplement lui parler.

Elle serrait ma main. Je serrai la sienne à mon tour. Et, brutalement, je l'embrassai.

Elle eut un mouvement de recul.

- Qu'est-ce que tu fais ?
- Excuse-moi. Je ne voulais pas te froisser...
- Ce n'est pas... convenable.
- Tu m'as dit que tu ne l'étais pas. Convenable.

Ce fut elle qui m'embrassa, à son tour.

- Tu aurais pu prévenir, c'est tout. Je pourrais te détester.
- Et...
- Je t'aime bien. Enfin, je... je ne sais pas quoi dire... c'est la première fois.

Je rougis jusqu'aux oreilles.

- Pour moi aussi, c'est la première fois.

Et nous nous remîmes à décortiquer nos noix.

- Vous ferez ce que vous voulez. Mais laissez-moi au moins vous coudre un manteau. Ça me ferait plaisir.
- D'accord. Si vous voulez. Il ne finira pas dans le feu, de toute façon, cette année.

J'avais entendu la fin de la conversation, et je me demandais ce qu'Amandil avait bien voulu dire. Faiella avait rougi.

- Excusez-moi, fit le jeune homme en se rasseyant près de moi. Je n'aurais pas dû partir comme ça.

J'eus vers lui un geste affectueux. Il me fit un sourire triste.

- Tu es gentil.

Je lui ajustai les châles de Jacinthe autour des épaules, et lui mis une poignée de noix sur les genoux.

- Tiens. Tu as pris du retard.

Mon père et Gawain arrivèrent bientôt, suivis d'Elmer.

- Ça sent bon, dit le Hobbit. Qu'est-ce qu'on mange ?
- Du pot au feu aux carottes, lui répondit sa femme.
- ... et, rajouta-t-elle, je ferai une tarte aux noix, pour le goûter.

CHAPITRE 38

DE CHOSES ET D'AUTRES

Pour la dixième fois, je tentai de tirer la suite de notes que m'avait fait écouter Amandil. Pour la dixième fois, je ne réussis à obtenir qu'un son qui était tout sauf mélodieux. Et pour la dixième fois, le jeune Rôdeur prit mes mains et les reposa sur les cordes de l'instrument, dans la position adéquate.

- Je n'y arriverai jamais !
- Mais si. Ce n'est pas si difficile. Tu y es bien arrivé, hier.
- L'exercice d'hier était bien plus facile !
- Non. C'est dans ta tête. Techniquement, celui-ci est plus simple. Même si l'air est plus joli. Essaie encore.

Mes doigts écorchèrent à nouveau le petit refrain. Moins que la fois précédente, cependant.

- Je t'avais bien dit, Amandil, qu'il te faudrait du courage pour mener cette mission à bien ! fit une voix derrière moi.

Et mon père, tout en fumant sa pipe, vint s'installer à nos côtés.

J'étais vexé. Je recommençai encore une fois et, comme par hasard, je réussis à tirer de l'instrument un air ressemblant à peu près à ce que nous attendions.

- J'arrête un peu. J'ai faim.
- Déjà ?

Amandil riait gentiment.

- Nous venons à peine de sortir de table.
- Non, lui dit mon père. Il est bientôt l'heure du goûter, selon les Hobbits. Tu as joué un long moment, avant de tenter d'instruire mon fils.

Je n'avais pas envie d'entendre d'autres remarques moqueuses de mon père. Je filai donc à la cuisine où m'attendait un énorme gâteau aux noix. De la bibliothèque, me parvenait le son de la harpe, coulant comme une rivière. Jacinthe s'affairait sur un grand tissu de laine blanche.

- Viens ici !

J'étais en train de verser du lait dans une casserole.

- Mais...
- J'ai besoin de toi. Viens.

Bon gré, mal gré, je lui obéis. Il était impossible de contrarier Jacinthe. Elle me drapa ce qui était presque une cape sur les épaules.

- Bien. Ne bouge pas .

Elle mit une épingle par ci, une épingle par là, transformant le tissu en vêtement à ma taille. Elle recula, regarda le résultat, remis quelques épingles.

- Bien. Tu seras très beau. Fais chauffer ton lait, maintenant. Et n'oublie pas d'en préparer pour les autres !

Je jetai des épices dans la casserole de lait, puis du miel.

- Je devrai le jeter dans le feu ?

Jacinthe fit une grimace de surprise.

- De quoi parles-tu, mon garçon ?
- Du manteau blanc. Ce serait du gâchis, non ?

Elle éclata de rire.

- Tu écoutes aux portes, toi ?
- Non. J'ai juste entendu.

J'étais vexé.

- Tu sais ce que ça veut dire ? Quand on jette son manteau dans le feu ? C'est qu'on n'en aura plus besoin l'année suivante. Que l'on compte se marier, quoi.

Elle me regarda, de haut en bas.

- Et pour ça, tu me sembles encore un peu jeune.

J'emportai à la bibliothèque deux tasses de lait chaud, ainsi qu'un énorme morceau de gâteau. La musique ne s'était pas arrêtée.

- Tiens. Si tu ne bois pas, tu vas te faire attraper par Jacinthe.
- J'ai passé l'âge de me faire attraper par la cuisinière, tu sais, me répondit doucement mon ami, me prenant pourtant la tasse des mains. Ça sent bon.
- Et moi ? fit sévèrement mon père.
- Euh... pardon, père, fis-je, gêné. Pardon, Père. Prenez ma tasse.

Il tira sur sa pipe.

- Mais non, fils. Je plaisantais. Je préfère fumer un peu. Je crois que je me fais doucement aux habitudes du pays. Je me demande même si...

Il avait les yeux rêveurs, qui suivaient le nuage de fumée grise.

- Si quoi, Père ?
- Je ne pense pas que je vais vendre Maison-Basse comme j'en avais l'intention.

Je faillis laisser tomber ma tasse. S'il ne voulait plus vendre, c'était qu'il avait l'intention de... revenir !

CHAPITRE 39

YOLE

Nous étions tous réunis autour du feu, à dîner légèrement de châtaignes cuites sous la cendre et de lait aux épices, en cette soirée qui entamait la nuit la plus longue, celle où l'on célébrait à la fois la victoire de la lumière sur les ténèbres et l'entrée dans l'Année Nouvelle.

Je n'étais pas particulièrement excité à l'idée de me rendre au Grand Feu. Je me demandais simplement quelles seraient les différences, outre cette histoire de manteau, avec les célébrations gondoriennes. J'avais passé une partie de la journée à me "faire beau", comme disait Jacinthe. A vrai dire, nous l'avions tous fait : bain parfumé, cheveux propres et bien démêlés. J'avais passé un bon moment à tenter en vain de domestiquer ma tignasse bouclée. Rien à faire. Elmer avait plaisanté à ce sujet, arguant que ce n'était pas pour rien que les Hobbits portaient les cheveux courts. "Pas les femmes" lui avais-je répondu. Ce à quoi il rétorqua que, si je désirais un filet à cheveux et des épingles, je n'avais qu'à demander à Jacinthe.

Le repas terminé, Amandil prit la harpe, et se mit à improviser une musique étrange, tandis que mon père, en tant que chef de famille, se mit à raconter, comme il est de tradition cette nuit-là, la légende de la création du Soleil et de la Lune. J'écoutais, comme toujours, avec ravissement, bien qu'il me fût impossible de croire que cette histoire ait un lien avec la réalité. Mais c'était beau.

Lorsqu'il eut terminé, chacun alla revêtir ses vêtements de fête. Les miens étaient à la mode du pays, dans des tons verts et bruns. J'eus vite fait de m'habiller et, de retour dans la salle à manger, posai sur ma tête la couronne de sapin et de houx traditionnelle dont les piquants s'accrochèrent bien vite dans mes boucles. Mon père arriva bientôt, vêtu à la mode du Sud, suivi d'Amandil qui me sembla complètement transformé.

Il portait un habit bleu nuit, de coupe étrange, et une ceinture d'argent. Ses longs cheveux sombres étaient retenus par un fin diadème, d'argent également. Je ne l'avais jamais vu que portant de vieux vêtements élimés, et là, il ressemblait à un Seigneur sorti tout droit d'un conte. Je le lui dis, et il sourit.

- Tu es très beau, toi aussi.
- Moi ? Je ressemble à un paysan !

Et c'est vrai que, soudain, je me sentais rustre. Et que, pour la première fois, je me demandais qui était vraiment ce jeune homme qui connaissait tant de choses, de la musique à l'Histoire, de l'art du combat à celui de guérir.

Il se para à son tour de la couronne de Yole, et me lança ma cape blanche en riant.

- Mets ça, garnement. Ainsi, tu ressembleras à un fantôme des bois.

Puis, calmement, il drapa la sienne sur ses épaules, et la ferma au cou à l'aide d'une étoile d'argent.

- Tu as finalement décidé de participer à la cérémonie ?
- Je suis invité ici. Je me dois d'honorer mes hôtes. De toute façon, pour moi, ça ne change rien.

Gawain conduisait la charrette, mon père à ses côtés. Nous avons pris place à l'arrière, sur un matelas de paille fraîche. Jacinthe ne cessait de vouloir arranger ma cape et mes cheveux, tandis qu'Elmer fumait placidement sa pipe, et avait incité Amandil à l'imiter.

Nous approchions du champ de la soule, dans lequel se dressait maintenant un énorme bûcher. D'autres personnes arrivaient, venant de la ville ou des campagnes environnantes. Nous dûmes bientôt laisser la charrette, et, selon la tradition, rejoindre chacun notre groupe. Père, Gawain et Elmer, les hommes, Jacinthe les femmes, Amandil et moi, les jeunes gens célibataires. En tant que plus jeune membre de la famille, je portais le chaudron de feu, un plat de bronze rempli de braises ardentes.

Faïella me fit un petit salut depuis le groupe des jeunes filles. Sur un signe du Maire, les porteurs de chaudrons allèrent les déposer tout autour du bûcher. Puis le Doyen de Bree intima le silence. Il portait les Torches qui serviraient à allumer le grand feu. La coutume voulait qu'elles soient confiées chacune à une personne que la communauté désirait honorer, ou remercier. Nous vîmes ainsi le vieil homme se courber devant une femme d'âge mûr, qui avait consacré sa vie à l'enseignement des enfants, puis devant un Hobbit qui s'était illustré dans la lutte contre un violent incendie, enfin devant un garde de la cité.

Alors, il se dirigea vers nous.

Il tendit en s'inclinant la torche à Amandil. La réserve naturelle du jeune homme lui inspira d'abord un mouvement de recul. Ensuite, il se reprit, redressa la tête, et s'inclina à son tour devant le Doyen.

– C'est pour moi un grand honneur, Messire.

Il prit la torche, et, ainsi que les trois autres élus, se plaça près du bûcher à l'un des points cardinaux. Ensemble, ils plongèrent les torches dans les braises ardentes. Ensemble, ils plongèrent les torches brûlantes dans le bois sec.

Au fur et à mesure de la montée des flammes, une clameur s'éleva de la foule, suivie d'un concert d'applaudissements.

Amandil reprit sa place à mes côtés, tandis que s'élevait un chant célébrant la lumière. Je sentis sa main prendre la mienne, la serrer très fort. Il tremblait un peu.

– Pourquoi moi ? chuchota-t-il. Je ne suis qu'un étranger ici. Rien qu'un Rôdeur.

– Pour ce que tu as fait, idiot.

Je pensai tout à coup à son père, à ce que m'avait dit Anarion. Qu'il était mort pour protéger des gens qui ne l'auraient jamais reçu à leur table.

– Et pour tout ce que font les tiens, ajoutai-je.

Les enfants allèrent, comme il était de coutume, jeter leur couronne dans le feu. Ensuite, ce fut le tour des jeunes filles, puis le nôtre. Je n'arrivais pas à ôter cette satanée couronne qui s'était prise dans mes cheveux. Je tirai en grimaçant, jusqu'à ce qu'elle se détache. Je la lançai finalement, en formulant tout bas mon vœu secret pour l'année à venir. Puis je partis vers le buffet, installé sous un dais, où je retrouvai Faïella en train de déguster une tasse d'hydromel chaud.

– Tu ne t'es pas trop mal débrouillé. Pour un étranger, bien sûr.

Je fis semblant de bouder.

– Ce n'est pas ma faute, si j'ai des boucles.

– Recule, que je te regarde !

Je le fis de bon cœur. Cela me permettait de la contempler, moi aussi. Qu'elle était belle dans son manteau blanc qui laissait entrevoir une longue robe d'émeraude.

– Pas mal.

– Ta famille est là ?

– Trevor doit courir quelque part, et papa est avec les vieux. Maman a dû rester à la maison avec

Fiona.

- Comment va ta sœur ?
- Ça va. Comme elle reste clouée au lit, elle a reçu des tonnes de cadeaux. Parce qu'elle a raté la fête. A propos, Amandil a été plutôt bien, tu ne trouves pas ? Il avait l'air... comment dire... elfique, tiens !
- J'ai l'air elfique, moi ? fit une voix derrière elle.

Elle se retourna vivement.

- Tu n'as pas du voir beaucoup d'Elfes, pour dire ça, continua mon ami.

CHAPITRE 40

YOLE -2-

Malgré la proximité du feu, le froid se faisait de plus en plus piquant. Nous parlions avec l'un, avec l'autre, nous réchauffant d'hydromel brûlant en dégustant des pâtisseries au miel et des fruits confits aux épices.

Mon esprit s'évadait, bondissant de grand feu en grand feu à travers toute la Terre du Milieu, pour rejoindre le domaine où j'avais grandi, le village au bord du fleuve où le grand-père de Beren, en tant que Seigneur et Doyen, avait dû présider une cérémonie similaire à celle-ci, où Ceridwen avait dû jeter dans les flammes une couronne de paille tressée. J'étais heureux, ici. Pourtant, elle me manquait.

Le hurlement d'un loup se fit entendre au loin. Je tressaillis. Amandil se tut brusquement, tendit l'oreille.

– L'hiver a été précoce, me chuchota-t-il. Les animaux souffrent dans la forêt. Et quelque chose d'autre est à l'œuvre.

Je le dévisageai, intrigué et inquiet.

– Quelque chose d'autre ? Quoi ?

– Je ne sais pas, avoua-t-il, je n'ai pas encore beaucoup d'expérience. Je ressens seulement... comme un mal qui s'éveille. Les autres doivent avoir beaucoup à faire.

Les autres... Anarion et les siens qui couraient en silence, dans le froid et la solitude, afin que les gens comme nous puissent s'amuser en paix, insouciant des dangers du monde....

Faëlla me tapa sur l'épaule.

– Thilsarn ! Regarde ! C'est le moment !

Un jeune couple s'avavançait vers le Grand Feu. Lentement, main dans la main. Puis la jeune fille, cérémonieusement, ôta la cape blanche du garçon, qui fit de même avec sa partenaire et, ensemble, ils lancèrent leurs manteaux dans les flammes. D'autres se préparaient à les imiter.

– Ils sont engagés l'un envers l'autre, maintenant, m'expliqua mon amie. Rien ni personne ne peut plus les empêcher de se marier dans l'année !

Je me tournai vers Amandil, mais il avait disparu.

Je me rendis au buffet, demandai à Robin un grand gobelet d'eau de vie. Il me lança un drôle de regard, puis haussa les épaules. Après tout, selon la coutume, je n'étais plus "un enfant".

Je cherchai Amandil dans la foule, mais il n'était pas là. Après de longues minutes, je finis par le trouver à l'écart, dans l'obscurité. Des larmes silencieuses coulaient sur son visage tourné vers la nuit.

– Tiens, fis-je, lui mettant de force le gobelet de liqueur entre les mains.

– Tu veux me saouler ? tenta-t-il de plaisanter.

Mais sa voix s'étrangla. Il joua quelques secondes avec le gobelet, puis avala son contenu d'un seul coup.

– Merci, fit-il d'une toute petite voix.

Il hésita un moment.

– ... c'est la première fois, tu sais.

Je sentais son besoin de parler.

– Que tu participes à Yole ? Depuis que tu l'as fait ? Je veux dire... lancer ton manteau dans le feu... avec Elenwë...

Je l'entourai de mon bras, l'entraînai vers une souche, et le forçai à s'asseoir.

– C'était le seul moyen. Ma tante ne voulait pas que j'épouse Elenwë. Elle n'était que la fille d'une servante. Et je n'étais qu'un enfant. En m'engageant devant tous, j'ai forcé la main de ma mère adoptive. Elle ne pouvait plus dire non.

Il poussa un gros soupir.

– La vie s'en est chargée pour elle...

Je ne savais que dire. J'aurais voulu le réconforter, mais je ne savais comment.

Il s'ébroua.

– Ce ne sont que des souvenirs. Viens, Thilsarn! Allons rejoindre la fête ! Je me comporte comme un gamin mal élevé.

Il tint longuement mes mains dans les siennes et doucement, tout doucement, me dit merci.

– Merci d'être là, petit frère.

CHAPITRE 41

INQUIÉTUDES

Le temps s'était brusquement gâté. Il y avait eu plusieurs tempêtes de neige, et la température était si basse que me rendre au poulailler ou à l'écurie suffisait à geler jusqu'aux os le gamin méridional que j'étais. Elmer faisait mine d'en rire, mais reconnaissait lorsque j'avais le dos tourné que la saison n'avait été aussi rude depuis bien des années. L'eau des animaux gelait dans l'abreuvoir, et Jacinthe trouvait plus facile de récolter de la neige et de la faire fondre que de briser la glace qui recouvrait le puits afin de pouvoir y tirer de l'eau. La nuit, les hurlements des loups se faisaient très fréquents, et, très souvent, nous trouvions au matin des traces fraîches dans la neige, près des étables.

Je passais de longues journées à m'exercer à la harpe, et je dois dire, à mon grand regret, que je plains rétrospectivement les autres occupants de Maison-Basse, obligés de passer ces journées d'hiver avec mes fausses notes dans les oreilles. Amandil faisait son possible pour me corriger, mais son esprit était ailleurs. Je le voyais souvent accoudé à la fenêtre, portant son regard de Rôdeur aussi loin que possible. Inquiet.

- Il n'y a pas que des loups, n'est-ce pas ? entendis-je un jour lui demander Gawain.
- Non, répondit-il. Pas que des loups. Il y a des Wargs, très près des maisons. C'est rare.
- Domestiqués ?
- Je ne crois pas. Il y aurait des traces d'Orcs, sinon. Mais je suis inquiet. Ma place n'est pas ici. Je devrais être dehors, à patrouiller.
- Votre place est là où le Conseil a dit qu'elle était, répondit fermement Gawain.
- Comment pouvez-vous dire ça ? Que savez-vous du Conseil des Dúnedain ? fit brusquement le jeune homme. Vous n'êtes pas un des nôtres. Vous...

Amandil se tut, visiblement irrité, mais mal à l'aise aussi de sa propre réaction.

Gawain prit ses mains dans les siennes et doucement, calmement mais avec assurance, lui expliqua qu'il avait beaucoup voyagé, qu'il connaissait l'Eriador aussi bien qu'un Rôdeur, pas seulement les paysages, les villes et les villages, mais aussi les peuples, leurs coutumes et leurs institutions.

- ... et j'ai déjà eu l'honneur d'être en relation avec votre Conseil. Il est composé d'hommes sages. Vous leur devez obéissance, Amandil. Parce que c'est leur décision, mais aussi parce qu'ils ne décident rien sans raison.

Amandil porta à nouveau son regard sur le paysage neigeux.

- Pardon, Gawain. Je n'ai pas voulu vous vexer. Mais je me sens si... si inutile, ici, pendant que les miens sont dehors.
- Vous n'êtes pas inutile, mon garçon. Loin de là.

Des Wargs! Il y avait des Wargs qui rôdaient autour de Maison-Basse. Je n'étais pas très rassuré, le lendemain, lorsque j'accompagnai mon père à l'écurie. Je scrutais chaque pouce carré de neige, redoutant d'apercevoir la trace d'une de ces bêtes redoutables et maléfiques.

- Accepteriez-vous de donner l'hospitalité à un Rôdeur égaré ? fit une voix derrière nous.

Je me retournai vivement. Anarion se tenait là, debout dans la neige, le bras en écharpe. Mon père le prit par les épaules et lui dit simplement " Venez ".

Il se retrouva bientôt à la cuisine, attablé devant un des remèdes miracles de Jacinthe, soit un grand bol de lait au miel brûlant, dans lequel elle avait ajouté une bonne dose d'eau de vie et fouetté des jaunes d'œufs.

– Allons, buvez, lui dit-elle. Ça va vous faire du bien. Vous avez une mine de déterrée. Elmer va vous préparer un bain bien chaud.

Il eut un faible sourire. Il était pâle, les traits tirés, les yeux cernés de fatigue.

– Je savais bien que je serais mieux ici que dans une grotte au fonds des bois ou dans la paille d'une étable, tenta-t-il de plaisanter.

Mais la cuisinière le rabroua.

– Il n'aurait plus manqué que ça, que vous soyez allé vous reposer chez des étrangers. Et qui vous auraient fait loger dans l'étable, encore bien !

– Je suis un Rôdeur, répondit-il, un peu amer. Quand je demande l'hospitalité, c'est en général l'endroit qui m'est dévolu.

Amandil déboula brusquement dans la pièce.

– Anarion, fit-il, essoufflé, Anarion ! Que s'est-il passé ? Tu es blessé ?

Et il se précipita sur son cousin pour le serrer dans ses bras.

– Fais attention ! rit gentiment mon ami. Tu vas renverser mon déjeuner. Je vais bien. Je suis juste... disons ... un peu fatigué.

Amandil ne semblait pas convaincu. L'inquiétude se lisait sur son visage.

– Tu es blessé !

– Ce n'est qu'une égratignure. Je te l'ai dit, je vais bien. J'ai juste besoin de dormir un peu. Ne t'en fais pas, petit frère.

– Mais, que...

– Plus tard, Amandil, dit alors mon père. Il racontera plus tard.

CHAPITRE 42

LE RETOUR D'ANARION

Anarion dormit jusqu'au lendemain, à l'heure du déjeuner. A son réveil, il avait retrouvé sa bonne humeur communicative et son lumineux sourire.

Comme Jacinthe avait eu l'idée de laver ses vêtements et que ceux-ci mettaient un temps fou à sécher, il nous rejoignit à table vêtu d'une vieille robe de chambre de Gawain. Je ne pus m'empêcher de plaisanter sur sa tenue, et il me répondit sur le même ton. J'étais heureux de l'avoir auprès de nous, même si je savais que son séjour serait bref.

Amandil, lui, le regardait avec des yeux inquiets, attendant visiblement une explication qu'il n'avait pas reçue la veille. Anarion, cependant, ne semblait pas désirer parler de sa mission. Il complimentait Jacinthe pour sa cuisine, remerciait mon père pour son hospitalité, discutait agriculture avec Elmer ou commerce avec Gawain. Bientôt, n'y tenant plus, son jeune cousin ne put s'empêcher de lui demander ce qui s'était passé.

– Rien, lui répondit posément le Rôdeur. Rien de particulier. Sinon... que l'hiver est rude. Tu as dû le remarquer, petit frère.

Amandil but un peu de bière, puis lui posa gentiment la main sur le bras.

– Oui, je l'ai remarqué. Mais je te connais bien. Tu as l'habitude de cette vie. Tu patrouilles depuis des années. Et, hier, tu avais l'air si défait, si épuisé...

Anarion se mordilla un instant la lèvre.

– Disons... disons que j'ai eu plus que ma part de mauvaises rencontres. Les créatures maléfiques sont nombreuses à rôder dans la région, et elles ont malheureusement souvent croisé mon chemin.

Il ricana.

– ... je voulais dire : malheureusement pour elles. Mais certaines se sont bien défendues. Trop bien. Mon cheval a été tué sous moi. Et je dois avouer que, lorsque Halbarad et son frère nous ont rejoints, j'étais à bout de forces. J'ai reçu l'ordre d'aller me reposer. J'ai eu l'idée de venir ici.

– Et vous avez bien fait, lui dit chaleureusement mon père. Vous êtes ici chez vous. Vous serez toujours ici chez vous.

J'avais envie de prendre Anarion avec moi, et de lui parler pendant des heures, de lui raconter tout ce qui s'était passé depuis le début de l'hiver. Je l'entraînai dans la bibliothèque, où il eut droit à quelques arpèges maladroits. Il en rit sans moquerie, assurant qu'il lui aurait fallu des dizaines d'années d'exercice pour arriver à ce résultat. Il félicita son cousin pour ses dons de professeur et continua ensuite à écouter nos récits respectifs. Je parlai de Faiëlla, de l'accident, de l'exploit d'Amandil qui en rougit jusqu'aux oreilles, essayant de minimiser son geste. Amandil raconta la vie quotidienne et les préparatifs de Yole. J'enchaînai sur la fête.

– C'était une belle fête, en effet, remarqua Anarion. Et vous étiez tous deux très beaux, très dignes aussi.

– Vous... nous avez vus ? sursautai-je presque.

Il haussa légèrement les épaules, regarda dans le vide un instant.

- Crois-tu qu'une cérémonie de ce genre n'a pas besoin d'être protégée ? Et qui crois-tu qui le fasse, Thilsarn ?
- Et personne ne le sait ?
- Non. Enfin, presque personne. Des hommes comme Gawain, par exemple, savent. Mais notre rôle est de protéger discrètement.
- Mais... vous n'en êtes jamais remerciés...

Cette fois, il sourit franchement.

- Nous avons tous été remerciés, cette année, dit-il en regardant Amandil avec insistance.
- Je n'ai rien demandé, tu sais, bafouilla le jeune homme en baissant les yeux.
- Je sais, petit frère...

Il l'étreignit longuement.

- ... je sais.

La nuit était encore plus sombre qu'à l'ordinaire. Les loups hurlaient à nouveau tout près de la maison, et, cette fois, j'aurais préféré que notre défunt cousin et son épouse n'aient pas eu de sang Hobbit dans les veines, et nous aient légué une maison à plusieurs étages. Je ne pouvais pas dormir. Je frissonnais. Le chat, roulé en boule sur mon lit, ne semblait pas s'en faire, lui. Et qu'en était-il des autres occupants de Maison-Basse ? Etais-je particulièrement froussard ?

J'entendis du bruit dans le couloir. Je n'étais donc pas le seul à ne pas dormir. Je passai ma robe de chambre et sortis. Après tout, une cuisine peut toujours être un bon refuge.

J'y trouvai Amandil, face au fourneau.

- Tu veux du thé ? demanda-t-il sans se retourner.
- Oui... je veux bien... tu ne dors pas, toi non plus ?
- Ai-je l'air de dormir ? releva-t-il d'un air moqueur.

Puis, plus gentiment, tout en versant l'eau bouillante dans la théière :

- Tu as peur ?
- Je ne me sens pas très à l'aise, avouai-je à contre-cœur.

Il me tendit une tasse du breuvage brûlant. Serra les lèvres.

- Moi non plus, avoua-t-il à son tour.

CHAPITRE 43

LA CHASSE D'AMANDIL

Je sentis une main dans mes boucles. J'ouvris les yeux. Mon père se tenait à côté de moi. J'avais fini par m'endormir sur le sofa de la bibliothèque, et une âme compatissante avait étendu sur moi une chaude couverture de laine.

– Bien dormi ? me demanda mon père.

Je me frottai les yeux, m'étirai et le regardai, un peu honteux qu'il m'ait trouvé là. Je n'étais pas très fier de mon angoisse de la nuit précédente.

– Je voulais rester éveillé, répondis-je. Amandil n'a pas arrêté de regarder dehors. Il y avait des loups... et d'autres bêtes.

– Je sais, répliqua simplement mon père. Et toi, tu as voulu lui tenir compagnie ?

A contre-cœur, je dus avouer que c'était plutôt moi qui avait eu besoin de compagnie.

Mon père me pris dans ses bras et m'embrassa, à mon plus grand étonnement, tout en me disant que mes craintes étaient vaines, et que jamais on n'avait vu un loup ouvrir une porte.

– Ce ne sont que des bêtes. Elles ont froid, elles ont faim, elles sentent l'odeur de la viande derrière les murs. Mais elles restent dehors.

– Mais, et les Wargs ?

– Ils sont maléfiques, mais seuls, ils ne peuvent rien. C'est cela qu'Amandil surveillait cette nuit. Qu'il n'y ait rien d'autres que des bêtes, dehors.

– Où est-il, maintenant ?

– A ton avis ? Je l'ai expédié à la cuisine, prendre son petit déjeuner. Ça doit bien faire deux heures, maintenant...

D'un coup, je fus sur mes pieds. Non seulement j'étais un froussard, mais en plus, j'étais un froussard doublé d'un paresseux. Et d'un paresseux qui commençait à avoir faim...

Lorsque, lavé et habillé, j'entrai dans la cuisine, je n'y trouvai que Jacinthe penchée sur son tricot.

– Il y a du pain frais, du miel et du thé chaud, me dit-elle sans relever la tête. Sers-toi toi-même, s'il te plaît. Mon ouvrage requiert toute mon attention.

– Amandil n'est plus ici ?

– Depuis le temps ! fit-elle avec agacement. Il a mangé à toute vitesse, avant de sortir. Il a pris son arc et son épée. Je l'ai vu passer à cheval...

– Tout seul ?

Jacinthe finit par déposer ses aiguilles.

– Ecoute, mon garçon. C'est un Rôdeur, ne l'oublie pas. J'ai comme l'impression qu'il est parti patrouiller dans le coin, comme ils disent et que, pour l'occasion, il ne devait pas avoir très envie de t'avoir sur les talons...

Elle réfléchit un instant...

– ... ni de déranger son cousin, d'ailleurs.

Je mordis dans la miche craquante.

- Anarion est levé ?
- On ne parle pas la bouche pleine, voyons ! Et, non, il n'est pas levé. Laisse-le dormir, cet homme. Ce n'est pas tous les jours qu'il peut profiter d'une pièce bien chaude et d'un bon lit.

Je me levai et allai vers la fenêtre. Le ciel était bleu, pur. Il devait faire très froid. Le paysage ne semblait plus du tout effrayant à la lumière du pâle soleil d'hiver.

Anarion m'avait accompagné dans mes corvées matinales. J'avais nourri les poules, les chevaux, ramassé les œufs. Je l'observais à la dérobée. En apprenant le départ de son cousin, il avait eu comme premier réflexe de vouloir se lancer à sa recherche. Mais il s'était repris. Non seulement la blessure de son bras, bien que sans gravité, le handicapait encore, mais je l'entendis dire à mon père " même si je suis inquiet et furieux, je dois lui faire confiance... oui, il doit savoir que j'ai confiance en lui, et en ses capacités ".

Malgré tout, mon ami était tendu, et se sentait vaguement coupable de savoir Amandil seul dans la nature " pour la première fois, du moins pour la première fois en tant que Rôdeur ".

- Vous savez, lui dis-je, après l'avoir vu pour la dixième fois regarder longuement dans la direction de la forêt, Amandil est comme vous.
- Comme moi ? Que veux-tu dire, Thilsarn ?

Je soupirai.

- Il s'inquiète pour vous, comme vous vous inquiétez pour lui. Il s'en veut de rester ici, en sécurité, pendant que vous patrouillez dans le froid et le danger.

Il réagit brutalement

- Amandil doit se soumettre aux décisions du Conseil. Il le sait.

Puis il se radoucit

- ... mais je le comprends... Je lui parlerai, Thilsarn. Je veux qu'il profite du temps passé ici, de votre amitié.
- Venez, Anarion.

Je l'emmenai dans le salon, devant l'âtre. Je l'installai confortablement dans un grand fauteuil, lui apportai une tasse de thé, et m'assis près de lui, un livre – que je n'avais pas l'intention d'ouvrir – à la main.

- Je voudrais que, vous aussi, vous profitiez d'un peu de confort, et de notre amitié.

Son visage devint soudain lumineux et calme.

- Tu es un gentil garçon, Thilsarn.
- Non, répondis-je. Non. Je vous aime beaucoup, c'est tout.

Amandil ne rentra qu'en fin d'après-midi, fourbu et content. Quand je voulus me porter à sa rencontre, pour l'aider à m'occuper de sa monture, Anarion m'en empêcha.

- Un Rôdeur en mission s'occupe lui-même de son cheval.
- Mais...
- Il n'y a pas de "mais" qui tienne.

Puis, criant à l'intention du jeune homme :

- Vas porter ton gibier aux cuisines, prends soin d'Etoile, et viens me rejoindre dans ma chambre.

Au rapport.

Ce n'était pas du courroux, simplement l'autorité d'un chef.

Ma tâche à moi allait être d'aider Elmer et Jacinthe à dépecer le gibier en question, autrement dit un superbe sanglier.

- Ce petit est fou, marmonna Gawain qui nous avait rejoint. On ne chasse pas une bête pareille tout seul.
- Je ne crois pas que le sanglier était le plus grand risque, osai-je suggérer. Je crois qu'Amandil a

chassé... autre chose.

– Je le sais bien, explosa-t-il. Je suis encore capable de me rendre compte de la différence entre un guerrier et un chasseur. Il a rencontré autre chose que du gibier, et s'est battu. Le sanglier, c'est "en plus". Et c'est un plus de trop. Ces bêtes sont dangereuses.

J'aurais voulu quitter la pièce, et traîner du côté de la chambre d'Anarion, afin de glaner quelques bribes de phrases du "rapport", mais on ne me le permit pas.

CHAPITRE 44

GAWAIN

Je peux vous aider ?

La voix d'Amandil, derrière moi, me fit sursauter.

– Tiens, fis-je, lui mettant mon couteau dans les mains, prends ma place.

Et je partis à la recherche d'Anarion, pas suffisamment vite, cependant, pour éviter d'entendre Gawain sermonner le jeune homme pour son imprudence, ni celui-ci soupirer.

– Vous n'allez pas vous y mettre, vous aussi !

Je trouvai Anarion et mon père face à l'âtre, occupés à fumer une bonne pipe, tout en bavardant.

– Vous n'avez pas été trop sévère, j'espère ! lançai-je à mon ami, qui me regarda avec surprise.

– Non, répondit-il doucement. Non. Je lui ai simplement rappelé ses devoirs et sa situation. Tout ceci comprenant le fait qu'il n'a pas à risquer inutilement sa vie, et celui qu'il n'a pas encore l'expérience requise pour patrouiller seul...

Il tira quelques bouffées, semblant apprécier presque exagérément, et le goût du tabac, et la chaleur du feu.

– ... mais je dois reconnaître qu'il a fait du bon travail... Et je ne t'en dirai pas plus, continua-t-il devant mon air plus que curieux.

Je chassai le chat d'un fauteuil pour m'installer à sa place. Mon père m'observait, mi-agacé, mi-amusé.

– Je ne crois pas t'avoir invité à te joindre à nous, finit-il par me dire, après que je me fusse servi une tasse de thé.

– Je vous dérange ? Vous disiez du mal de moi ?

Anarion eut un petit rire.

– Nous parlions effectivement de toi. Mais pas en mal. Je m'étonnais simplement te retrouver à ce point inséparable d'un garçon que tu ne semblais pas particulièrement apprécier.

Je haussai les épaules.

– Ce n'est pas que je ne l'appréciais pas. Je le détestais, c'est tout.

Puis, baissant les yeux :

– J'avais tort.

– Bien, dit alors mon père. Tu avais tort, et tu le reconnais. C'est le premier pas vers la sagesse. Peux-tu nous laisser discuter entre adultes, maintenant ? Et demander à Gawain si ça lui ferait plaisir de nous rejoindre ?

Je fis mine de réfléchir un instant :

– D'accord, Père. Je m'en vais, mais j'aimerais quand même vous poser une question d'abord.

– Oui, mon fils ? dit lentement mon père, sur le point de perdre patience.

– Qui est Gawain ?

Ma question parut les prendre au dépourvu. Ce fut Anarion qui me répondit finalement.

– Gawain est un homme bien, avec lequel nous aimerions parler un moment. Et à qui tu devrais poser directement la question, plutôt qu'à nous. Allez, file.

Après un délicieux repas composé de côtes de sanglier grillées et de carottes au cumin, Gawain me demanda de le suivre dans son bureau. La pièce n'était pas très grande, était meublée de façon fonctionnelle, et il y régnait un ordre méticuleux.

– Alors, finit-il par me dire après un long silence, il paraît que tu poses des questions sur mon compte.

J'étais gêné. Je ne savais pas où me mettre. Je devais être plus rouge qu'une fraise des bois.

– Assieds-toi, gamin, continua-t-il, tout en se dirigeant vers une armoire de pin verni. Cela ne me dérange pas que tu te demandes qui je peux bien être. Au moins, je n'ai pas l'impression de faire partie des meubles.

Il posa devant nous deux timbales d'argent, ainsi qu'une bouteille d'eau-de-vie.

– Cadeau de Monsieur Sacquet, mon garçon. Quelqu'un qui sait ce que bien vivre veut dire ! Alors ?

Je ravalai ma salive tout en fixant le bord du bureau.

– Pardonnez-moi, Gawain. mais vous ne ressemblez pas...

– A un domestique ?

– Je ne vous ai jamais considéré comme un domestique ! répliquai-je vivement. Je voulais dire... à un employé... à un comptable.

Gawain versa le liquide dans les gobelets. Il était ambré, parfumé.

– Je suis pourtant un employé, un comptable. Il m'arrive aussi de parcourir le pays, quand les affaires l'exigent. Cela n'a rien de très original.

Je ne savais pas par où commencer. Je me dis qu'une gorgée de liqueur ne me ferait pas de tort. Elle était douce et piquante à la fois.

– Vous avez raison, Gawain. Monsieur Sacquet sait ce que bien vivre veut dire. Et il doit aussi savoir que vous êtes, comment dire... spécial.

Gawain s'étrangla presque avec sa liqueur, toussa.

– Bilbon me trouve spécial ? Première nouvelle...

– Il vous fait ses confidences. Même si vous n'êtes pas de sa race, de son peuple. Et vous connaissez le Conseil des Rôdeurs.

– Des Dúnedain, me corrigea-t-il.

– Des Dúnedain, si vous voulez. Mon père vous parle d'égal à égal, et vous ne craignez pas de nous faire des remarques, à Amandil et à moi, comme... comme...

– Comme si j'étais votre égal, socialement ?

Je craignais de m'être montré vexant. Je présentai mes excuses.

– Tu n'as pas à me demander pardon, mon garçon. Je suis ce que je suis, c'est à dire l'employé de ton père. Je reconnais que, parfois, j'outrepasse mes droits. Pas avec toi, qui n'es encore qu'un enfant. Mais parfois avec Amandil... Oui, j'avoue que je ne reste pas vraiment à ma place. C'est parce que je l'aime bien, ce garçon. Comme je t'aime bien, toi. Et j'aime beaucoup Monsieur Sacquet. C'est réciproque, et c'est pour ça que je suis dans la confidence... d'un certain secret.

Quant au Conseil des Dúnedain... et bien, ma mère était l'une d'entre eux. Mon grand-père a fait partie de ce fameux Conseil. Il était pauvre, mais noble. Mon père, lui, était un riche commerçant. Il a été ruiné. J'ai dû trouver du travail. J'ai fait plusieurs maisons, avant de m'établir auprès de votre cousin. J'ai longtemps vécu en ville, avec mon épouse et mon fils. Mais mon épouse est morte, et mon fils en apprentissage à Eharbad. Voilà ce que je peux te dire de Gawain... Est-ce que cela te suffit ?

Il avait parlé d'une traite, et j'étais honteux de moi. La liqueur du vieux Bilbon ne me faisait aucun bien. Je le lui dis et il haussa les épaules.

– Je n'ai rien à cacher, Thilsarn, me répondit-il simplement ; mais c'est dur, quelquefois, d'avoir été riche, et de n'avoir plus rien.

CHAPITRE 45

FUGUE ENFANTINE.

Le temps se radoucit, et Anarion repartit, monté sur Etoile, le cheval d'Amandil. Ce jour là, le jeune homme resta longtemps à contempler le paysage détrempé de neige fondante et sale. Quelque chose l'appelait, non pas le goût de l'aventure et du danger, mais plutôt le sens du devoir, qui coulait dans ses veines comme auparavant dans celles de ses pères. Rôdeur, comme tant d'autres avant lui, combattant de l'ombre ignoré des bourgeois et des paysans inconscients des dangers des campagnes obscures et des forêts hostiles.

Je le laissai tranquille. La compagnie de mon père, de Gawain ou même de sa harpe lui seraient sans doute plus profitable que celle d'un gamin turbulent. Je partis seul, à pied, rejoindre celle qu'à l'époque j'appelais en secret la Dame de mes Pensées. Je la trouvai chez elle, dans la salle commune, en train de reprendre du linge tout en chantant des chansons comiques aux jumeaux.

Elle portait une robe verte usagée et ses cheveux de feu, détachés, lui tombaient jusqu'aux hanches. Je restai immobile un instant, comme hypnotisé par le spectacle, puis me mis à applaudir. Elle rougit, déposa son ouvrage et demanda vivement aux enfants de partir. Mais le fait d'être une miraculée valait à Fiona le statut d'enfant la plus gâtée de Bree, voire de l'Eriador tout entier. Elle protesta, demanda de nouvelles chansons, menaça de se plaindre si sa grande sœur ne satisfaisait pas tout ses caprices. Faiëlla soupira, et me regarda en me demandant de prendre la relève et de chanter à mon tour.

– Tant que vous ne me demandez pas de jouer de la harpe... dis-je finalement.

Et j'attaquai une chanson gondorienne plutôt grivoise, apprise autrefois d'un Beren me racontant ses histoires de soldats.

– Thilsarn, voyons ! se fâcha mon amie. Ce n'est pas convenable, devant les petits.

– Tu leur avais demandé de quitter la pièce, non ? lui rétorquai-je sans le moindre remord.

Elle me lança une chaussette trouée au visage. Son rire me faisait l'effet d'une cascade au printemps.

– Continue la chanson... me dit alors un Trevor visiblement intéressé par les filles de joie Naines à la barbe fleurie.

– Il y a des pommes au four à la cuisine, l'interrompit Faiëlla. Laissez-nous, maintenant. D'ailleurs, nous sortons.

– Non. Pas sans nous.

– Si. Sans vous. Et tout de suite.

J'étais prêt à perdre patience. J'appelai moi-même la femme de charge, pour lui confier les enfants, pris le manteau de Faiëlla, et le lui jetai sur les épaules.

Nous avons erré au hasard dans les rues de la ville. Parfois, je me risquais à lui prendre sa main gantée de rouge. Le froid lui rosissait les joues. Nous courrions dans les flaques, et nous moquions des passants.

Je revois encore aujourd'hui le brillant de ses yeux et le rouge de ses lèvres. Je la revois assise devant une chope de cidre chaud, soudain intimidée par les regards posés sur elle. Elle avait une beauté de feu follet dans la lumière sombre de l'auberge. Nous parlions de choses et d'autres, de tout et de rien. Nous n'étions que des enfants insoucients de la vie.

CHAPITRE 46

INVITATION

Les cheveux flottaient au vent et mon manteau autour de moi. Depuis trois jours, je chevauchais vers le Nord en compagnie de mes amis Rôdeurs.

L'hiver n'était pas vraiment terminé, mais les grands froids étaient passés. Des touffes de perce-neige se faisaient voir le long des routes, et, çà et là, quelques crocus montraient timidement leurs corolles d'or ou de pourpre. Les ruisseaux chantaient, gonflés par la fonte des neiges, bien que la nudité des arbres fût encore totale. Anarion sifflotait, mal, un air de son pays. Il forçait l'allure, désireux de retrouver au plus vite sa maison, son village et sa mère. Pour quelques jours seulement, avant de se remettre en route pour ses missions d'été.

Il était revenu un soir, heureux et fourbu. Il m'avait demandé si cela me ferait plaisir de découvrir, avant de repartir vers le Sud, la région où Amandil et lui avaient grandi. J'avais accepté de grand cœur, bien que mon père, lui, se fut montré réticent, influencé par les histoires étranges et effrayantes sur ces pays désolés et oubliés du Créateur. Histoires que Jacinthe n'avait pas manqué de lui rappeler. Mais Anarion avait plongé ses yeux d'acier dans ceux de la cuisinière, puis était parti d'un grand éclat de rire.

— Voyons, Madame Oldwillow ! Je suis né là-bas. Enfin... là-haut, devrais-je dire. Amandil est né là aussi. Avons-nous l'air d'Orcs, ou de Trolls des cavernes ? Et ne croyez-vous pas le petit en sécurité en notre compagnie, et sur nos terres ?

Mon père avait fini par donner son assentiment, et voilà pourquoi je chevauchais dans ces landes noires entrecoupées de collines boisées. Le pays me paraissait plus rude, plus pauvre que tout ceux que j'avais traversés depuis mon départ du Gondor, mais peut-être n'était-ce qu'une apparence due à l'hiver. De temps en temps, nous traversions un village, croisions de rares paysans. Comment pouvaient-ils vivre dans un pareil désert ?

Nous passâmes notre troisième nuit, la dernière du voyage, dans un manoir austère, mais où l'accueil fut chaleureux. Les propriétaires étaient du peuple d'Anarion, et heureux d'héberger deux des leurs. Ainsi que moi, leur compagnon.

Nous eûmes droit aux derniers potins sur les uns ou les autres, aux commentaires sur les décisions du Conseil, et à pas mal de vieilles histoires de traque, de guerre et de chasse. Puis ce fut la nuit, à trois dans une seule chambre, mais pas dans la paille d'une étable, cette fois.

Nous repartîmes trop généreusement pourvus de provisions, au son d'un " et n'oubliez pas de présenter nos hommages à Madame votre Mère. "

Le soleil déclinait lorsque nous arrivâmes enfin en vue d'un village aux maisons de bois sombre, aux rues étroites. Et là, ce ne fut plus l'indifférence ou l'hostilité qui nous accueillit, mais l'affection à la fois respectueuse et familière des habitants. Anarion parlait avec l'un, saluait l'autre, racontait une anecdote. Un jeune homme en sabots apostrophait Amandil en camarade, pendant qu'une fillette aux tresses noires caressait timidement le col de son cheval. Les Rôdeurs étaient de retour chez eux.

Nous finîmes par réussir à traverser le village, et par arriver devant une grande maison de pierre noire, flanquée d'étables. Pas vraiment une ferme, pas vraiment un château. Mais une habitation qui paraissait à mes yeux encore plus austère que celle où nous avions logé la veille. Les sabots des chevaux claquèrent sur les pavés de la cour. Une vieille femme en noir sortit de la maison, et se précipita vers nous.

– Mes garçons, mes chéris ! fit elle avec émotion. Madame est dans la bergerie... Laissez les chevaux. Pol s'en occupera. Laissez-moi vous regarder...

Elle embrassa Anarion, passa la main dans les cheveux d'Amandil, finit enfin par s'apercevoir de ma présence.

– Et vous nous amenez un invité ? Tu dois être le garçon chez qui mon petit a passé l'hiver, c'est ça ? Comment t'appelles-tu ?

– Thilsarn, Madame, bredouillai-je.

– Madame ? Je suis Jenna... Madame ne va pas tarder à arriver, mon grand.

Et Madame arriva. Sévère, vêtue de noir elle aussi. Grande et forte, aux longues tresses grises. Lorsqu'elle s'approcha de nous, Anarion et Amandil mirent un genou à terre, la main sur le cœur. Elle les releva, et les serra longuement contre elle.

– Venez, dit-elle enfin.

Puis, voyant que je restais figé sur place.

– Et bien, toi, viens. Tu ne vas pas rester là à prendre racine.

Elle avait une voix grave, presque masculine. Il se dégageait de cette femme aux mains calleuses et à la mine sombre plus de noblesse et d'autorité que j'en avais jamais rencontré jusque là, sauf, peut-être, chez un jeune cavalier aux tresses blondes qui était fils de Roi. J'arrivais difficilement à concevoir qu'Amandil ait pu défier cette femme pour imposer son amour pour Elenwë.

Jenna prit nos manteaux, et j'entrai dans la grande salle. L'âtre était immense et dispensait une chaleur agréable. Les murs étaient tendus de tapisseries aux sujets légendaires. La table était dressée, comme si le retour d'Anarion et d'Amandil était attendu. J'appris plus tard que la table était dressée pour eux tous les jours de l'année.

Dame Urwen parlait peu, écoutait beaucoup. Je m'aperçus très vite que son austérité était loin de cacher un manque d'amour. Bien au contraire. Plutôt un moyen de dissimuler l'angoisse quotidienne d'une mère dont les fils sont, chaque jour passé loin d'elle, en proie au danger parce que telle est leur vie, tel est leur devoir. Elle s'intéressa à moi, à ma vie, à ma famille, à mon pays. Elle avait l'air contente de ma présence, bien que celle-ci fut imprévue.

– Je n'ai donc pas pu te faire préparer une chambre, mon garçon. Il est tard, et Jenna n'est plus jeune. Les pièces qui n'ont pas été chauffées de l'hiver sont très crues. J'espère que cela ne te dérange pas de partager la chambre d'Amandil, juste cette nuit.

Je jetai un regard complice à mon ami, puis répondis

– Ce ne sera pas la première fois, ma Dame.

On servit de la soupe d'orge et de mouton salé. De la bière brune, aussi, trop forte à mon goût, et des prunes à l'eau-de-vie. Une cuisine simple, sans apprêt, sans la touche qu'apportaient les Hobbits à tout ce qu'ils préparaient. Une cuisine à l'image de ce pays sauvage et rude, et de ses habitants. Je l'appréciai, cependant, comme je devais apprécier le matelas de crin et la couverture de laine du lit que je partageai avec Amandil.

CHAPITRE 47

LA MAISON D'URWEN

Je fus réveillé par un rai de lumière blanche tombant sur mon visage. J'étais seul. Mon compagnon s'était levé et avait vraisemblablement fait sa toilette sans me déranger. Je trouvai à ma disposition un broc d'eau et des serviettes un peu rêches. Je me lavai et m'habillai en silence, sentant au fond de moi que cette maison n'était pas de celles où l'on pouvait traîner en robe de chambre.

A peine sorti de la chambre, je tombai sur la vieille Jenna, brosses et serpillières à la main.

– Bien dormi, jeune maître ? me demanda-t-elle gentiment.

J'acquiesçai, et lui demandai où je pourrais trouver mes amis.

– Monsieur Anarion est dans la grande salle. Il vous attend. Et Amandil est à la bergerie avec Madame.

– Merci, Jenna.

Je dévalai à toute vitesse l'escalier de pierre grise. Je retrouvai Anarion, consultant des documents jaunis.

– Ah, enfin debout ! fit-il en me voyant. Je croyais que tu resterais toute la journée au lit.

– Il n'est pas si tard, dis-je penaud. Puis : Vous vous levez à l'aube, ici ?

– Toujours, mon grand. Viens déjeuner.

Il me servit lui-même des tranches de pain de seigle et du fromage de brebis.

– Ça te change de Bree, n'est-ce pas ? Et des gâteries de Jacinthe.

– Oui, répondis-je, confus malgré moi.

– Tu es déçu ?

– Non.

Ce n'était pas vraiment vrai. Je m'attendais à mieux, et j'avais pris l'habitude du luxe douillet de la demeure de Bernadoc.

– Non, continuai-je quand même. Je suis content d'être là. Ça me permet de mieux... de mieux vous connaître.

Il versa une tisane à l'odeur âcre dans un bol vernissé.

– Tiens. Goûte. Nous la préparons avec les fruits de l'églantier. Les gens d'ici tirent parti de tout ce que la Nature leur offre.

C'était acide. Pas trop mauvais.

Amandil entra comme une bourrasque dans la pièce, m'ébouriffa les cheveux en me traitant de fainéant, puis commença à entretenir son cousin de brebis pleines, d'agnelage et de traite. Je n'y connaissais rien en moutons.

– Comme l'hiver a été glacial, la laine sera superbe !

Cela me faisait un drôle d'effet d'entendre ce jeune coureur des bois parler comme un berger.

Je passai plusieurs jours dans la maison de dame Urwen. Des journées remplies de chevauchées dans la lande sauvage, de soins aux animaux, de longues veillées où Amandil accompagnait à la harpe des

récits légendaires, où sa tante évoquait la vie rude des paysans du village, où Anarion racontait les campagnes et les forêts de tout l'Eriador.

Je remarquai bien vite que certains sujets étaient évités. Elenwë, par exemple. Jamais le nom de la jeune morte n'était prononcé devant celui qui l'avait tant aimée.

CHAPITRE 48

INDISCRÉTIONS

C'était mon dernier jour auprès de Dame Urwen. Le lendemain, nous devions repartir pour Bree et, de là, bientôt, pour le Gondor.

Je revenais d'avoir fait ce que j'aurais fait à Maison-Basse à la même heure, ramasser les œufs, lorsque j'entendis deux personnes parler à voix basse. Je m'approchai, en faisant attention de ne pas me faire voir. Vilain défaut de curiosité, sans doute. Je m'en voulais, mais ne pus m'empêcher d'écouter.

– ... faites attention.

Je ressentais une inquiétude profonde dans la voix de dame Urwen.

– Ne vous en faites pas, Mère. Nous serons prudents. Nous le sommes toujours.

Anarion était posé, calme. Je me tapis contre le mur.

– Le jour où je cesserai de m'en faire pour vous sera celui où l'on me mettra en terre. C'est ce à quoi je suis condamnée, en tant que femme. Femme de mon peuple.

– Vous inquiéter ne sert à rien, Mère. Ce qui doit advenir adviendra, que vous vous fassiez du mauvais sang ou non.

– Je sais, soupira-t-elle. Je sais...

Puis, d'un ton plus enjoué:

– J'ai été si heureuse de vous avoir ici, ces quelques jours. Et que tout se soit bien passé. Pas comme la dernière fois...

– Amandil va bien, maintenant.

– J'ai remarqué. J'ai retrouvé mon petit garçon d'autrefois. D'avant... tout ça ! Ces gens, le seigneur Thilran et son fils... Ils lui ont fait beaucoup de bien.

Même si personne ne pouvait me voir, je rougis.

– Ce sont des gens bien, tout simplement.

Cela me faisait plaisir d'entendre ces mots de la bouche d'Anarion.

– C'est pour cela que tu as amené le petit ?

Anarion réfléchit un instant.

– Non, dit-il enfin. J'avais envie de lui montrer d'où nous venions, qui nous étions. Il court tant de bruits concernant les Rôdeurs. Et puis, ce petit, je l'aime bien.

Il hésita... reprit:

– Je l'aime un peu... comme un fils. Comme son père aime aussi Amandil comme un fils.

Il y eut un nouveau silence. J'étais ému jusqu'aux larmes.

– Anarion, lui dit soudain sa mère. A propos de fils... ne serait-il pas temps que tu songes à en faire un. A toi.

– J'ai vu Apolline à l'Automne. Ce serait bien que vous et son père vous rencontriez. Que vous prépariez quelque chose. Pour l'Automne prochain.

Elle ne sembla pas surprise. Seulement un peu courroucée de ce que son fils ait attendu le dernier jour de son séjour pour l'entretenir de ses projets matrimoniaux.

- Je le verrai, mon fils. Et je suis contente. Ce sera une union... raisonnable. Apolline est de notre sang. Elle est mûre, et bien élevée. Elle sait à quelle vie elle doit s'attendre.
- ... et je lui suis promis depuis sa naissance, ou presque.

Comment pouvait-on promettre au mariage des enfants qui ne se connaissaient même pas, pensai-je en mon for intérieur. Où est l'amour, la passion, là dedans ?

- C'était à la fois un souhait et une plaisanterie, de la part de ses parents comme de la nôtre.
- Mais tu es contente ?
- Oui. Je n'aurais pas voulu que tu... que tu t'égares, comme Amandil. J'avais beau me dire que tu n'en avais plus l'âge, cela me faisait peur.

La voix d'Anarion se fit plus dure. Il peinait à suivre l'esprit de sa mère.

- Peur ? Que j'aime quelqu'un comme Elenwë ?
- Il y a de ça.

La voix de Dame Urwen tremblait.

- Il y a de ça, mais pas seulement. Crois-tu que me sois opposée à l'amour d'Amandil uniquement pour une question de race et de rang ? Cela a joué, bien sûr. Mais il y avait autre chose...

Elle respira profondément, visiblement mal à l'aise de ce qu'elle allait dire.

- Tu n'étais pas là quand ton cousin a commencé à aimer Elenwë. A l'aimer d'amour. Ce n'était qu'un gamin. Et cet amour a commencé à l'envahir, à l'obséder. C'était comme un torrent qui détruisait tout sur son passage. Il me faisait peur. Peur comme je n'ai jamais eu peur de ma vie. Il faisait peur à la petite aussi, parfois.

Sa voix se fit plus basse.

- Je ne sais pas comment cela aurait tourné, s'ils s'étaient mariés. Je voyais mon petit changer, se ronger. Je t'ai demandé de l'emmener, mais rien n'y a fait. Je sentais ce flot de passion plus fort chaque fois que je le voyais. Je me demande...
- Oui, mère.
- Je me demande parfois si ce n'est pas mieux, qu'elle soit morte.

J'étais horrifié par ce que j'avais entendu, par la cruauté des paroles de Dame Urwen. Cruauté dictée par l'amour, je n'en doutais pas, mais qui la rendait d'autant plus intolérable à mes yeux. Je ne voulais pas, surtout pas qu'elle ou Anarion se doutent de mon indiscretion. Je contournai la maison aussi silencieusement que possible, pour déposer mon délicat fardeau à la cuisine. Il n'y avait personne, heureusement.

- Tu nous as entendus ?

Je sursautai. Anarion me regardait avec des yeux inquisiteurs.

- Thilsarn, réponds. Je sais que quelqu'un nous a entendus, ma mère et moi. J'ai l'ouïe fine, et il a fait du bruit en partant. Oh, très peu, je te l'accorde. Alors, est-ce que c'était toi ?

J'étais aussi mal à l'aise que possible.

- Oui, fis je, penaud.

Je m'attendais à un sermon. Je m'attendais à ce qu'il me dise que j'avais trahi sa confiance. Je m'attendais à ce qu'il me dise qu'il me retirait son affection.

- Ne lui dit rien.

C'était tout ?

- Ne lui dit rien. Jamais. Promets-le moi, Thilsarn.
- Je vous le promets, Anarion.
- Qu'est-ce que tu promets ? fit Amandil en riant derrière nous.

Il ne le sut jamais.

CHAPITRE 49

DERNIER JOUR

C'était notre dernier jour à Maison-Basse. La veille, mon père avait invité toutes les relations qu'il s'était faites dans la région à un grand banquet, au Poney Fringant. La bière comme le vin avaient coulé, et la salle commune avait résonné de musique une partie de la nuit.

Certains clients de passage s'étaient joints à la compagnie, ce qui avait un certain moment éveillé chez Anarion une forme d'inquiétude. Visiblement, à ses yeux, trop de gens étaient déjà au courant de notre départ. Car nous voyagerions, non couverts d'or et d'argent, mais en possession d'une belle petite fortune.

- De quoi attirer les brigands comme le miel les mouches. Alors, restez discrets.
- Mais vous serez à nos côtés, Amandil et vous, lui avais-je rétorqué avec confiance. Que pouvons nous risquer en votre présence ?

Il avait soupiré en me passant affectueusement la main dans les cheveux, et était allé parler à mon père.

Et, à présent, je me trouvais dans ma chambre, occupé à emballer mes vêtements et les quelques affaires que je comptais ramener au Gondor. Peu de choses, livres et objets plus ou moins précieux auxquels je m'étais attaché durant mon séjour. Ma pipe de Hobbit et la breloque de Mardûk. Un écritoire qui me venait de Gawain. Un gilet tricoté par Jacinthe. Faiëlla m'aidait sans mot dire. Quelquefois, ma main frôlait la sienne. Elle la retirait avec un rire forcé.

- Arrête, Thilsarn. De toutes façons, tu m'auras oubliée dans moins d'une semaine.
- Je ne t'oublierai jamais, répondis-je, aussi sérieux qu'un mage. Je reviendrai jeter mon manteau dans les flammes avec toi.

Elle renifla. S'essuya les yeux d'un revers de manche.

- Tu dis des bêtises. Tu n'es qu'un gamin et moi aussi. Tu rencontreras d'autres filles, dans le Sud. Et moi, des garçons...

Je protestai de toutes mes forces. J'avais envie de pleurer, moi aussi.

- S'il te plaît, continua-t-elle. Le Gondor est trop loin. Et la vie... on ne sait pas ce qu'elle réserve, la vie, il y a tant de choses qui peuvent se passer. S'il te plaît, ne fais pas ce genre de promesses.
- Mais je t'aime ! criai-je, presque malgré moi.

Elle m'entoura de ses bras, embrassa tendrement mes lèvres.

- Tu m'aimes comme un enfant. M'aimeras-tu encore, comme un homme ? Si je t'attends, si tu ne reviens pas, que vais-je devenir ? Ne me demande pas de t'attendre toute une vie. Ne me demande pas ce genre de promesse.

Je sentais mon cœur partir en lambeau. Pourquoi parlait-elle ainsi ? S'était-elle jouée de moi tout l'hiver ? J'en venais à le penser. Soudain, j'eus envie de partir, tout de suite, la laissant là avec mon chagrin.

- Tu comptes beaucoup pour moi, Thilsarn, dit encore Faiëlla. Je ne veux pas que tu me détestes. Tu es le meilleur ami que j'aie jamais eu. Je n'ai pas joué. Si tu ne devais pas repartir, peut-être,

dans quelques années... Mais tu dois rentrer chez toi. Et je ne veux pas que tu repartes fâché.

Bon Dieu ! Ne pouvait-elle pas comprendre ?

Je restai là, seul, sur le pas de la porte. Seul avec mon chagrin, regardant s'en aller la fillette aux cheveux de flammes. Je n'aimerais plus jamais personne. Non. Plus jamais. D'ailleurs, les femmes étaient toutes... toutes... Et l'amour ne servait qu'à rendre les gens malheureux. J'aurais voulu me laisser tomber, pleurer pendant des heures. Et je restais planté comme un piquet...

Le dîner fut morne et triste, comme le sont tous les dîners d'adieu, même si chacun tentait de détendre l'atmosphère par une plaisanterie qui tombait à plat. Et le soir, autour de l'âtre, la musique d'Amandil ne réussit pas à distraire notre esprit.

CHAPITRE 50

DÉPART

J'avais mal dormi. Ou plutôt, je n'avais pas dormi du tout, pensant à tout ce que j'allais perdre, que j'avais déjà perdu, en quittant cette région. Pensant aussi à tout ce que j'allais retrouver en rentrant chez moi. Ou dans mon autre chez-moi, peu important, finalement. Ou important beaucoup. Je n'en savais rien.

J'aurais voulu vivre ici le reste de mes jours, épouser Faiëlla une fois devenu adulte, ou plus tôt même, pourquoi pas, mener une vie pareille à celle de mes ancêtres Brandebouc. Et je voulais aussi retrouver les miens, assister au mariage de ma sœur et voir ses enfants grandir, sentir s'accrocher à mes semelles la lourde terre noire des berges de l'Anduin. C'était ma terre, là-bas. C'était ma terre, ici.

Je me tournais et me retournais. Je n'osais pas me lever, me rendre à la cuisine ou à la bibliothèque. J'avais trop peur que quelqu'un d'autre ait eu la même idée que moi. Que quelqu'un d'autre se moque de mes doutes, ou minimise la peine que m'avait causée Faiëlla sous le prétexte qu'à mon âge, on ne pouvait pas aimer.

Alors, je pensais, je pensais. J'aurais tout donné pour ne plus penser à rien. Pour un sommeil sans rêves qui me conduise en douceur vers l'inévitable départ.

Mais le sommeil ne vint pas et, au lever du jour, j'avais les traits tirés et j'étais d'humeur bougonne. Ni le babil faussement enjoué de Jacinthe, ni la gentillesse d'Anarion ne parvinrent à me déridier. Au moment du départ, j'aurais voulu être dix pieds sous terre, ou roulé en boule au fond de mon lit.

Mais j'étais là, dans la froideur presque printanière, tenant mon cheval par la bride. Gawain nous avait salués dignement. Elmer m'avait fait mille recommandations concernant tout autant les dangers du voyage que ma vie future dans ce sud lointain qui n'était, finalement, peut-être pas peuplé que de dangereux excentriques. Jacinthe, elle, ne cherchait pas à retenir ses larmes. Elle pleurait, pleurait comme une fontaine.

– Tu comprends, mon petit. Tu étais comme mon garçon. Ceci dit avec tout le respect que je te dois. Je n'ai jamais eu d'enfant à moi et cet hiver il m'en était tombé un tout poussé. Deux, même, si Amandil veut bien admettre que je l'aimais beaucoup, lui aussi. Mais lui, il reviendra par ici. Et toi, tu pars pour toujours.

– Pas pour toujours, Jacinthe, répondis-je, mal à l'aise.

Elle allait me ressortir les arguments que Faiëlla m'avait donnés la veille pour me faire comprendre qu'elle ne m'attendrait pas, et, ça, je n'étais pas prêt à le supporter.

– Je reviendrai. Je ne sais pas quand, mais je reviendrai. Père n'a pas vendu la maison. Alors, ne pensez pas être débarrassés de moi. Je ne veux pas que vous pleuriez, Jacinthe.

Comment lui avouer qu'elle avait été ce qui ressemblait le plus pour moi à une mère depuis la mort de la mienne ? Je me sentais prêt à pleurer, moi aussi. Je serrai les dents, et enfourchai ma monture.

Nous partîmes vers le Sud. Je ne me retournai pas. Je n'en aurais pas eu le courage.

Nous devions emprunter le même trajet qu'à l'aller, mais le voyage serait beaucoup plus rapide. Quatre hommes à cheval se déplacent bien plus vite qu'un convoi de chars à bœufs et les longs arrêts commerciaux dans les villes et les villages ne nous seraient plus imposés par des compagnons de voyage. La nature printanière serait certainement moins hostile que celle de l'automne.

Durant la traversée de Bree, je n'eus aucun regard pour les endroits où j'avais été heureux, pour les gens que j'avais aimés.

Je partais.

C'était tout.

CHAPITRE 51

CHAGRINS D'AMOUR

C'est banal à dire, mais nous ressentions tous la renaissance de la nature. Les ruisseaux chantaient, les arbres bourgeonnaient, les fleurs faisaient leur apparition. L'air était frais, piquant encore, mais comme chargé d'énergie.

J'aurais dû, moi aussi, déborder d'énergie, mais ce n'était pas le cas. J'étais triste, grognon. Je me serais bien isolé dans un coin, mais il n'y a pas de coin où s'isoler lorsqu'on chevauche en compagnie dans un monde que l'on sait hostile malgré sa beauté nouvelle. Je savais que je me montrais désagréable vis-à-vis de ces hommes qui m'aimaient, et que j'aimais en retour, plus que n'importe qui au monde, mais je n'y pouvais rien.

J'étais triste, j'étais malheureux, et j'aurais voulu l'univers entier aussi malheureux que moi. J'aurais dû apprécier à leurs juste valeur les "leçons" qu'Anarion me dispensait, comme il en avait pris l'habitude lors de notre voyage vers Bree, prendre plaisir à construire une cabane de branchages pour y passer la nuit, m'entraîner à l'escrime ou au tir à l'arc, apprendre les plantes qui sauvent et celles qui peuvent tuer, reconnaître les traces des hommes, celles des bêtes, et celles des créatures dont on préfère ne pas parler. J'aurais dû, oui, j'aurais dû...

Nous bivouaquions au bord d'un ruisseau, dans une caverne naturelle, sombre, effrayante mais sèche. Il y avait une huitaine de jours que nous avions quitté Bree. Amandil était d'humeur joyeuse, et m'avait demandé de l'accompagner, non à la chasse, mais à la pêche. J'avais refusé, lui lançant au passage que pêcher sans canne à pêche était impossible et ridicule. Il avait simplement répondu "comme tu voudras" en haussant les épaules, et était parti en sifflotant.

– Ça suffit, maintenant !

Mon père semblait furieux. Je n'avais pourtant rien fait de pire les jours précédents.

– Ça suffit. Tu es infect depuis le départ. Personne ne sait comment te prendre. Tu vas me faire le plaisir de changer d'attitude.

Il était vraiment en colère. Ou plutôt, non. Il en avait assez de voir son fils se comporter de manière grossière vis à vis de ses amis. Au fond de moi, je savais qu'il avait raison, mais je ne me le serais avoué pour rien au monde. La seule chose qui comptait à ce moment, c'était moi. Moi et mon chagrin. Moi et mon besoin d'amour. Moi et...

– Vous ne comprenez rien ! criai-je brutalement. Rien du tout !

Je sortis de la caverne, et allai m'asseoir au bord de l'eau. Le soleil couchant donnait au ciel des couleurs d'une douceur magique. Je vis Amandil bander son arc et attendre, attendre... Puis la flèche partit vers la surface de l'eau, mon ami y sauta en riant, et brandir son trophée d'argent irisé dans ma direction, comme une invitation à le suivre. Ostensiblement, j'entourai mes genoux de mes bras et y posai la tête.

– Qu'est-ce qui t'arrive, mon garçon ?

La voix d'Anarion ne reflétait pas de colère. Seulement de la peine, et aussi, peut-être, une certaine

déception.

- Rien, répondis-je avec agacement. Rien que vous pourriez comprendre, vous !
- Je ne peux rien comprendre, en effet, si tu ne me dis rien.

Je relevai lentement la tête, plongeai mon regard dans le sien.

- Aucune femme ne vous a jamais dit qu'elle ne voulait pas de vous. D'ailleurs, vous n'avez jamais été amoureux. Vous êtes prêt à épouser quelqu'un que vous n'aimez pas, seulement pour... pour... satisfaire votre famille.

Ce fut la seule fois où je vis Anarion en colère contre moi. Il ne cria pas. Il ne se fâcha pas. Il me parla, seulement. Mais sa voix était remplie d'une telle amertume, et ses yeux lançaient de tels éclairs que j'eusse de loin préféré qu'il me gifle jusqu'au sang. Il exigea des excuses. Je ne pus m'empêcher de les lui faire. Je n'en avais jamais voulu à Anarion, et je lui avais fait de la peine. Il était pourtant la dernière personne à qui j'eusse voulu faire de la peine.

Lorsqu'il se fut radouci, il m'emmena un peu plus loin, et s'assit avec moi sous les arbres.

- Ne juge pas, Thilsarn, sans savoir. Que sais-tu de ce que j'éprouve pour Apolline? Rien. Comme je ne sais pas ce qui s'est passé entre Faïella et toi. Juste que tu étais amoureux et que, maintenant ...
- Maintenant, elle ne veut plus de moi, coupai-je sèchement. Il n'y a rien d'autre à savoir. Vous allez me dire que je suis trop jeune et que ce n'était qu'un jeu. Mais ce n'est pas vrai. Je n'ai jamais joué.
- Ai-je dit que tu jouais ? Non. J'ai eu ton âge, Thilsarn. C'était il y a longtemps, mais je m'en souviens bien. Et, crois-moi ou non, je sais ce que c'est que de s'entendre dire "Non". "Non, Anarion, vous n'êtes pas celui qu'il me faut. Je ne veux pas être l'épouse d'un Rôdeur et passer ma vie à l'attendre. Je suis désolée..."

Il était plein de nostalgie. Sa voix tremblait un peu.

- Qui était-ce ?
- Une femme. Il y a bien des années.
- Vous auriez pu... vous auriez pu changer de vie. Cesser d'être un Rôdeur. Si vous l'aimiez...
- Peut-être... Peut-être ne l'aimais-je pas assez pour cela. Pas assez... pour cesser d'être moi-même, pour renier le sang qui coule dans mes veines. Je suis un Rôdeur, un Dúnadan d'Arnor. Elle ne m'aimait pas assez pour comprendre ce que cela impliquait.
- Et Apolline ?

Il sourit.

- Tu ne devrais même pas être au courant, pour Apolline. C'est une grande dame, pour qui j'éprouve de l'affection et du respect. Et qui m'accepte tel que je suis. Je serais fier que mes enfants l'aient pour mère.

Il frissonna, secoua la tête, et se leva. Il me tendit la main. Je la pris. J'étais confus.

- Je vous demande pardon, Anarion.
- J'accepte tes excuses. Essaie d'être un peu plus agréable, à l'avenir. Et si tu as de la peine, ne crois pas que personne ne te comprend. Fais-nous confiance ! Viens. Allons rejoindre Amandil, voir où en est notre repas du soir !

Amandil guida ma main. Je lâchai la flèche. La truite eut un soubresaut et un peu de sang colora l'eau transparente. J'avais ôté mes bottes et retroussé mon pantalon. Je pataugeai dans la rivière pour rattraper le poisson qui dérivait avec le courant. J'avais toujours de la peine, mais elle était moins cuisante, désormais. Je réussis à rire dans les éclaboussures glacées.

CHAPITRE 52

LA TRAQUE

Anarion et mon père se consultèrent : devait-on ou non loger à l'auberge d'Eharbad ? L'altercation avec l'aubergiste lors de notre voyage aller leur avait, comme à moi, laissé un mauvais souvenir. Mais mon père mourait d'envie d'un bain et d'un bon repas.

Finalement, ils décidèrent de couper la poire en deux : oui pour le repas, non pour le lit. Personnellement, je m'en moquais. J'aimais loger dans nos abris de branchages, bien plus confortables qu'il semblait à première vue ! Et je préférais à vrai dire continuer notre voyage sans rencontrer trop de monde. Car si mon humeur s'était améliorée, l'amertume restait présente au fond de mon cœur, et je ne désirais pas que des étrangers s'en aperçoivent.

Néanmoins, j'appréciai de déguster un repas plus élaboré qu'à l'ordinaire. Le ragoût était bon, la bière aussi. L'auberge n'était pas très fréquentée : quelques bourgeois de la ville et un groupe d'étrangers. Ceux-ci, curieusement, s'intéressaient beaucoup à nous. Ils nous regardaient d'un air entendu et, à plusieurs reprises, tentèrent de nous parler. Anarion se méfiait d'eux. A vrai dire, je ne comprenais pas bien pourquoi. Ces gens n'avaient pas l'air si antipathiques. Je me disais en moi-même qu'à force de le combattre par monts et par vaux, il voyait le mal partout ! Je m'étais déjà fait la même remarque lors de la fête d'adieu, à Bree...

Est-ce pour cela que nous nous sommes dépêchés de nous éloigner d'Eharbad dès le repas terminé, malgré la nuit tombante, quitte à dormir à la belle étoile ? Sans doute... sans doute ! Nous avons quitté la route et nous sommes enfoncés dans la nature, espérant trouver pour la nuit un abri à couvert. Je me faisais l'effet d'être un fuyard tentant d'échapper à la justice ! Mais ce n'était pas, loin de là, la justice que craignait Anarion !

Il y avait un vieil abri de pierre au creux d'un bosquet, vestige sans doute de la glorieuse cité qui avait précédé le bourg d'Eharbad au bord du fleuve. Il semblait abandonné depuis longtemps. Depuis des siècles. Et pourtant rempli de souvenirs, de fantômes. D'autres hommes s'étaient abrités ici. Peut-être même, d'ailleurs, certains étaient ils morts ici. Je sentais comme une présence triste, douloureuse. Et, bien sûr, aucun de mes compagnons ne me rassura en me disant que les fantômes n'existaient pas. Pourquoi l'auraient-ils fait, d'ailleurs ? Les fantômes existent. Bien qu'ils soient loin d'être les créatures les plus dangereuses qui peuplent Arda ! Pourtant si, cette nuit-là, je fis des cauchemars, ce n'étaient pas les esprits des hommes de jadis qui inquiétaient Anarion.

Lorsque je me réveillai d'un sommeil agité, je trouvai Amandil devant l'entrée de notre abri, aux aguets. Si, la veille, il avait paru à l'aise, ce n'était plus le cas. Il avait éteint le feu, et s'était abstenu de fumer. Comme s'il cherchait à passer inaperçu.

- Que se passe-t-il ? demandai-je à brûle-pourpoint.
- Je crois que quelqu'un nous a suivi jusqu'ici. J'ai entr'aperçu une ombre, il y a peu. J'allais vous réveiller, tous. Nous devons partir le plus vite possible.

Était-ce le ton de sa voix ? Au même instant, Anarion et mon père émergèrent du sommeil. Ils

rassemblèrent en un instant notre maigre bagage, et nous reprîmes le chemin en moins de temps qu'il eût fallu pour le dire.

- Ces gens, à l'auberge ? Ils nous attendaient, n'est-ce pas ?
- Oui, répondit simplement Anarion.
- Comment savaient-ils que nous allions passer par là ? Et que nous avions beaucoup d'argent sur nous ?
- Ils ont été renseignés.

Je me demandais vraiment à quoi tout cela menait. Renseignés ? Par qui ? Et qu'avions nous de si spécial pour être suivis ?

- De quoi vivre bien longtemps à l'abri du besoin, Thilsarn. Une réelle fortune. Il en faut beaucoup moins que ça pour être une proie sur ces routes.

C'était pourquoi nous évitions maintenant la route. Comme les rares villages et les fermes isolées. Nous marchions depuis plusieurs jours en pleine nature, comme un groupe de Rôdeurs.

- ... ou comme une bande d'Orcs, fit remarquer mon père.

Nous avons divisé les nuits en tours de garde. Je prenais le premier, bien souvent. A cause de mon jeune âge. Parce que les brigands, les Orcs et autres Trolls préfèrent souvent la nuit noire pour attaquer.

Pourtant, ceux qui nous ont attaqués ne l'ont pas fait pendant la nuit. Ils l'ont fait en plein jour. Ils étaient une vingtaine d'hommes, à nous attendre. Et s'ils ont réussi à vaincre la vigilance d'Anarion, c'était tout simplement qu'ils étaient commandés par quelqu'un de sa race. Et de son éducation.

CHAPITRE 53

L'ATTAQUE

Nous traversions une région de rochers moussus et d'arbres torturés. Ils nous y attendaient. Je n'entendis rien venir. Je vis seulement Amandil s'effondrer, une flèche plantée au milieu du dos. Immédiatement, Anarion se précipita sur moi, me fit descendre de cheval avec brutalité et m'entraîna derrière un rocher.

– Reste là. S'ils t'attaquent, souviens-toi de nos leçons.

Mais ce fut à lui qu'ils s'en prirent. Un homme, puis deux, puis un autre encore. D'après ce que je pouvais voir, ils se battaient bien. Je n'étais pas terrorisé. J'avais même moins peur que les jours précédent, lorsque le danger n'était qu'une ombre plus ou moins lointaine. J'avais dégainé mon épée, et ma main ne tremblait pas.

Une voix s'éleva par-dessus la mêlée. Une voix d'homme, grave et profonde, au ton de commandement indiscutable.

– Tuez les Rôdeurs. N'abîmez pas les autres.

Pourquoi ne devait-on pas nous "abîmer" ? Je ne comprenais pas. Ce que je comprenais, c'était que ces monstres voulaient tuer mes amis. Que pour Amandil, c'était peut-être déjà fait ! Je ne pouvais pas rester caché, à ne rien faire. Je me redressai, l'arme à la main, défiant un des adversaires d'Anarion.

– Thilsarn ! Je t'ai dis de rester caché.

Je ne répondis pas. J'étais trop occupé à parer les coups de mon adversaire pour parler. Trop occupé aussi pour voir ce qu'il advenait de mon père.

Le chef des brigands s'approcha de nous. Son épée resplendissait. Lui souriait, le mépris sur les lèvres.

– Prépare-toi à rejoindre tes ancêtres, fils de Hador !

Anarion rugit en se précipitant sur lui. Ils se connaissaient, c'était évident. Mon ami ne se battait plus seulement contre un malfaiteur, mais contre un traître à sa race. Il ressemblait à un animal, noble mais sauvage. Il avait le dessus. Il allait vaincre ce...ce...

Mais ce n'était pas un combat loyal. L'autre n'était pas un gentilhomme. Ou plutôt, il avait cessé de l'être.

Anarion tomba à genoux, la gorge transpercée d'une flèche.

Je lâchai mon épée en croyant hurler. Pourtant, aucun son ne sortit de ma bouche.

Je me précipitai vers mon ami. Je le pris dans mes bras. Les brigands nous entouraient en riant bruyamment.

Je tentais maladroitement d'essuyer le sang qui coulait à flots de sa bouche. Je caressais ses cheveux trempés de sueur. Je ne pouvais détacher mon regard de ses yeux qui se voilaient lentement.

Et il ne bougea plus.

Je posai sa tête sur ma poitrine. Je le serrai si fort que je l'aurais étouffé s'il avait été en vie.

Anarion n'était plus.

Et le reste m'indifférait. Je n'entendais plus les cris, je ne voyais plus les barbares qui nous encerclaient, je ne sentais pas le couteau appuyé sur ma gorge.

Et j'étais incapable de pleurer.

Des bras robustes m'arrachèrent au corps de mon ami. Deux hommes m'entraînèrent quelques mètres plus loin. Mon père était debout. Une estafilade faisait saigner sa joue. Il brandissait son épée, face à quatre hommes immobiles. Amandil était derrière lui, allongé sur le côté, la dague à la main.

– Laissez-nous passer. Vous n'avez aucune chance.

– Jamais. Jamais je ne vous laisserai le tuer de sang froid. Il faudra d'abord me tuer, moi.

Il avait parlé d'une voix calme et posée. Fière.

Le chef s'approcha. Il fixa longuement mon père dans les yeux.

– Vous semblez y tenir, à ce petit imbécile, fit-il avec un ricanement sarcastique.

Ce fut Amandil qui répondit d'une voix très faible.

– Il me connaît à peine...

– Tais-toi. Je ne t'ai pas adressé la parole.

Il avait crié. Méchamment. Il reprit d'un ton plus calme.

– Oui... oui... Les Rôleurs se vendent mal... Ils sont impossibles à mater... Quoique... Le fils de Marsil est encore un gamin... Il doit encore être malléable...

Je ne pus m'empêcher de penser que "malléable" était le dernier mot que j'aurais choisi pour qualifier Amandil.

– Oui... continua-t-il. Si je vous donne la parole de ne pas tuer votre ami, accepterez-vous de vous rendre ?

Ce fut au tour de mon père de ricaner.

– Votre parole ! Que vaut votre parole ?

Le chef fit signe à ses hommes de m'amener devant lui. Il posa son épée sur ma gorge.

– Elle vaut ce qu'elle vaut. Par exemple, je vous donne ma parole d'égorger votre enfant si vous ne vous rendez pas. Vous avez le choix. Ou les deux garçons en vie, ou celui-là, mort.

Mon père baissa la tête et posa son épée.

Mes gardes me poussèrent en avant. Je tombai dans les bras de mon père. Il me serra longuement contre lui. Je tremblais de tout mon corps.

Puis, je me suis agenouillé auprès d'Amandil, lui ai pris la main, l'ai embrassé.

– Anarion ? murmura-t-il.

Je ne pus répondre.

J'étais incapable de parler.

CHAPITRE 54

CAPTIFS

- **A**menez les mules !

Le chef fouilla les fontes des chevaux. Il retira de celles de mon père les sacs de cuir contenant l'argent et les bijoux qui nous venaient de Bernadoc, des autres, divers objets. Il nous fouilla, aussi. Nous arracha les quelques bijoux que nous portions, ces breloques sentimentales dont la valeur était avant tout celle des souvenirs qu'elles renfermaient. Un type roux et barbu jeta à ses pieds l'épée d'Anarion. Il se baissa pour la ramasser, en essuya la lame tachée de sang.

- Belle arme, commenta-t-il. Efficace. Lui aussi était efficace... jusqu'à aujourd'hui.

Je n'avais pas lâché la main d'Amandil. Je la sentis se crispier dans la mienne. Des larmes silencieuses coulaient sur son visage. Tout au fond de moi, je l'enviais de pouvoir pleurer.

Le chef, qui s'appelait Gwandir, inspecta le contenu des bourses de cuir. Il en lança une au grand roux.

- Pour votre peine, à toi et tes hommes. Occupe-toi des blessés. Prends aussi les chevaux. Ils ne nous seront d'aucune utilité dans les montagnes.

Les montagnes ! Il nous emmenait dans les montagnes. Mais pourquoi ?

- Et celle-là, donne-là à nos amis. Ils nous ont bien servis. Je n'aurais pas cru ces idiots d'Orcs capables d'espionner aussi bien. Laisse-leur aussi le corps du Rôdeur. Ils en feront bon usage !

Et il partit d'un rire gras et cruel.

Au même instant, Amandil poussa un hurlement de désespoir.

- Non ! Non ! Vous ne pouvez pas. Pas ça ! Vous...

Gwandir le gifla à toute volée.

- Je t'ai déjà dit de te taire, petit imbécile. C'est moi qui commande, ici. Sois en heureux, sinon, toi aussi, tu irais nourrir les orcs.

Le jeune homme se mit à sangloter doucement. Mon père l'attira contre lui, le serra tendrement contre son cœur.

- Vous êtes un monstre, dit-il à Gwandir.

- Non, répondit celui-ci. Je suis un homme pragmatique. Il m'arrive d'avoir besoin des Orcs, alors, je leur donne ce qu'ils veulent. Et il se fait qu'ils aiment la chair humaine, c'est comme ça.

Je me détournai pour vomir. Il parlait d'Anarion comme d'un vulgaire morceau de viande. D'Anarion, qui était la personne que j'avais aimé le plus au monde. Et qui allait finir... qui allait finir... Ma tête se mit à tourner. Je dus la prendre entre mes mains.

- ... quant à vous, Seigneur Thilran, je n'ai rien contre vous. Ni contre votre fils. Mais des caravanes venues de Rhûn s'arrêtent quelquefois chez moi. Et un homme comme vous peut rapporter beaucoup. Vous êtes noble, lettré, et loin d'être stupide, si vous n'êtes plus tout jeune. Le petit se vendra bien aussi. Quant à l'autre...

Il jeta à Amandil un regard de mépris.

- ... je trouverai bien à le refiler à ceux qui cherchent des combattants pour le Cirque.

- Permettez-moi au moins de soigner sa blessure, si vous tenez à ce qu'il arrive en vie devant vos marchands d'esclaves.
- Mais je n'y tiens pas particulièrement.

Nous marchions depuis des heures, me semblait-il. Six hommes, en plus du chef, nous accompagnaient. Gwandir avait jeté Amandil, incapable de marcher, sur le dos d'une des mules, tel un vieux sac. La tête me tournait de plus en plus et mon père devait me soutenir. Un brouillard obscurcissait mon cerveau. Les idées qui me venaient étaient décousues, sans suite. Des souvenirs, des craintes. Et par dessus tout, un chagrin si intense que je pensais mourir. Un chagrin plus fort que je n'eusse cru possible. A certains moments, j'étouffais. A d'autres, je transpirais. J'étais à bout de forces.

- Dis à ton gosse d'accélérer le pas.

Gwandir ne s'adressait qu'à mon père.

- Ce petit est en état de choc. Et il n'en peut plus. Vous le comprendriez si vous étiez humain.
- Et vous comprendriez qu'il ne faut pas me provoquer, si vous aviez un brin de bon sens.

Il me cingla les mollets d'un coup de cravache, et tourna les talons.

- Courage, mon chéri. Tout va s'arranger. Il y a toujours de l'espoir.

Mon père mettait dans ses paroles toute la tendresse du monde, mais elles ne m'apaisaient pas. Je songeais que rien ne s'arrangerait plus pour Anarion. Qu'il n'y avait plus d'espoir pour Anarion. Je me demandais ce que pouvait bien penser, ressentir Amandil, qui le connaissait et l'aimait depuis toujours, et pour qui il avait été tout à la fois un père, un frère, un professeur. Et je ne pouvais toujours pas parler. Et je ne pouvais toujours pas pleurer.

Nous étions trop loin du feu pour qu'il puisse nous réchauffer. Je m'étais roulé en boule, les bras autour des genoux. Mon père avait allongé Amandil près de lui, et s'efforçait de le réconforter. Le jeune homme était trop affaibli pour réagir. Il pleurait silencieusement, et sa voix tremblait.

- J'ai du chagrin, moi aussi, finit par lui dire mon père. Mais je dois penser à vous deux. Et toi, tu dois penser à guérir. Je vais examiner ta blessure, voir ce que je peux faire.

Il se laissait faire, comme un animal docile.

- Je vais devoir ôter la flèche. Je vais te faire mal et tu vas saigner. Et je vais devoir leur demander de quoi laver la plaie et la panser.
- Non, ne leur demandez rien. Rien. Je crois d'ailleurs...

Sa voix se brisa soudainement.

- ... je crois qu'il vaudrait mieux que vous me laissiez mourir.

Je ne voulais pas, je ne pouvais pas entendre ces mots. Je m'approchai de lui, pris ses mains entre les miennes.

- Tu divagues, mon garçon, fit très doucement mon père. Je ne veux plus jamais, jamais tu entends, que tu dises de pareilles sornettes.
- Sans moi, vous pourriez fuir. C'est même pour ça... pour ça qu'il m'a laissé la vie. Parce qu'il avait compris que vous ne partiriez jamais sans moi. Que... vous teniez à moi.

Mon père caressa affectueusement ses cheveux sombres, emmêlés.

- Je sais. J'avais compris. C'est pour cela que nous ne sommes pas attachés.

Il hésita.

- ... et Gwandir a raison. Nous ne te laisserons pas.

Il se leva, se dirigea vers Gwandir en ignorant ses hommes, et réclama ce dont il avait besoin. Curieusement, le brigand accepta de lui donner du vin, et lui laissa prendre de la cendre dans le brasier.

- Pour le linge, débrouillez-vous !

Amandil ne cria pas lorsque mon père lui arracha la flèche. Je sentis seulement ses mains brûlantes serrer plus fort les miennes, ses ongles s'enfoncer dans ma chair. Mon père lava la blessure au vin. Il

confectionna une pommade sombre, avec du vin encore et de la cendre, et l'étendit sur la plaie qu'il pansa ensuite avec des morceaux de sa propre chemise.

Il s'assit enfin, pris la tête de notre ami sur ses genoux, et l'entoura d'un de ses bras. De l'autre, il me fit signe de venir vers lui. Je posai ma tête sur son épaule et je fermai les yeux. Je sentis mon père m'entourer moi aussi.

C'est ainsi que je m'endormis.

CHAPITRE 55

GWANDIR

Des Orcs s'affairaient autour d'un corps humain. Ils se partagèrent ses vêtements en riant. C'étaient mes vêtements. Je les vis brandir un couteau de boucher. Je vis Anarion ouvrir les paupières et me fixer de ses yeux clairs.

– Non !

Je crus hurler, mais aucun son ne sortit de ma gorge. Je m'étais redressé en me réveillant, haletant, hagard.

J'entendis une voix non loin de moi, faible et douce.

– Viens, petit frère. Viens près de moi.

Je me recouchai tout contre Amandil. Mes mains cherchèrent les siennes. Je me blottis contre lui pour apaiser ma peur. Il frissonnait de fièvre. Je sentais mon chagrin se fondre dans le sien, mon angoisse dans la sienne. Je lui savais gré de ne pas m'avoir dit les mots habituels : " Tout va bien. Ce n'est qu'un cauchemar ". Car rien n'allait bien. Et le cauchemar avait bien eu lieu.

Je commençais à somnoler lorsque je sentis quelqu'un nous envelopper dans un manteau bien chaud. Ce ne pouvait être que mon père.

Je ne m'étais pas rendu compte que je grelottais.

C'était notre cinquième nuit de captivité.

Je fus réveillé par les premières lueurs de l'aube. Et par la voix de Gwandir.

– Touchant spectacle !

Je gardai les yeux fermés, sans bouger.

– Laissez mes garçons tranquilles !

Mon père avait beau n'être qu'un prisonnier, sa voix s'était faite impérieuse.

Le brigand ricana.

– Le fils de Marsil ne sera jamais votre garçon.

Il avait toujours ce mépris dans la voix lorsqu'il était question d'Amandil.

– Il ne l'est pas par le sang. Il l'est devenu dans mon cœur.

– Jolis sentiments. Profitez-en, tant que vous le pouvez. Dans peu de temps, vous serez vendus. Séparément.

– N'avez vous jamais honte ? Devant vos ancêtres, n'avez vous jamais honte ?

Je crus que le brigand allait frapper mon père. Il se contenta de se moquer de lui.

– Honte ?

Il éclata de rire.

– Honte de ne pas risquer ma peau tous les jours pour des gens qui me cracheraient à la figure ?

Non. J'en suis fier. Mes ancêtres étaient des imbéciles, comme votre ami. Je n'ai jamais voulu vivre leur vie, mourir à la fleur de l'âge transpercé par une épée, ou vieillir comme un cul-terreux. Je n'aime pas dormir à la belle étoile.

Je sentis Amandil bouger auprès de moi. Il ouvrit ses yeux embués de sommeil. Je posai un doigt sur ses lèvres. Il comprit.

Gwandir continuait à parler, comme si rien ne pouvait l'arrêter.

- Et plutôt qu'une femme triste, aux mains rêches de biner le potager ou de traire les brebis, je veux des femmes voluptueuses, à la peau douce, aux cheveux parfumés. Je les veux dans un grand lit aux draps de soie. Je veux manger des repas fins entouré d'objets d'art. Et tout ça, Thilran, tout ça, je l'ai. Et je devrais avoir honte devant mes idiots d'ancêtres ?

Je sentais Amandil bouillir intérieurement. Mais il ne bougeait pas.

Mon père se chargea de répondre.

- Et pourquoi vous en prendre à nous ?
- Pourquoi ? Vous représentiez une proie plus facile qu'un convoi. Plus intéressante, aussi. Beaucoup d'argent, peu de risques. Quelques espions peu rémunérés, des miettes pour ces barbares de Dún. Et j'en ai fini de travailler. Jusqu'à l'année prochaine. Réveillez les gamins, maintenant.

Nous approchions des montagnes. Le chemin n'était plus qu'une sente pentue et rocailleuse. J'aurais été en d'autres circonstances profondément ému par la majesté du paysage. Mais le paysage était le cadet de mes soucis. J'avais froid. J'avais mal aux pieds. J'étais malheureux, fatigué.

Nous marchions en file indienne. Je précédais mon père, et suivais moi-même un des brigands. Amandil avait encore une fois été jeté sans ménagement et attaché sur une des mules de bât. Il avait demandé à pouvoir marcher, prétendant qu'il se sentait suffisamment fort pour cela, mais Gwandir l'avait à nouveau frappé.

- Dis à ce petit idiot que je n'ai pas envie d'être retardé par quelqu'un qui tient à peine debout.

Encore une fois, il avait refusé de nous parler directement et, encore une fois, il avait tutoyé mon père à cette occasion.

Et nous marchions, marchions. La pente se faisait plus raide. Des bosquets de pins apparaissaient ici et là. Gwandir criant ses ordres, maintenant. Il ne craignait plus rien. Peu de gens arpentaient ces montagnes, et lui les connaissait bien. Il connaissait les sentiers secrets, comme les passages praticables en toute saison. Il savait comment se nourrir sur le terrain, où se cacher, où dormir. Il n'avait pas oublié son instinct de Rôdeur, s'il avait oublié l'honneur des Dúnedain.

CHAPITRE 56

HAUTE MONTAGNE

Nous marchions. Nous marchions encore, et encore, et encore. Le chemin s'était fait de plus en plus rocailleux, de plus en plus rude. Puis, il n'y avait plus eu de chemin. Et puis ce fut la neige. " Le col n'était pas dégagé. " Ce n'était pas grave : nous marcherions dans la neige.

J'avais les pieds en sang et la tête en feu. J'aurais dû attendre avec impatience la fin du voyage. Mais je n'attendais pas la fin du voyage. Je la redoutais plus que tout. Elle signifiait pour moi l'esclavage, la séparation d'avec mon père, et sans doute la mort pour celui qui devenait de jour en jour plus que mon frère. Et j'avançais, j'avançais, un pas après l'autre dans le froid qui me brûlait le visage et les mains.

De temps à autre, je jetais un coup d'œil à Amandil ballotté sur sa mule quelques pas devant moi. Il souffrait le martyr sans un mot, sans une plainte, tremblant de fièvre et de froid. Mon père avait tenté d'obtenir de Gwandir qu'il soit transporté de façon moins inconfortable qu'attaché, les jambes pendant d'un côté de l'animal, la tête et les bras de l'autre. La seule réponse du renégat avait été de frapper le jeune homme, comme à chaque fois qu'il voulait passer ses nerfs sur quelqu'un ou nous signifier notre état de captifs. Depuis, nous n'osions plus nous approcher de lui pendant nos longues heures de marche, de peur que nos tentatives pour le reconforter ne se transforment en causes de nouvelles souffrances. Comme je l'aurais voulu, pourtant... comme je l'aurais voulu...

Nous arrivâmes enfin à franchir le col. Ce fut la descente, dans la neige puis dans la pierraille, si glissante que je trébuchai à plusieurs reprises, m'attirant à chaque fois des coups de cravache dans les mollets. Mais le bras de mon père n'était jamais très loin.

Je ne m'étais jamais demandé qui était vraiment cet homme, que j'avais toujours aimé jusque là simplement parce qu'il était mon père. Je l'avais même considéré, depuis la mort de ma mère, comme quelqu'un de faible, de fragile, incapable de faire face au chagrin. Et ici, perdu au milieu de nulle part, prisonnier de monstres sans scrupules, il révélait sa véritable nature.

Il était grand, solide, fort. Il l'était parce qu'il se devait de l'être. Pour moi qui était son fils. Pour Amandil qu'il aimait comme un fils. Parce que nous n'allions pas bien, qu'il devait nous protéger, être fort pour nous trois. Et, plusieurs fois, lorsque je l'avais vu faire face à Gwandir, c'était de lui, le captif, l'esclave, qu'émanait la vraie force, et non du Dúnadan renégat.

Une vallée. Quelques sapins dans les herbages. Une rivière bondissant sur les galets. En d'autres circonstances, l'endroit m'aurait paru charmant. Je n'y vis ce jour-là que le repos pour mon corps courbatu. De repos, pas même de chaleur. Les brigands nous tenaient loin du feu. C'était devenu pour eux une habitude.

Je m'affalai dans l'herbe. J'étais si fatigué que je ne ressentais plus rien. Plus de peur, ni même de chagrin. Juste le désir de poser ma tête sur le sol et de me laisser aller au sommeil, malgré les cauchemars que je ne manquerais pas d'y trouver.

Mon père fit descendre Amandil de la mule, l'aida à venir jusqu'à moi. Il l'allongea sur le côté, la tête sur mes genoux. Je le sentais inerte comme une poupée de chiffon. Il tenta de me faire un pauvre sourire, comme pour me rassurer. Je l'embrassai.

Puis, mon père trempa un linge, un morceau de sa chemise, dans l'eau claire et glacée du ruisseau, et nous lava le visage et les mains. Le contact de l'eau fraîche me fit du bien. Je secouai la tête, comme si je venais de me réveiller. Au même moment, Gwandir laissa tomber devant nous une gourde vide et trois lanières de viande séchée.

– Vous avez remarqué qu'il y a de l'eau en suffisance, dit-il à mon père.

Il tourna les talons sans dire un autre mot.

Nous avons mangé, ou plutôt nous nous sommes forcés à manger, en silence.

Puis, après avoir nettoyé la blessure de mon ami, mon père nous a couverts de son manteau et s'est étendu auprès de nous.

CHAPITRE 57

LA DÉCISION

Et le voyage se poursuivait... Nous avançons, avançons, dans d'étranges contrées qui paraissent à mes yeux sortis tout droit de l'imagination d'un créateur sadique, remontant, redescendant dans la pierraille, côtoyant des précipices vertigineux, de sombres bois d'épicéa, des torrents se fracassant sur des rochers menaçants.

Pourtant, par un après-midi d'orage, je devinai la plaine par-delà les trombes d'eau qui s'abattaient sur nous, détrempant nos vêtements, nous glaçant jusqu'aux os. Le vent soufflait en rafales, des éclairs déchiraient le ciel noir.

Mon esprit n'était, lui, occupé que par une seule pensée : " Je ne veux pas les perdre. " L'esclavage ne me faisait plus peur. M'avait-il jamais fait peur, à vrai dire ? Je ne le crois pas. Je ne réalisais pas vraiment ce qu'il signifiait, sauf sur un point : je ne verrais plus jamais ceux que j'aimais. Et la terreur de la solitude s'emparait de moi par bouffées, se mêlant indéfiniment au chagrin dû à la mort d'Anarion.

J'en avais voulu à mon père, j'avais jaloué Amandil. Je m'en sentais coupable autant que j'avais peur. Je ne voulais pas les perdre. Je voulais rester auprès d'eux, retrouver ma sœur et Beren. Retrouver ma maison, mon pays. Vivre. Grandir.

L'orage cessa avec le jour.

– Viens.

La prairie où nous bivouaquions s'étendait en bordure d'un petit bois que contournait le sentier. Je m'étais adossé à un arbre. Les brigands étaient de mauvaise humeur. La pluie avait détrempé l'herbe et le bois. Cette nuit, ils dormiraient sans avoir pu allumer de feu, sans possibilité de manger un repas chaud. Pour nous, cela ne changeait rien. Nous n'avions rien mangé de chaud depuis notre enlèvement. Et ils nous laisseraient à l'écart, dans le froid et l'obscurité, sans autre surveillance que notre affection mutuelle. Gwandir était un monstre, mais un monstre intelligent. Et ce fut cela notre chance. Notre seule chance.

– Viens, Thilsarn.

Mon père tenait Amandil étroitement serré contre lui. J'avais été bouleversé, ce soir-là, par le visage du jeune homme, terreux, livide, décomposé par la douleur. Je m'approchai d'eux, hésitant. Je m'agenouillai. Mon ami ouvrit les yeux en devinant ma présence.

– Thilsarn ? Tu es là !

Il y avait dans le souffle de voix d'Amandil un curieux mélange de détermination farouche et d'incommensurable désespoir.

– Vous devez partir... cette nuit... tous les deux.

– Jamais.

C'était le premier mot que je prononçais depuis la mort d'Anarion. J'avais l'impression d'avoir crié, mais aucun brigand ne réagit à ma voix. Je continuai, tentant de maîtriser l'émotion qui me submergeait.

– Jamais nous ne t'abandonnerons, seul, entre leurs mains.

Amandil poussa un gros soupir. Sa tête roula sur l'épaule de mon père. Je crus un instant qu'il s'était

évanoui, mais il se reprit, plongeant dans les miens ses yeux rouges de fièvre.

- Ecoute-moi ... Ecoutez-moi... tous les deux... Je n'ai plus de force... C'est votre seule chance... Il y avait un signe... sur le bord du chemin... à une demi-lieue... Il y a des gens, près d'ici... des Elfes... un rendez-vous... le chemin... tournez vers l'ouest, face aux cascades.

Sa main avait agrippé mon manteau. L'effort l'épuisait. Il dut s'arrêter pour reprendre son souffle.

- Je te l'ai dit. Pas sans toi.

La voix de mon père était plus douloureuse que je l'avais jamais entendue.

- Il joue là-dessus... et la nuit sera noire... Thilsarn... bredouilla Amandil dans un dernier effort.

Thilsarn... il a toute la vie... pour moi... c'est fini... Ça ne vaut pas la peine... pour quelques heures... Ses yeux se fermèrent. Deux larmes coulèrent sur ses joues amaigries. Je le pris dans mes bras avec toute la douceur dont j'étais capable. Son corps était secoué de spasmes. Je sentais sa vie s'en aller.

Et un éclair déchira ma tête. J'eus l'impression qu'un esprit d'outre-tombe m'investissait d'une mission. Je tournai les yeux vers mon père. Je n'avais pas eu autant d'assurance depuis des jours. Je n'avais pas eu autant d'assurance de toute ma vie. Parce que je devais être digne d'Anarion. Parce que, cette nuit-là, je devais prendre sa place. Parce que je n'avais pas le choix.

- Je les trouverai, dis-je simplement. J'irai, je les trouverai, et je ramènerai du secours.

Interloqué, mon père resta un instant sans répondre.

- Tu es fou, fit-il enfin. C'est trop risqué. Tu n'es qu'un enfant.

- J'ai eu un bon professeur, répondis-je avec un petit sourire qui ne lui était pas destiné. A l'Ouest... face aux cascades...

CHAPITRE 58

LA FUITE

Amandil et moi avions passé presque toutes les nuits de notre captivité blottis l'un contre l'autre sous le manteau de mon père, et je ne comptais pas ce soir-là changer ce qui était devenu une habitude. Après avoir mâchonné un bout de pain rassis, je me faufilai sous ce qui nous servait de couverture et m'allongeai dans l'herbe humide auprès de mon ami. Il ne réagit pas lorsque je lui entourai les épaules de mon bras pour le réconforter. Était-il inconscient ? Endormi ? Dévoré d'inquiétude, je posai mon front contre le sien.

– Tiens bon, lui murmurai-je. Tiens bon. Tout ira bien, demain. Je te le promets. Tout ira bien.

Je fermai les yeux. Je devais absolument me reposer avant qu'il fasse nuit noire, avant de me glisser au-dehors du camp et de m'enfoncer dans l'inconnu.

Des pas approchaient. Je fis de mon mieux pour contrôler la panique qui me paralysait soudain. La voix de Gwandir résonna dans mon corps comme une promesse de mort. Je le sentis soulever le manteau de bout de sa cravache.

– Il a la vie dure, ce gamin, dit-il après nous avoir regardés un bon moment. Jamais je n'aurais cru qu'il tiendrait aussi longtemps.

Pour la première fois, je l'entendis parler d'Amandil sans mépris. Et pour la première fois, mon père ne lui répondit pas, se contentant de nous recouvrir précautionneusement du manteau que le renégat avait négligemment laissé retomber.

– Que leur trouvez vous donc, aux hommes de cette famille ? continua Gwandir.

– Je les aime. Ils font partie de ma famille, maintenant. Et j'en suis honoré. Je ne pense pas que vous puissiez comprendre. Il y avait plus de noblesse, plus de courage, plus d'abnégation dans un seul regard d'Anarion que votre esprit puisse jamais en concevoir. En cela, le petit lui ressemble.

J'entendis le brigand grommeler quelque chose, mais je ne compris pas les mots. Il tourna les talons et partit. Mon père se coucha à notre côté.

– Tu es sûr de ce que tu veux faire ?

– Oui

– Fais attention. Tu seras en danger, seul dans la nuit.

– Pas plus qu'ici. Et je ne serai pas seul.

Mon père passa la main dans mes boucles. Il comprenait.

– Je serai de retour avant l'aube, poursuivis-je. Je les trouverai. Les Elfes. Prenez bien soin de mon grand frère.

Amandil frémit près de moi, gémit, murmura presque imperceptiblement.

– Thilsarn... j'ai confiance... j'ai confiance en toi...

Je ne répondis plus rien.

Ce ne me fut pas très difficile de ramper jusqu'à l'orée du bois, de m'enfoncer à l'abri des arbres, de rejoindre le chemin par une voie détournée. J'avais roulé mon manteau et ma veste en boules pour évoquer, au cas où quelqu'un aurait jeté un improbable coup d'œil vers eux, une forme humaine entre

Amandil endormi et mon père simulant le sommeil. Ma chemise n'était qu'un bien faible rempart contre le froid humide, mais je ne le sentais pas plus que je ne sentais la peur. Une demi-lieue. Ensuite, à l'Ouest, face aux cascades. Amandil avait-il déliré ? Avait-il aperçu dans sa fièvre un signe qui n'existait pas ? Je ne voulais pas y penser. Je devais lui faire confiance comme il me faisait confiance.

J'avançais. J'avançais dans la nuit noire, aussi vite que je le pouvais. Je devinais au fond de moi une force qui n'était pas la mienne. Je marchais. Étais-je dans la bonne direction ? Le silence m'entourait comme du brouillard, troublé par le seul bruit de mes pas. Je devais être de retour avant l'aube. Sinon, ils mourraient. Peut-être pas mon père, mais Amandil, certainement. Il fallait que je trouve ces gens, ces Elfes. Je devais les ramener avant l'aube. Et le temps passait, passait. J'avais dû me tromper. Non. Il ne se serait pas trompé. Il me guidait. Je savais qu'il me guidait.

Ce fut la seule fois de ma vie où je fus heureux de sentir le froid d'une lame sur ma gorge.

CHAPITRE 59

LES ELFES

L'homme me saisit le bras sans ménagement et m'entraîna derrière lui, vers une petite clairière où étaient rassemblées plusieurs personnes. Certains semblaient dormir, d'autres se reposer en marchant les yeux dans le vague. Je ne vis pas de feu au premier regard, mais il y en avait bien un, mieux dissimulé encore qu'un feu de Rôdeurs.

– J'ai trouvé ça dans les sapins, fit le garde en me poussant brusquement devant celui qui devait être son chef.

Je tombai à genoux, mais me relevai aussitôt. Je n'avais pas peur. Je n'avais pas le droit d'avoir peur. Je fixai mon regard sur le chef, tout en me demandant si cet homme était bien un Elfe. C'était à coup sûr quelqu'un d'une culture différente de celles avec lesquelles j'avais été en contact, mais était-ce vraiment un de ces êtres légendaires ? Je ne voyais qu'un homme étrange, grand et beau, certes, aux longs cheveux bruns et au visage grave, et non une créature sortie d'un autre monde.

– Qui es-tu ? me demanda-t-il enfin. Et que nous veux-tu ?

Je ne savais par où commencer, comment leur crier " J'ai besoin de vous ". Je lui répondis stupidement.

– Etes-vous des Elfes ?

Il eut un mouvement d'agacement.

– Le problème n'est pas qui je suis, mais qui tu es. Et comment tu es arrivé jusqu'à nous.

– Je... je m'appelle Thilsarn. Amandil a vu un de vos signes sur le chemin. Il m'a dit comment vous trouver. Nous avons besoin de votre aide. Je vous en prie. Si vous ne venez pas les aider, ils vont les tuer. Je vous en prie. S'il vous plaît, Monseigneur.

Je me tus un instant. J'étais à bout de souffle. Je grelottais dans ma chemise humide. Je devais le convaincre. Et je ne savais pas comment.

Le chef soupira, me fit signe de m'asseoir devant lui. Nous étions face à face, et il m'impressionnait.

– Thilsarn, c'est ça ?

– Oui, bredouillai-je, Thilsarn, fils de Thilran.

– Reprenons depuis le début. Je ne comprends rien à ton histoire. Qui est cet Amandil ? Et qui veut tuer qui ? Comment un garçon comme toi est-il arrivé dans cet endroit perdu ?

Je tentai de me reprendre, de rassembler mes idées.

– Nous avons été attaqués. Nous rentrions chez nous, en Gondor. Mon père et moi. Nous étions accompagnés par des Rôdeurs. Ils étaient nos amis. Nous avons été attaqués. Ils... les brigands... Gwandir et ses sbires... ils l'ont tué.

Je crus à cet instant que je ne pourrais pas continuer mon histoire. Evoquer la mort d'Anarion était un vrai supplice. L'Elfe se rendit compte de mon trouble. Il me fit apporter un gobelet de thé chaud.

– Prends ton temps, petit. Mais sois clair.

Il n'était pas agressif, mais sa sévérité me tétanisait.

– Je... je n'ai pas de temps. Si je ne suis pas revenu avant l'aube, il le tuera.

– Reprends calmement. Un de tes amis est mort, c'est ça ? Ou ton père ?

– Anarion. Pas mon père. Mon père est leur prisonnier, maintenant. Comme Amandil. Ils veulent

nous vendre à des marchands d'esclaves. Ils ont volé l'héritage du cousin Bernadoc. Amandil est blessé. Il va très mal. Je vous en prie.

– Attends un instant.

L'Elfe se leva, me laissant seul. Je le vis discuter avec ses compagnons. Certains s'emportaient, d'autres donnaient leur avis calmement, dans une langue que je ne comprenais pas, même si j'en reconnaissais certaines sonorités. Cette discussion me semblait si longue, si longue. Et là-bas, ils m'attendaient.

Enfin, après une éternité, l'Elfe revint.

– Ton histoire est... comment dire... il y a certains détails qui nous troublent.

– Quoi ? Je ne comprends pas....

– Ce que tu nous racontes est impossible.

Je ne savais que dire. J'étais au bord des larmes.

– Je vous ai dit la vérité. Je ne peux pas tout vous raconter. Le temps presse, Monseigneur. C'est mon père qui est entre leurs mains. C'est mon frère .

– Ton frère ? Je croyais...

– Amandil est comme mon frère. C'est pour ça qu'il lui a laissé la vie sauve. Gwandir. Le renégat.

Il savait qu'on ne s'enfuirait jamais sans lui. Et qu'il était trop gravement touché pour fuir avec nous.

Il réfléchit, sembla me sonder de ses yeux d'acier.

– C'est un Rôdeur, n'est-ce pas ? Amandil ?

– Oui, Monseigneur.

– Si tu l'appelles ton frère, c'est qu'il n'est pas très vieux. Qu'il est novice, en quelque sorte.

– Oui, Monseigneur.

– Et tu voudrais me faire croire qu'un débutant, prisonnier et gravement blessé de surcroît, a pu lire un de nos signes secrets ? Tu te moques de nous ?

Il allait refuser de nous aider. Il allait refuser parce qu'il ne me croyait pas.

– Monseigneur, suppliai-je. Je vous en prie. C'est la vérité. Je ne sais pas comment il a fait. Mais il m'a indiqué la route. Vers l'Ouest, face aux cascades. Et je vous ai trouvés.

Je baissai la voix.

– Et si vous ne me croyez pas, laissez-moi repartir, les rejoindre. Je leur ai promis d'être de retour à l'aube.

L'Elfe semblait troublé. Je ne sais si ce fut ma détresse ou ma détermination qui finit par le convaincre mais, après d'autres questions, et d'autres questions encore, il rassembla ses hommes. Ils étaient huit. Il me demanda de lui indiquer l'endroit exact du campement.

– Je vais vous y conduire, Monseigneur.

– Non. Tu restes ici.

Il avait parlé d'un ton de commandement.

– Mais, je...

– Tu restes ici. Tu es épuisé et, de plus, débutant en ce qui concerne les armes. Tu nous gênerais.

A contrecœur, je ne pus qu'obéir. J'indiquai le chemin.

Ils partirent, silencieux dans la nuit, me laissant sous la garde d'un guérisseur nommé Moraldandil. Il me couvrit de son manteau, et me mis dans les mains un bol de soupe chaude, et une sorte de pain fourré.

– Mange, petit. Tu as fait ta part du travail. Il est temps maintenant de faire confiance aux autres.

CHAPITRE 60

LE GUÉRISSEUR

La soupe avait un drôle de goût, le pain me semblait un peu lourd, mais c'était bon de manger, de manger vraiment, après ces journées de privations. Mon appétit paraissait amuser le guérisseur. Il me regardait d'un œil amical, tout en s'activant. Il avait posé sur le feu une petite casserole d'eau et sorti d'un sac de cuir diverses sortes d'herbes qu'il triait en silence. Finalement, lorsque j'eus terminé mon repas, j'eus envie de lui parler.

– Merci, lui dis-je. C'était bon.

Il me sourit gentiment.

– Etes-vous vraiment un Elfe ?

Il partit d'un grand éclat de rire. Ma question était vraiment stupide.

– Un Elfe aussi elfique que possible, comme tu es un Humain. Pourquoi demandes-tu cela ?

Je me sentais gêné. Je ne voulais pas le vexer.

– Je vous imaginais... enfin, j'imaginais les Elfes... plus... enfin, plus... différents.

– Et nous n'avons pas des oreilles de lapin, ni la peau brillante comme de l'argent, c'est ça ? Nous ne faisons pas deux fois la taille d'un homme ?

Et il rit de plus belle.

– Je vous prie de m'excuser, Monseigneur.

Je ne savais pas où me mettre. J'avais parfaitement conscience d'être ridicule.

– Pas "Monseigneur". Moraldandil. Tu as bien fait d'appeler Aranwë "Monseigneur", car il est effectivement allié aux plus grandes familles. Moi, je suis un simple guérisseur.

Je lui posai alors la question qui me brûlait la gorge depuis le départ de ses compagnons.

– Pourquoi n'êtes-vous pas parti avec les autres ? S'ils réussissent à libérer les miens... Amandil aura besoin de vous.

L'Elfe se rapprocha de moi. Sa voix se fit plus grave.

– Que crois-tu que je sois en train de préparer, mon garçon ? De quoi soigner ton ami. Je ne pourrais pas le faire si j'étais parti me battre. Et puis... il vaut mieux que les guérisseurs s'abstiennent de combattre. Donner la mort risquerait de diminuer nos pouvoirs de guérison.

– Mais vous auriez pu... aller avec eux, et ne pas vous battre !

– Il fallait bien que quelqu'un reste avec toi.

– Mais, Amandil...

Ma voix vibra d'inquiétude.

– Aranwë saura quoi faire. Il s'y connaît suffisamment en l'art de guérir pour lui donner les premiers soins. Cesse de t'inquiéter, maintenant. Cela ne sert à rien.

Tout en parlant, il jetait petit à petit les herbes dans l'eau bouillante, en touillant la mixture avec une cuiller de bois. Puis il versa l'eau de cuisson dans un bol et les herbes cuites dans un autre.

– Le tout doit refroidir, maintenant, se dit-il à lui même. Et, se tournant à nouveau vers moi : Tu devrais essayer de dormir. Il n'y a plus rien à faire ici, qu'attendre.

Mais jamais je n'aurais pu dormir. Mon esprit était avec Amandil et mon père, dans le campement de Gwandir. Je tremblais pour eux. Et si les Elfes arrivaient trop tard ? La nuit était si longue... Chaque

seconde me paraissait une heure, chaque heure, une éternité.

- Si tu ne dors pas, que dirais-tu d'un bon bain ?

Je regardai Moraldandil d'un air ahuri. Un bain ? En pleine nuit ?

- Cela ne pourrait te faire que du bien, mon garçon, continua l'Elfe d'un ton vaguement moqueur. Tu es... eh bien, tu es plutôt sale.
- Ce n'est pas de ma faute ! rouspétai-je violemment. Ils ne nous laissaient pas...
- Mais bien sûr, mon garçon, dit le guérisseur d'une voix douce. Je n'ai pas dit que c'était de ta faute. Allez, viens au ruisseau. Déshabille-toi, et frotte-toi bien. Je vais te trouver de quoi te changer.

L'eau était glacée et mordait ma peau de partout mais, quand je me fus habitué à sa température, je trouvai plutôt agréable de sentir la crasse s'en aller de mon corps. Je me frottai, frottai, avec un galet et l'huile parfumée que m'avait donnée Moraldandil. Finalement, je m'enroulai dans une serviette moelleuse, et retournai vers le campement.

Moraldandil m'avait préparé une tunique et des chausses d'une couleur indéfinissable dans l'obscurité. Le tissu en était agréable et, ce qui l'était encore plus, c'est que ces vêtements étaient propres. Ils n'étaient pas salis par le sang d'Anarion. Ils ne me rappelaient pas à chaque instant la tragédie de sa mort.

- Merci, murmurai-je. Ça fait du bien.

Il me demanda de remettre son manteau, puis m'appela auprès de lui.

- Que faites-vous ?

Il avait sorti de sa poche une petite boîte en or. Son contenu me donna des haut-le-cœur. J'essayai de maîtriser mon dégoût lorsque l'Elfe préleva une partie de la mixture moisie pour la mélanger aux herbes cuites.

- C'est dégoûtant, dis-je. Qu'est-ce que c'est ?
- Si, comme je le pense d'après tes dires, la blessure de ton ami est fortement infectée, c'est le seul moyen de lui sauver la vie.
- Cette horreur ? fis-je, avec un mouvement de recul.
- Cette horreur, comme tu dis, est capable de tuer le mal. Ne te fie pas aux apparences, mon garçon. Ce qui est bon se cache souvent où on ne l'attend pas.

Moraldandil et moi avons passé toute la nuit à parler. Il m'interrogeait, je répondais. J'ai parlé du Gondor, de Ceridwen et Beren, de notre voyage vers le Nord, de nos amis de Bree, de mon père, d'Amandil.

Et d'Anarion, d'Anarion encore, comme pour le faire revivre, pour l'avoir à mes côtés dans l'aube naissante pleine d'incertitudes, pleine d'angoisse. Car je savais bien que c'était pour cela que le guérisseur me faisait parler : pour m'empêcher de trop penser. Car l'heure avançait, le jour se levait, et nous étions toujours seuls. Le "Pourvu qu'ils ne soient pas arrivés trop tard" faisait place dans ma tête à un "Où restent-ils ?". Mes mains trituraient le bas de ma tunique. Je sursautais au moindre bruit.

Les pas de la mule résonnèrent sur la rocaille. Je me retournai vivement. L'animal, conduit par un des Elfes, était monté par Aranwë tenant Amandil dans ses bras, enveloppé dans une cape elfique. Je courus vers eux, mon cœur battait la chamade.

- Monseigneur... Monseigneur...

Les mots restaient au fond de ma gorge.

- Calme-toi, petit. Ça va aller. Ton père et les autres vont bientôt arriver. Ils ont dû s'occuper des morts, et récupérer votre bien.

Son compagnon l'aida à descendre mon ami de la mule, et à le porter jusqu'à une couche à peu près confortable, près de laquelle le guérisseur l'attendait. Amandil avait les yeux fermés, il respirait à peine et ne réagissait pas.

- Je l'ai ramené aussi vite que possible, murmura le seigneur Elfe. Je n'ai rien pu faire, là-bas. Il

est complètement infecté, et n'a plus aucune force.

Moraldandil examina mon ami. Son visage était grave, inquiet. Il parla quelques minutes avec son seigneur, tandis que je m'étais assis au chevet du blessé, tenant dans les miennes une de ses mains brûlantes.

– Tout va bien, maintenant, lui répétais-je, bien qu'il ne puisse pas m'entendre. Tu verras. Ils vont te soigner. Ils vont te guérir. Tu verras. Tu seras bientôt chez eux. Au chaud. Dans un bon lit. Je t'en prie. Reste avec moi.

Le guérisseur posa la main sur mon épaule.

– J'ai besoin de toi, Thilsarn.

Je me demandais ce qu'un guérisseur Elfe pouvait bien me demander, à moi, adolescent sans expérience.

– De moi ?

– Je vais devoir rouvrir la blessure, pour laisser partir l'infection. J'ai besoin que tu tiennes ton frère dans tes bras.

– Moi ?

– Tu l'aimes, et il a confiance en toi, n'est-ce pas ?

– Oui... oui mais... s'il se réveille ? S'il souffre trop ?

– Tu l'apaiseras. Tu peux le faire. Personne d'autre.

J'acquiesçai sans un mot. Je tins Amandil dans mes bras pendant toute l'opération. A certains moments, je le sentis frémir, puis redevenir inerte, puis frissonner encore. Moraldandil étala ensuite sur la plaie son étrange mixture et la pansa de linge propre.

Je relevai la tête, et remarquai la présence de mon père.

Alors, le guérisseur posa les mains sur la tête de mon frère, et se mit à lui parler, à l'appeler. Les minutes passaient, interminables. Et Amandil remua, gémit faiblement, ouvrit les yeux.

– Thilsarn... souffla-t-il en me voyant. Petit frère... j'avais confiance en toi... j'avais raison.

CHAPITRE 61

GALADRIEL

J'ouvris les yeux. Je crus apercevoir quelque chose à travers le brouillard. Quel brouillard? Ce n'était pas du brouillard mais un voile de lin retombant d'un baldaquin de bois clair. Je n'étais pas couché par terre, mais sur un matelas moelleux, et un édredon de plumes me recouvrait.

Comment étais-je arrivé là? Je tentai de reprendre mes esprits. Dans mes derniers souvenirs, je chevauchais une mule, mon père était assis derrière moi et un Elfe menait l'animal par la bride. Nous cheminions ainsi depuis quatre jours, ne nous arrêtant que quelques heures par nuit. J'avais dû m'endormir. Quelqu'un avait dû me porter dans ce lit.

Amandil! Moraldandil le guérisseur l'avait emmené vers Caras Galadhon dès que les hommes d'Aranwë avaient eu terminé de lui confectionner la civière la moins inconfortable possible. Ils étaient partis à quatre, pour pouvoir le porter en se relayant et avaient refusé notre présence, arguant du fait que les Elfes peuvent se reposer sans dormir, sans s'arrêter même de marcher, et que notre ami avait besoin d'urgence de soins qu'ils ne pourraient lui prodiguer dans la nature. A cette pensée, je sautai du lit. Où étais-je? Et où était mon frère? Où était mon père?

J'avais dû faire du bruit. Une femme en robe de dentelle bleue entra dans la chambre.

– Alors, mon garçon, te sens-tu mieux? As-tu bien dormi?

Elle était très belle, avec de longues tresses brunes et une voix douce.

– Oui, Madame, répondis-je, vaguement intimidé. Mais où suis-je?

– Chez nous, dans la demeure d'Aranwë, à Caras Galadhon. Je suis Tari, son épouse depuis bien des siècles.

Des siècles? Elle avait l'air d'avoir vingt-cinq ans!

– Où est mon frère? demandai-je avec inquiétude.

– Dans le palais du seigneur Celeborn. Il s'occupe de lui avec Moraldandil. Ton père est auprès de lui également.

– Je veux le voir, fis-je avec impatience. Je veux le voir tout de suite.

– Attends! me retint dame Tari. Celui que tu appelles ton frère n'allait pas bien, hier. Aranwë est parti prendre de ses nouvelles. Attends qu'il revienne, et sache surtout qu'Amandil a besoin de calme et de repos. Tu lui ferais du mal à surgir ainsi tout excité dans sa chambre.

– Vous dites qu'il ne va pas bien? répétai-je en baissant la tête. Et que je pourrais lui faire du mal? Mais, je ne veux pas lui faire du mal, ma Dame. Je...

– Je sais bien, mon garçon. Je te demande juste d'attendre un peu. D'ailleurs, tu ne peux pas te présenter au palais en chemise de nuit.

J'étais en effet vêtu d'une longue chemise, blanche et propre. Je n'y avais pas encore fait attention.

L'Elfe m'entraîna à travers l'étrange maison jusqu'à ce que l'on aurait pu appeler une salle à manger. Mais la salle n'avait d'autres murs que le feuillage des arbres.

– Assieds-toi, et mange. Tu n'as rien avalé depuis plus de deux jours.

– Plus de deux jours? Mais alors, j'ai dormi tout ce temps?

- Tu es arrivé ici avant hier soir. Allez, mange. C'est bon, tu sais.

J'étais triste, et terriblement inquiet, mais j'avais faim. Le pain était croustillant et, si la confiture de baies sauvages avait un goût bizarre, elle n'en était pas moins délicieuse. Je dévorai, un peu trop vite pour un garçon bien élevé. Dame Tari me regardait avec gentillesse.

- Viens, me dit-elle quand j'eus enfin terminé. Je t'emmène au bain. Tes vêtements t'y attendent. Ils ont été lavés et raccommodés.
- Merci, dis-je. Merci beaucoup.

La maison d'Aranwë, comme la plupart de celles de la capitale elfique, était construite dans un arbre. Le bain, lui, était une auge de pierre vers laquelle était détournée une source d'eau tiède. Je m'y plongeai avec délices, oubliant un instant mes courbatures et les meurtrissures de mes pieds en me frottant d'huile de rose et de jasmin. L'odeur florale était entêtante. J'aurais pu me rendormir dans l'eau tant le bain était confortable. Mais je restais cependant inquiet et mal à l'aise en pensant à ceux que j'aimais, à celui que j'avais perdu.

Après m'être rhabillé, je voulus retourner vers la maison d'Aranwë, mais mes pas me conduirent vers une petite clairière. L'herbe y était verte et parsemée de fleurs d'or jaune. Je m'adossai à un tronc moussu, contemplant la simple quiétude de l'endroit. Puis je me laissai glisser à terre, la tête entre les mains.

- Il est rare que ceux de ton peuple parviennent jusqu'ici.

Je levai les yeux et je crus rêver. Elle était là, debout devant moi, telle une apparition. La Dame de lumière, vêtue de voiles blancs, ses tresses d'or retenues par un bandeau d'argent. Je la regardai, ébloui, ébahi.

- Le dernier à être venu dans notre domaine avait vécu parmi les nôtres. Mon gendre l'avait nommé Estel, l'enfant de l'Espérance. Mais je ne l'ai connu qu'après qu'il eut atteint l'âge d'homme.
- Estel ? fis-je d'une voix éraillée. L'espérance ? L'espérance pour qui ?
- L'Espérance pour son peuple. Ton peuple. Pour le monde aussi, sans doute.
- Pour le monde, peut-être, ma Dame, osai-je lui dire. Pas pour moi. Pour moi, il n'y a plus d'espérance.

Elle s'assit auprès de moi dans l'herbe fraîche.

- Tu as subi de bien dures épreuves, mon enfant.

Je fis oui de la tête.

- Tu dois avoir confiance. Ton ami va guérir. Il est très malade, mais il va guérir.
- Quand pourrais-je le voir, ma Dame ?
- Bientôt, mon enfant. Dès qu'il sera réveillé. Ne t'en fais pas.

J'avais la gorge nouée. je me sentais perdu devant la beauté irréelle de la Dame, qui contrastait tant avec les horreurs des jours passés.

- Ma Dame..., demandai-je timidement.
- Oui, mon garçon.
- Je voudrais... je n'ose...

Elle prit mes mains dans les siennes. Elle avait la peau fraîche et douce.

- Tu voudrais me parler ?
- Oui. Oui, c'est cela.

Je ne savais comment lui dire ce qui me tourmentait.

- Moraldandil et le seigneur Aranwë... J'ai parlé avec eux. Ils disaient... ils disaient que vous étiez la plus belle et la plus sage des êtres de la Terre du Milieu. Ils avaient raison. Vous êtes la plus belle. Mais c'est à la plus sage que je voudrais parler.

Elle toussota, et baissa sa tête blonde.

- Je n'ai pas toujours été sage, Thilsarn. J'ai même été folle, il y a bien longtemps.
- Mais c'est maintenant que je vous parle. Vous pourrez peut-être me dire... Anarion...

Son visage était devenu très grave, et ses yeux avaient une profondeur effrayante.

- Anarion ?
- Il est mort, ma Dame. Et son corps, son corps...

Je n'y arrivais pas. Je ne pouvais exprimer par des mots l'outrage fait à la dépouille de mon ami. Je repris cependant mon souffle.

- Son corps a été... profané. Et souvent je me demande si... si... si son âme... Si son éternité...

La Dame ferma les yeux, se plongeant dans une pensée profonde, des souvenirs lointains.

- Mon frère, répondit-elle enfin, aurait été bien plus à même de te répondre que moi. Mais il est mort il y a bien des siècles. Alors, je vais essayer. Ces monstres ont profané son corps, mais son âme n'y était plus. Elle était partie dans un monde que je ne connais pas. Que je ne connaîtrai jamais. Et d'ailleurs...

Elle sourit.

- ... ton ami était un homme bon, n'est-ce pas ?
- Le meilleur des hommes, ma Dame.
- Alors, le Créateur, l'Unique, mériterait-Il que l'on croie en Lui, qu'on L'adore, s'Il punissait un tel homme, s'Il condamnait son âme à l'errance et au néant, pour le crime d'un autre ? Anarion est en paix, mon enfant. Il est avec toi.

Des larmes coulaient sur mon visage, ces larmes qui m'étouffaient depuis des jours. Et je me mis à sangloter. A sangloter longtemps, lourdement, dans les bras de Galadriel. A sangloter sur Anarion, mais aussi sur ma mère, ma sœur, mon innocence perdue. A pleurer comme un petit enfant dans les bras de sa mère.

Et la Dame me berça comme ce petit enfant.

Quand je finis par lever les yeux, il y avait un Elfe à ses côtés.

- Votre frère vous demande, Thilsarn, dit-il d'une voix cérémonieuse.

Je me levai, essuyai mes larmes et me mouchai. Puis je tendis la main à la Dame pour l'aider à se lever à son tour.

- Je t'emmène auprès de lui, mon garçon, me dit-elle avec affection.

J'aurais voulu courir, mais je m'efforçai de me comporter comme un gentilhomme. Une question, cependant, me revenait sans cesse à l'esprit.

- Ma Dame ?
- Oui, mon enfant ?
- Cet homme, Estel ? Il existe vraiment ?
- Pourquoi t'aurais-je parlé de lui, s'il n'existait pas ? répondit-elle, amusée.
- Et si je le rencontre, comment saurai-je... ?
- Si tu le rencontres, Thilsarn, fit elle avec gravité, tu le reconnaîtras.

CHAPITRE 62

LE CADEAU

J'entrai dans la chambre le plus silencieusement possible. Amandil reposait, allongé sur le côté, plus pâle que les draps blancs du lit, mon père à son chevet. Dans la pièce se tenaient également Moraldandil et un Elfe de haute stature, au maintien royal et aux cheveux d'argent. Il me fit signe d'avancer. Amandil ouvrit les yeux, m'aperçut, et tendit le bras vers moi.

– Petit frère... murmura-t-il. Enfin. Viens. Viens, petit frère.

Je me précipitai vers lui, tombai à genoux au côté du lit. Je ne savais que faire. Alors, il m'attira contre lui et m'étreignit longuement.

– Merci, Thilsarn. Merci de m'avoir aidé.

Sa voix était faible et éraillée comme celle d'un vieillard. Mais un pâle sourire était apparu sur son visage ravagé par la souffrance.

– Reste. Reste un peu. Tu veux bien ?

– Autant que tu voudras. Enfin... autant qu'ils me laisseront rester.

Je me tournai vers les Elfes, puis vers mon père. Il était marqué par la fatigue.

– Reste autant que tu le veux, mon fils, me dit-il d'une voix lasse. Tu n'es plus un enfant, maintenant. Je te confie Amandil, pendant que je vais me reposer un peu. Ne le fatigue pas, c'est tout ce que je te demande.

Il se leva et nous embrassa tous les deux. Moraldandil se proposa de l'accompagner à sa chambre.

– Monseigneur ?

L'Elfe s'approcha de mon ami, lui épongea le front.

– Reste calme, mon garçon. Ne t'agite pas.

– Je vais bien, Monseigneur.

Un voile de doute passa sur le visage de l'Elfe.

– Monseigneur, je voudrais lui donner maintenant.

J'étais intrigué. De quoi Amandil parlait-il avec cet inconnu, visiblement de très haut rang.

L'Elfe souleva une lourde tenture, et ramena un objet allongé enveloppé d'un linge blanc, qu'il posa sur le lit.

– Je suppose que tu désires être seul avec ton ami, n'est-ce pas ?

– Nous en avons parlé, Monseigneur.

– Bien.

L'Elfe se tourna vers moi, me dévisagea longuement. J'avais l'impression que ses pensées pénétraient les miennes.

– Je vous laisse un moment, finit-il par me dire. Je reste tout près. S'il se passe quoique ce soit, si ton ami ne se sent pas bien, appelle-moi.

– Je n'y manquerai pas, Monseigneur, répondis-je en me demandant ce qui arrivait.

Seul avec Amandil, j'osais à peine le regarder. Il paraissait aussi embarrassé que moi. Ce fut lui qui rompit enfin le silence.

– Je suis fier de toi, tu sais. Tu t'es vraiment bien débrouillé.

– Toi aussi. Le Seigneur Aranwë... il ne voulait pas me croire. Il disait que tu n'aurais jamais dû pouvoir déchiffrer leur signe.

Il rit un instant, jusqu'à pousser un gémissement de douleur.

– Je ne suis pas si nul, alors, comme Rôdeur ?

– Apparemment... non.

– Je... j'ai eu l'impression... que ce n'étais pas moi qui avais vu le signe. Qu'on me l'avais montré, me confia-t-il, vaguement mal à l'aise.

– Et moi, je n'étais pas seul, lorsque je recherchais les Elfes. Je crois... je crois qu'il était avec moi.

Les yeux d'Amandil se remplirent de larmes. Ma gorge se serra. Il prit mes mains dans les siennes, comme souvent, la nuit, durant notre captivité. Il soupira longuement.

– C'est pour toi, me dit-il enfin, désignant de la tête l'objet que le seigneur Elfe avait déposé sur le lit.

Je tendis la main pour m'en saisir. Je tremblais sans savoir pourquoi. Je défais lentement les linges qui l'entouraient. Je poussai un cri, bouleversé d'émotion.

J'avais dans les mains l'épée d'Anarion. Celle qu'il tenait de son père, et des pères de ses pères, jusqu'au temps de Númenor. Je restai sans voix.

– Je... ne peux pas, finis-je par articuler. Elle te revient. Elle est à toi.

– Non, murmura mon ami, aussi ému que moi. Non, Thilsarn. Il aurait voulu... je sais que c'est ce qu'il aurait voulu.

Il ferma les yeux et laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Je me redressai, fit quelques mouvements avec la lame brillante.

– J'essaierai d'être digne de vous, Anarion, déclarai-je soudain à haute voix. Je serai digne de vous.

Je déposai l'épée avec un profond respect. Je me tournai vers Amandil, somnolent, et le pris doucement dans mes bras.

– Merci, lui dis-je, merci, grand frère.

Pour toute réponse, il se blottit contre moi et sombra dans un profond sommeil.

CHAPITRE 63

GALADRIEL -2-

La porte s'ouvrit et Moraldandil entra silencieusement, suivi par un serviteur qui déposa sur la table un plateau d'argent duquel s'échappaient d'appétissantes odeurs. Amandil était toujours profondément endormi dans mes bras et je n'osais faire le moindre geste, de crainte de le réveiller. Le guérisseur s'approcha du lit et se mit à examiner mon ami. Ses mains expertes et douces lui prenaient le pouls, contrôlaient sa fièvre, sans paraître aucunement le déranger. Ce ne fut que lorsqu'il détacha soigneusement le pansement qui recouvrait son dos, et qui tenait en place sans le moindre bandage, comme par magie, qu'Amandil poussa un grognement, ouvrit les yeux, puis replongea la tête entre mes bras et se rendormit.

- Ta présence lui fait du bien, constata l'Elfe à voix très basse, tout en recouvrant la blessure d'un de ces onguents à l'apparence répugnante que je l'avais vu fabriquer dans la forêt. Tu l'apaises. Je ne vous aurais pas crus proches à ce point.
- Je... c'est venu petit à petit, répondis-je, troublé, sur le même ton. J'ai appris lentement à l'aimer. Mais il est plus proche de mon père que de moi.
- Tu te trompes, Thilsarn. Je crois, au contraire, que le chagrin que vous partagez vous rends plus intimes que qui que ce soit.

C'était vrai. Je savais que c'était vrai que, depuis l'attaque, et même si nous n'en avons jamais vraiment parlé, notre peine commune nous avait unis, Amandil et moi, à jamais. Je savais que, quel que serait notre avenir, quelles que seraient les personnes qui croiseraient mon chemin, nulle ne serait jamais plus proche de moi que ce jeune Rôdeur du Nord qui était entré dans ma vie, contre mon gré et presque par hasard.

- Messire ?
- Oui, mon garçon ?
- Est-ce que... est-ce qu'il va s'en sortir ?

L'Elfe borda l'édredon autour de mon ami, me regardant gravement.

- Il a toutes ses chances. Hier, je t'aurais encore dit le contraire, mais je suis optimiste, maintenant. Il est jeune, vigoureux et s'accroche à la vie. Il a toutes ses chances, mais ce sera long...

Il réfléchit un instant.

- ... très long. Et il aura besoin de toi.
- Je serai là, Messire. Autant qu'il le faudra.

J'étais tellement pris par les gestes et les paroles de Moraldandil que je n'avais pas remarqué derrière moi la présence de dame Galadriel. Je ne m'en rendis compte que lorsqu'elle intima fermement l'ordre au guérisseur d'aller se reposer.

- Les Elfes n'ont pas besoin de dormir comme les hommes, m'expliqua-t-elle lorsqu'il eût quitté la pièce, mais trop, c'est trop. Il n'a pas pris de repos depuis que tu lui es tombé dessus dans les montagnes.

Depuis que je leur étais tombé dessus ? Cela faisait six jours au moins.

- Tu devrais manger un peu, continua Dame Galadriel.

Je tournai la tête vers le plateau d'argent couvert de nourriture. J'avais faim, c'était vrai, mais je n'osais toujours pas bouger. Alors la dame ôta délicatement mes bras d'autour de mon ami, et m'emmena vers la table. Quelques secondes plus tard, je dévorais, tandis qu'elle caressait maternellement le front d'Amandil, qui s'éveillait doucement. Il eut un mouvement de surprise, voire de frayeur, en ouvrant les yeux sur une créature aussi irréallement belle.

– Ma Dame, fit-il, désorienté, ma dame... suis-je dans l'au-delà ? Etes-vous Elbereth des Etoiles ?

Elle sourit, l'embrassa, le rassura.

– Tu es bien vivant, mon garçon. Je ne suis que Galadriel de Lórien.

Elle ne se moquait pas, comprenant le désarroi du jeune homme.

– Tu n'étais pas aussi impressionné par mon époux, m'a-t-on dit... Allons, remets-toi. Je vais t'apporter à manger.

– Je n'ai pas faim, balbutia-t-il. Je... vous êtes si... vous êtes au-delà de toute imagination.

– Tu divagues, mon enfant. Et, faim ou pas, tu dois reprendre des forces.

Elle prit une assiette, y posa un morceau de pain doux, de la crème aux herbes et une quenelle de volaille. Elle déposa le tout devant Amandil, ahuri de se faire servir son déjeuner par celle qu'il savait être la personne la plus puissante et la plus noble de la Terre du Milieu. Il se força à avaler quelques bouchées, puis retomba sur ses coussins.

– Pardonnez-moi, ma Dame. Je n'y arrive plus.

Je me levai de table pour aller m'asseoir à son côté.

– Ça ne va pas ? demandai-je, inquiet.

– Ce n'est rien, petit frère, murmura-t-il. Ce n'est que... j'ai le cœur trop gros pour manger. J'ai l'impression de porter malheur. D'être maudit. De porter malheur à tous ceux que j'aime.

Alors, Dame Galadriel prit entre ses mains le visage pâle de mon ami.

– Je connais ton histoire, mon enfant, lui dit-elle avec fermeté. Tu es passé par de nombreuses épreuves. Mais tu n'es en rien responsable de ce qui est arrivé à ceux que tu aimais. Ta mère est morte des suites de ta naissance comme, hélas, trop de jeunes mères. Ton père est mort d'avoir fait son devoir. C'est la peste, pas toi, qui fut responsable du départ d'Elenwë et de sa mère. Et Anarion a été tué par les sbires de Gwandir qui n'est qu'un renégat.

Il semblait respirer avec difficulté, retenant ses sanglots. Elle lui versa un verre d'une liqueur rose et transparente.

– Bois, reprit-elle. Et cesse de t'agiter, de t'en faire pour rien. Il est normal que tu aies du chagrin, pas que tu culpabilises.

Il but le verre d'un trait, toussa, gémit.

– Ce qu'Anarion voudrait, c'est que tu guérisses vite. Alors, obéis-moi, et calme-toi.

– Bien, ma Dame, ne put-il que répondre. Nul ne peut aller contre votre volonté.

Elle sourit.

CHAPITRE 64

L'INVITATION

- **S**eigneur Thilran...

- Ma Dame, répondit mon père en s'inclinant respectueusement.
- Ne manquez-vous de rien ? Vos appartements sont-ils à votre convenance ?
- Je vous remercie infiniment de votre hospitalité. Je ne manque de rien, je vous remercie.
- Vous êtes le bienvenu dans ce pays.
- Votre accueil nous fait grand honneur. Nous tenterons de ne pas abuser de vos bontés. Nous partirons dès qu'Amandil sera en état de voyager.

L'Elfe souveraine dévisagea mon père d'un regard inquisiteur. Avait-elle pris ombrage de ses paroles ?

- Seigneur Thilran, dit-elle d'une voix impérieuse et cependant courtoise, puis-je vous parler franchement ?

J'eus l'impression que mon père était tout petit devant la Dame de Lumière. Il bredouilla maladroitement.

- Je suis au service de Votre Seigneurie.
- Assez de politesses, Thilran. Vous êtes ici parce que mes hommes vous ont tirés, vous et vos garçons, d'un très mauvais pas. Nous sommes heureux de vous accorder l'hospitalité. Je comprends cependant votre impatience à retourner chez vous. Mais...

Il y avait donc un "Mais" ? Avions nous offensé nos bienfaiteurs ?

- ... mais, reprit-elle, Amandil est encore très malade, et il sera long à se rétablir. De plus, lui et votre Thilsarn ont été cruellement atteints dans leur âme, par la tragédie que fut la mort d'Anarion, et par ce qui s'ensuivit.

Je frissonnai. J'étais mal à l'aise d'épier une conversation qui ne m'était pas destinée. Et la simple évocation du destin de mon ami me bouleversait tant que je faillis pleurer.

- Je l'aimais beaucoup, moi aussi, avoua mon père. J'éprouvais pour lui une profonde estime, et une grande amitié. Il m'a été d'un grand secours, à une époque où, vis à vis de mon fils, je n'étais pas vraiment à la hauteur.

Ainsi donc, mon père s'était rendu compte de mon désarroi durant notre voyage. Pourquoi ne m'en avait-il rien dit ?

- Il est plus facile, quelquefois, lui répondit Dame Galadriel, de comprendre les enfants des autres que les siens propres. Et pour un adolescent, de communiquer avec un étranger qu'avec son propre père. Quoiqu'il en soit, ces jeunes gens m'ont parlé, m'ont posé des questions. Et ces questions m'ont remuée jusqu'aux tréfonds de mon âme. Ils sont au fond d'un gouffre moral. Ils ont besoin de paix et de quiétude, pour guérir, pour apaiser peu à peu leur chagrin.

Dame Galadriel avait raison. J'avais besoin de me retrouver, de redevenir moi-même, sachant que ce moi-même ne serait plus jamais celui "d'avant".

- Que pouvons-nous y faire, ma Dame ? interrogea mon père. Je me sens si impuissant devant leur désespoir.

Un sourire illumina le visage de la souveraine. Un sourire de bonté et de tendresse, d'espoir aussi.

- Ce pays est particulier, Thilran. Il est protégé par une magie dont je ne puis parler. Cette magie n'est pas mienne, mais j'en suis la dépositaire, la gardienne. Les forces maléfiques ne franchissent pas nos frontières. C'est l'endroit idéal pour renaître à la vie. Si vous acceptez de rester, le temps qu'il leur faudra, non pour oublier, mais pour que leur chagrin s'estompe, j'aimerais aider vos garçons.

Mon père mit un genou en terre.

- Ma Dame. Je n'ai pas de mot pour vous exprimer ma reconnaissance.

Je m'éclipsai. Je courus jusqu'à l'escalier menant à la demeure de Dame Tari, que j'escaladai quatre à quatre. L'Elfe était assise devant un métier à tisser. Sous ses doigts habiles prenait naissance une étoffe d'une transparence arachnéenne.

- Ma Dame ? fis-je, à bout de souffle.
- Que veux-tu, mon enfant ?
- Est ce que vous auriez un jeu de dames, ou quelque chose comme ça ? Si mon frère se réveille, il pensera moins qu'il a mal s'il joue à quelque chose.

Elle se détourna de son ouvrage, me regardant avec un amusement très tendre.

- J'ai un jeu d'échecs. Et un jeu de Tarots, si tu veux. Mais j'aimerais terminer un passage délicat de mon ouvrage avant de te les donner.

Ses mains se remirent à manipuler la navette. Je ne pouvais qu'admirer son habileté à faire naître des fleurs en relief dans un tissage aussi fin.

- Un jeu d'échecs ? finis-je par dire, qu'est-ce que c'est ? Et un jeu de Tarots ? Je n'en ai jamais entendu parler...
- Le jeu d'échecs ressemble un peu aux Dames... en plus compliqué. Quant aux Tarots, ce sont des cartes illustrées, avec lesquelles on peut faire quantité de choses. Peut-être ton ami sait-il les utiliser ? Si ce n'est pas le cas, eh bien, je vous apprendrai.
- Je vous remercie.

Je rongei mon frein durant de longues minutes, pensant et repensant à la conversation que j'avais surprise – je devrais dire bien malgré moi, mais ce serait un mensonge – entre mon père et la Dame de Lórien. Comment une personne d'aussi haut lignage pouvait-elle avoir de l'intérêt pour un gamin dans mon genre ? J'en étais profondément touché, et un peu incrédule. J'aurais aimé en parler avec Amandil, mais j'aurais dû pour cela avouer mon indiscretion, et, de cela, je n'avais pas envie.

- Alors, Thilsarn, tu rêves ? Viens, je vais te donner ce que je t'ai promis.

CHAPITRE 65

FANTÔMES DU PASSÉ

Lavez-vous détesté, ma Dame ?
Le visage de Dame Galadriel perdit son expression irréelle pour redevenir celui d'une femme de chair et de sang.

- Qui ça, mon enfant ? Thingol ?
- Oui, dis-je à mon tour. C'était de sa faute, quand même. Si votre frère est mort.
- C'était il y a si longtemps, Thilsarn... Oui, c'était de sa faute. En partie. Thingol n'avait pas forcé mon frère à suivre Beren. Mais c'était son orgueil et sa jalousie de père qui avaient envoyé le garçon dans cette quête insensée. Je lui en ai voulu, oui. Et à Beren aussi, d'avoir été demander de l'aide à Finrod. C'était mon frère et je l'aimais, même si nous nous voyions rarement, même si nous avions des divergences de vue. Je leur en ai voulu, mais je ne les ai pas détestés. Et c'est si loin, maintenant. Ils sont morts depuis si longtemps. Sans compter Dior et ses malheureux petits...

Je passai chaque jour de longues heures dans la chambre d'Amandil, qui semblait se remettre lentement. Et, chaque jour, la Dame de Lumière venait nous rejoindre, nous parler des Temps anciens de sa jeunesse elfique, des combats de jadis, et du Paradis de Valinor auquel elle avait renoncé dans un moment d'orgueil et de folie inconsciente. Racontée par sa bouche, la Légende n'était plus la Légende, l'Histoire n'était plus l'Histoire. Le passé devenait aussi réel que les jours que nous vivions et mêmes les Puissances de l'Ouest, ces êtres mirifiques dont chacun se demandait s'ils étaient réels ou simplement le fruit de l'imagination et de la crainte des vivants, semblaient s'englober dans le réel. Souvent, l'art de ses paroles transformait la réalité, et un rêve elfique venait apaiser les blessures dues au cauchemar que nous venions de vivre. A d'autres moments, nous nous rendions compte que la vie de bien d'autres avait été une suite d'épreuves et de renoncements.

- Tout ça pour de malheureux cailloux ! ne put s'empêcher de lâcher Amandil.

Dame Galadriel réagit vivement.

- Les Silmarils n'étaient pas que de "malheureux cailloux", voyons ! Ils contenaient en eux toute la lumière du monde. Ils étaient l'œuvre la plus belle, la plus pure, jamais façonnée de la main d'un être charnel. Mais ils avaient, pour le malheur de mon peuple et du vôtre, la capacité d'éveiller la convoitise, et l'orgueil des vivants.

Elle sourit.

- Tu dois trouver difficile de comprendre cela, n'est-ce pas, toi qui a été élevé comme un Rôdeur du Nord, dans l'austérité et l'esprit de service.

Mon ami ne put s'empêcher de bâiller. Visiblement, notre conversation finissait par le fatiguer un peu trop.

- Non, répondit-il à la souveraine. Non... et oui, cependant. J'ai vu les actes de Gwandir. Je ne les comprends pas vraiment, mais je me rends compte que certains peuvent commettre beaucoup de mal par cupidité.
- Gwandir était un monstre corrompu, rétorquai-je. Mais Thingol, les Seigneurs Nains, vos cousins les Fils du Roi Fëanor... c'étaient des gens bien, au départ...
- Chacun d'entre nous porte en son cœur une part de corruption, mon enfant, soupira tristement la

Dame. Il suffit parfois de peu de chose pour qu'elle s'éveille. Et les Silmarils n'étaient pas peu de chose.

Elle se tourna vers Amandil qui luttait maintenant pour garder les yeux ouverts.

- Tu es épuisé, mon garçon. Pardonne-moi d'avoir parlé aussi longtemps. Repose-toi.
- Ce n'est rien, ma Dame, répondit mon ami d'une voix ensommeillée.

Elle caressa tendrement ses cheveux noirs et l'embrassa sur le front.

- Thilsarn ?

Moraldandil venait d'examiner sommairement mon ami. Mon père nous avait également rejoint, et son inquiétude semblait s'apaiser aux propos rassurants du guérisseur.

- Oui, Messire, répondis-je avec empressement.

L'Elfe avait cessé depuis longtemps de vouloir me forcer à l'appeler par son nom. Il avait remarqué que, rien à faire, je n'y arrivais pas. Il appartenait pour moi, malgré sa gentillesse et son dévouement, à un peuple si ancien et si noble que toute familiarité entre nous paraissait définitivement exclue, sans que cela signifie de ma part un manque d'affection ou de reconnaissance. C'était ainsi, c'était tout ; et il avait compris qu'il valait mieux entendre un "Messire" affectueux qu'un "Moraldandil" forcé.

- Viens, me dit-il, tu vas m'accompagner dans la forêt. J'ai besoin d'aller cueillir certaines plantes.
- Mais, rétorquai-je, je ne peux pas. Mon frère a besoin de moi. C'est vous-même qui...
- C'est moi-même qui t'ai dit, me coupa-t-il vivement, que ta présence lui faisait du bien. Mais il va mieux, ton père est ici, auprès de lui et il n'est pas bon, pour un enfant de ton âge, de rester confiné dans une chambre de malade. Alors, tu vas m'accompagner.
- Je ne suis plus un enfant, rouspétai-je, vexé.

Mon père m'attira auprès de lui.

- Pour les gens d'ici, je suis moi-même un enfant, fit-il, amusé et un peu gêné par mon impolitesse. Alors, cesse de te vexer pour un rien, et obéis à Moraldandil. Une promenade ne pourra te faire que du bien.
- Bien, Père, soupirai-je.

Et je suivis le guérisseur en traînant les pieds.

Les chemins étaient couverts de mousse, mais celle-ci n'était pas glissante, seulement reposante aux pieds. Des marches avaient été taillées dans la roche blanche, là où la route se faisait trop pentue. Le feuillage des bouleaux aux fûts d'argent et des énormes mellyrn filtraient la lumière pour la laisser retomber en douceur sur les fraisiers et les myrtilles. Des fleurs inconnues, jaunes d'or et argent pur, s'épanouissaient au milieu de touffes d'herbes vert tendre, et des bouquets de minuscules jonquilles étaient proches de s'épanouir.

De temps à autre, mon guide s'arrêtait, se penchait, cueillait l'une ou l'autre herbe en m'expliquant ses vertus, comme le faisait Anarion durant notre voyage. Anarion ! Comme il aurait aimé ce pays, ces vertes clairières où paissaient des troupeaux de chèvres et de moutons, ses ruisseaux argentés, et sa paix, cette paix qui régnait dans l'air même, qui pénétrait par chacun des pores de notre peau. Ce pays si différent des landes décharnées où il avait vu le jour, des territoires des hommes où chaque rocher, chaque arbre, pouvait abriter un danger. Les larmes me montèrent aux yeux.

- Anarion, murmurai-je pour moi-même, Anarion, pourquoi êtes-vous parti ?
- Il n'a pas eu le choix, fit la voix de l'Elfe. Il aurait de loin préféré vivre. Mais un autre en a décidé autrement. Et cet autre est mort, lui aussi, maintenant, de la main de mes frères.

Je ne répondis pas. Le monde était cruel. Et, d'après ce que Dame Galadriel nous avait raconté, il l'était déjà presque à son origine. C'était injuste. La mort d'Anarion était aussi injuste que celle du Roi de Nargothrond dont elle nous avait conté l'histoire. A quoi bon être bon, sage, et dévoué, si c'était pour finir comme... comme... Mon esprit ne pouvait toujours pas l'admettre.

- Et il ne l'admettra jamais, mon enfant,

J'avais apparemment pensé à voix haute, puisque l'Elfe me répondait.

- Pardon, murmurai-je. Pardon, Messire.

– Ce n'est, rien, mon garçon. Il y a des choses qu'aucun être, qui ne soit pas entièrement tourné vers le mal, ne peut concevoir. Le destin de ton ami en fait partie. Comme celui du frère de ma souveraine. Allons, viens, regarde.

La cascade retombait devant moi en millions de gouttes d'eau transparentes, si belle que j'en eus le souffle coupé, si pure que les pensées noires qui rongeaient mon esprit parurent se dissoudre en un instant d'éternité dans une vision du paradis. Je restai-là, bouche bée, sans dire un mot, pendant un temps infini, ou pendant une seconde. Je ne m'en souviens pas.

Car le temps n'avait plus d'importance. Il était suspendu entre ici et ailleurs, entre la terre bien réelle de Lórien et le mirage du pays béni. Je tombai à genoux, et mes lèvres formulèrent une prière.

CHAPITRE 66

MUSIQUES

Le temps passait, dans la Lórien, mais nous ne le voyions pas passer. Tout au plus, le jour se levait-il plus tôt, l'air se faisait-il moins frais, notre chagrin se faisait-il moins insupportable. Nous guérissions à l'ombre des grands arbres, au chant du vent dans les branchages, au son mélodieux des harpes, et à l'écoute des rêves étranges qu'évoquaient en nous les histoires racontées par la Dame. L'aimions-nous, Dame Galadriel ? Oui, bien sûr, comme celle qui nous arrachait chaque jour à la noyade du désespoir pour nous ramener à la lumière de la vie. Mais d'une affection à la fois profonde et pleine de déférence. Elle était proche, et pourtant si lointaine, maternelle et souveraine à la fois, comme l'image d'un songe fuyant et adoré, beauté irréelle faite de chair et de sang.

Amandil avait maintenant la force de se lever, de m'accompagner dans de courtes promenades sous l'œil protecteur de Moraldandil. Nous découvrions les champs cachés dans les clairières, champs de lin ou champs de blé épousant les formes des collines. Nous retrouvions les ambiances familières d'une basse-cour et les odeurs d'un potager. Nous étions au paradis et en même temps sur terre, et c'est ce qui faisait l'étrangeté de ce monde, de ces gens qui paraissaient éternels et en même temps si concrets, si présents.

Nous avons vécu la vie des Elfes, le temps qu'il nous fallut pour revenir à nous-mêmes, guéris peut-être, mais à jamais changés, à jamais blessés par une méchanceté humaine que nous ne pourrions jamais oublier. Les blessures de nos âmes étaient refermées, mais une douleur sourde se réveillait à chaque souvenir. Et nous ne voulions pas perdre ces souvenirs. Non. Plutôt souffrir, qu'oublier.

Souvent, Amandil se glissait comme une ombre pâle jusqu'à la salle de musique du palais. Là, ses doigts agiles couraient sur les cordes d'une grande harpe elfique, faisant naître des mélodies aériennes et mélancoliques. Il jouait, tant que ses forces encore bien neuves le lui permettaient, parfois jusqu'à tomber endormi au côté de l'instrument. Le guérisseur le laissait faire, m'ayant simplement demandé de le prévenir au cas où mon ami " irait vraiment trop loin. " Et je restais des heures à l'écouter, assis par terre, rarement seul. Les Elfes, pour la plupart, aiment la musique comme tous les arts, et l'habileté du jeune étranger avait vite fait le tour du pays.

- Tu es doué, vraiment, lui dit un soir le Seigneur Celeborn encore sous le charme.
- Les joues pâles de mon ami rosirent de contentement.
- Je suis doué... pour un homme, peut-être, répondit-il, visiblement confus.
 - Non, reprit le Seigneur. Tu es doué... tout court. Si ça avait été "pour un homme", je n'aurais rien dit. Et je connais peu d'Elfes qui arrivent à tirer d'un instrument des harmonies aussi riches et particulières.
 - Merci, Monseigneur, fit-il alors, la gorge nouée.

Amandil, je l'avais déjà remarqué à Bree, ne savait que faire lorsqu'on le mettait à l'honneur. Il aurait plutôt voulu, en ces moments-là, rentrer dix pieds sous terre. Le souverain remarqua son malaise, et le mit sur le compte de sa récente blessure.

– J'ai grand plaisir à t'écouter, mon enfant, mais ta fatigue est trop grande, maintenant. Va te reposer. Va dormir.

Mon ami salua, ce qui lui tira un petit gémissement de douleur, et je le raccompagnai à sa chambre. Il s'endormit aussitôt couché, sans rien me dire.

Je m'appuyai alors sur le rebord de la fenêtre et contemplai longtemps le jeu de la lumière dans les feuilles vertes et dorées des grands arbres.

CHAPITRE 67

L'ADIEU

Le temps avait passé, les jours et les semaines s'étaient écoulés sans que nous en ayons vraiment pris conscience. Mon père songeait de plus en plus à notre prochain départ, même s'il nous en parlait peu. Il s'entretenait quelquefois à voix basse avec le seigneur Celeborn, ou avec Moraldandil, du meilleur moment et du meilleur moyen de quitter leur pays pour rejoindre le nôtre.

Et c'est ainsi que nous nous retrouvâmes un matin au bord d'une large et calme rivière. Nous nous étions habillés pour le voyage, de vêtements d'été à la mode elfique aux couleurs se fondant dans celles de la nature. Nous n'avions pas beaucoup de bagages. Un ballot de vêtements, un autre de linge de rechange et le précieux sac contenant la part de notre héritage que les Elfes avaient pu récupérer durant l'attaque du camp de Gwandir.

Je portais au côté l'épée d'Anarion, pour laquelle Dame Tari m'avait confectionné un fourreau de cuir rebrodé d'argent. Je la portais pour la première fois, et la présence de l'arme me faisait l'effet d'avoir auprès de moi comme une ombre de mon ami disparu. Étais-je triste ? Oui, sans doute, de quitter ces gens que j'avais appris à aimer tout autant que la magie de leur royaume. Triste aussi bien sûr de la plaie à jamais ouverte par les actes de Gwandir, mais plus désespéré. J'étais à nouveau prêt à affronter le monde.

Le Seigneur et la Dame nous attendaient, ainsi que Moraldandil et Aranwë qui devaient nous accompagner jusqu'aux chutes de Rauros, nous aider à transporter les barques jusqu'à la partie basse du fleuve, et ensuite rentrer chez eux. J'étais content de leur présence. Les adieux se feraient ainsi de façon moins brutale.

Je saluai profondément le Seigneur et m'agenouillai devant la Dame, ainsi que le firent Amandil et mon père. La souveraine nous embrassa en nous souhaitant bon voyage, puis fit un signe à deux serviteurs qui se tenaient en retrait. Ils s'avancèrent vers Amandil et moi et nous tendirent à chacun un cadeau enveloppé d'un voile de lin blanc.

J'ouvris le mien. Il contenait une écritoire de bois marqueté et incrusté de filigranes d'argent, celle-là même que j'utilise aujourd'hui pour rédiger cette histoire. Il contenait aussi un petit sac de cuir, rempli de terre, et d'un curieux fruit sec.

- Plante le fruit dans un champ, mon enfant, me dit Galadriel avec cérémonie et trace avec la terre un cercle à trente pieds autour de lui. J'étendrai à ce cercle la protection de mon pouvoir.

Je la remerciai, et lui baisai la main.

Amandil, lui, ne put s'empêcher de pousser un cri de surprise et d'admiration en découvrant une harpe de voyage, telle que celles qu'utilisaient les ménestrels, mais au bois patiné par les siècles et travaillé de volutes d'or et d'argent entremêlés.

- C'est... trop. C'est magnifique, bafouilla-t-il, ému. Je ne sais que vous dire, ma Dame, mon Seigneur.

– Alors, ne dis rien, mon garçon, lui répondit Celeborn. Pense simplement à nous lorsque tu en joueras. Ton talent est à la mesure de l'instrument que nous t'offrons. Prends-en soin.

Galadriel se tourna vers mon père.

– Je ne savais quoi vous offrir, Thilran, d'autre que le moyen de retourner chez vous. Faites bon voyage. Que les Puissances de l'Ouest étendent sur vous leur protection.

Mon père salua à nouveau.

– Vous m'avez fait le plus beau cadeau qui soit en ramenant mes garçons à la lumière, dit-il avec respect et reconnaissance. Vous serez dans mes pensées jusqu'à la fin de mes jours.

Il passa au cou de la souveraine un collier d'or et de cristal de roche qui avait autrefois appartenu à notre cousine défunte. Petit cadeau, sans doute, pour une aussi grande dame que Galadriel de Lórien, mais cadeau qu'elle accepta de bonne grâce en souvenir de ses hôtes d'une saison.

Je pagayais à l'avant de la barque, Moraldandil à l'arrière. Amandil se trouvait entre nous, sans pagaie. Il avait insisté pour nous aider à manœuvrer l'embarcation, mais le guérisseur lui avait opposé un "non" qui ne souffrait pas de contradiction. Mon ami avait grommelé qu'il allait bien et n'avait pas besoin de régime de faveur, mais s'était finalement rendu aux arguments de l'Elfe. Lorsque je jetais un coup d'œil par-delà mon épaule, je le voyais d'ailleurs souvent somnoler, se servant du ballot de linge comme d'un oreiller. Dans l'autre barque, Aranwë et mon père pagayaient eux aussi en silence. Les paysages défilaient, collines boisées et douces prairies.

Et nous avons atteint le fleuve, violent, fort et sauvage. Le fleuve, celui qui nous ramènerait chez nous, celui-là même que je contemplais le matin de la fenêtre de ma chambre, celui dans les flots duquel j'avais appris à nager et à pêcher le saumon.

Les paysages variaient. Bientôt, le soir tomba, et nous dirigeâmes nos embarcations vers une petite plage entourée de falaises. Un feu, un repas de pain, de poisson fumé et de cerises bien mûres, le ciel étoilé par-dessus nous pour couverture dans la douceur de l'été... Ce fut une belle soirée, amicale et sereine. Loin, me semblait-il, des dangers du monde et la méchanceté des hommes.

Les jours se suivirent, pareils, monotones, bien que les paysages qui défilaient devant nos yeux ne le fussent pas. Et, soudain, Ils furent devant nous.

Les Rois de Pierre.

Amandil m'agrippa l'épaule.

– L'Argonath, dit-il d'une voix étranglée. Je croyais que c'était un conte.

Ils se dressaient, immenses et menaçants de chaque côté du fleuve. Ils levaient la main en signe de paix, et pourtant le voyageur sentait en les voyant que le territoire dans lequel il entrait était protégé par leur force.

Ils étaient là.

Ils existaient, me dominant, dominant le monde, de leur majesté de pierre.

Et, s'ils existaient...

Le fleuve roulait entre les pieds des Rois. Au loin, un fracas de tonnerre s'élevait dans le ciel sans nuages.

CHAPITRE 68

AMON HEN

Nos barques glissaient lentement sur l'eau calme d'un lac parsemé d'îles. Aranwë se dirigea vers une berge en pente douce recouverte d'herbe tendre, pointillée de fleurettes mauves. Nous le suivîmes et tirâmes les embarcations au sec. La nuit était encore bien loin de tomber, mais l'Elfe nous fit part de sa décision de passer la nuit en cet endroit.

Le lendemain à l'aube, nous allions utiliser l'ancien chemin de portage du Rauros pour descendre une des barques au pied des chutes, et de là continuer à trois notre route vers notre village, notre maison. Je grommelai, me demandant pourquoi il fallait être quatre – Amandil étant encore trop fragile pour ce travail – pour porter une de ces barques légères. Nous avions déjà dû emprunter l'ancienne route terrestre pour éviter des rapides dont j'ai oublié le nom et notre fardeau, étonnamment, ne m'avais pas paru bien lourd en cette occasion.

Aranwë éclata de rire devant mes airs présomptueux.

- Il ne s'agit pas de partager le poids de la barque, m'expliqua-t-il, mais plutôt son encombrement. Une chose est de la porter en terrain à peu près plat, une autre de lui faire franchir les tournants du chemin escarpé qui mène au lit bas du grand fleuve.

Je dus accepter ses arguments. Après tout, c'était en grande partie pour nous aider à franchir cet obstacle qu'ils nous avaient accompagnés, Moraldandil et lui.

La soirée était douce, et l'ouïe affinée des Elfes n'avait repéré aucun bruit inquiétant dans la forêt proche. Pourtant, lorsque je demandai l'autorisation de m'éloigner sous le prétexte de trouver du petit bois à brûler, Aranwë insista pour m'accompagner. J'acceptai, non avec joie, mais parce que je savais désormais que la prudence était nécessaire en toute circonstances. Gwandir avait laissé des traces en mon esprit, et cela en était une.

Je ne dus pas marcher longtemps avant de tomber sur des pierres qui semblaient tout sauf naturelles. Elles couvraient une colline proche, ruines humaines désormais envahies par la végétation. Leur présence ne m'étonna pas outre mesure, vu la proximité des géants de pierre de l'Argonath. Elle m'emplit simplement de mélancolie. Quel édifice, témoin du passé de mon propre pays, s'était autrefois dressé fièrement dans cet endroit aujourd'hui loin de toute vie intelligente? Je posai la question à mon garde du corps et guide, qui me répondit qu'au sommet de la colline se trouvait ce qui était nommé jadis le "siège de la vue". Sa réponse excita ma curiosité, non encore éteinte malgré toutes les découvertes que mon esprit avait dû engranger en un peu plus d'un an.

Je grimpai, j'escaladai les anciennes marches de pierre à demi recouvertes de mousse, m'agrippant aux branches basses des arbres pour ne pas tomber. J'arrivai au sommet dénudé de la colline d'Amon Hen. Une table de pierre et, dominant celle-ci, un trône sculpté encore impressionnant malgré les outrages du temps et de l'oubli, se présentaient à ma vue. Je montai respectueusement le petit escalier de dalles bleues et m'assis sur le Siège.

Et je vis. Je vis l'arc-en-ciel prenant naissance dans le fracas des chutes. Les marécages que traversait ensuite le fleuve devenu paresseux, les vertes prairies du Rohan, et enfin, mon pays.

Mais les montagnes de l'Est étaient en feu, plus menaçantes que jamais. Des troupes innombrables déferlaient sur nos plaines. Nos armées refluaient...

Et revenaient en vague sur l'Ennemi, suivant un étendard brandi devant les troupes. Un drapeau noir et blanc. Mon drapeau...

Mis à part que, par dessus l'Arbre du Gondor scintillaient les étoiles et la couronne des Rois.

Et ce fut tout...

Je criai.

Je tremblais de tout mon corps. Aranwë me prit dans ses bras, m'arracha au siège, me gifla.

Je revins à la réalité. Il me tendit sa gourde d'eau de vie. Celle-ci ne fut pas assez forte à mon goût.

– Allons, mon grand, calme toi !

J'avais raconté ma vision à mon père et mes amis réunis. Mon père n'avait pu s'empêcher de réprimander notre guide, qui m'avait laissé m'asseoir sur le siège prophétique sans prendre de précautions. Aranwë ne put donner comme explication que le fait que je l'avais pris de vitesse. Il ne s'attendait pas à ce que je veuille faire l'expérience du siège de la vue. Et, à vrai dire, je ne m'y serais pas risqué si j'avais su de quoi il s'agissait.

Je bus une nouvelle gorgée d'eau-de-vie, repris mon souffle.

– J'ai vu la guerre, père. La guerre chez nous.

Était-ce une guerre passée, une guerre à venir ? Les Elfes ne purent me répondre. Les visions, dit Moraldandil, sont choses étranges, difficiles à interpréter même pour les grands initiés comme Dame Galadriel...

– Ce ne pouvait pas être une guerre proche, finis-je par dire en retrouvant mon calme. Sans doute ai-je vu un lambeau du passé.

– Pourquoi ? me demanda Amandil, intrigué, mais rassuré quand même par mes conclusions.

– A cause du drapeau, répondis-je, sûr de moi. Ce n'était pas la bannière du Gondor des Intendants. C'était la bannière des Rois.

Si mon ami fut profondément troublé par ma réponse, il ne nous en fit rien savoir.

Le feu de camp éclairait nos visages. Cette soirée était la dernière. Demain, Moraldandil et Aranwë regagneraient leur patrie en remontant le fleuve, et nous ne serions plus que trois à naviguer vers le Gondor. Le terme de notre voyage approchait. Je regardais nos compagnons à la clarté des flammes. Ils nous avaient aidés, malgré leur réticence première. Ils nous avaient sauvés. Je ne les reverrais sans doute plus jamais, ni leur pays protégé de la mort et du temps. La musique d'Amandil se mêlait au tonnerre du Rauros, et montait avec lui vers les étoiles en une prière d'actions de grâce.

CHAPITRE 69

LE RAUROS

Aranwë avait raison : transporter la longue embarcation sur ce chemin étroit, pentu et couvert de pierraille n'était pas une sinécure. Elle nous glissait des mains, s'accrochait dans les branchages, nous forçait à marcher parfois à reculons pour prendre un virage trop serré. J'entendais à quelques pas de nous le grondement de la chute, et j'avais le visage humide des minuscules gouttelettes de brumes qui s'infiltraient sous le couvert des arbres. Je glissais, soufflais, sans me plaindre cependant, auquel cas je me serais attendu à une remarque du genre "je croyais que deux personnes suffisaient à faire le travail." Je m'étais trompé, j'avais été présomptueux, mais je ne voulais surtout pas que quelqu'un me le rappelle. Donc, je serrais les dents et je me taisais. Pour une fois, cependant, j'enviais Amandil, resté de garde auprès de nos bagages et de la seconde barque, celle que nos amis utiliseraient pour le retour.

Nous finîmes par sortir de la forêt, non pas au pied des chutes, mais un peu plus loin, près de l'endroit où le fleuve retrouvait son calme. Nous déposâmes notre fardeau sur la berge, peu élevée et sablonneuse. Je poussai un soupir de soulagement, frottai mes mains moites contre ma tunique.

– Alors, c'était facile, n'est-ce pas ? me taquina Moraldandil en riant.

Je grommelai une réponse incompréhensible, et détournai la conversation sur la sauvagerie du paysage que nous avions devant les yeux. Car il était sauvage, mon fleuve, impossible à maîtriser, d'une force et d'une impétuosité sans borne. Et d'une beauté à couper le souffle.

– Il est comme toute chose, m'expliqua Aranwë, il a en lui le calme et la tourmente, le positif et le négatif. Ces chutes donneraient la mort à tout imprudent qui s'y aventurerait, mais elles ont, sans doute, leur utilité. Ne serait-ce que par leur indicible splendeur.

J'acquiesçai en silence, me repaissant encore de la terrifiante majesté de la cataracte. Un arc-en-ciel se levait dans la brume, et le tonnerre incessant hypnotisait mon esprit.

– Dépêche-toi, mon garçon, m'appela Moraldandil.

Il était inquiet de savoir Amandil seul de garde au bord du lac, et nous incitait à remonter auprès de lui le plus vite possible. J'étais fatigué, mais je le suivis sans rien dire, car je partageais ses craintes. Si la blessure de mon ami était cicatrisée, il était loin d'avoir recouvré ses forces et aurait été bien démuni, malgré tout son courage, en cas d'attaque.

La montée fut moins périlleuse que la descente. Je glissais quelquefois, mais j'avais les mains libres pour m'accrocher aux branches ou prendre appui sur une souche moussue. J'entendais mon père haleter derrière moi, et je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer qu'il n'était plus de première jeunesse. Il fit semblant de prendre la mouche, mais finit par me rétorquer, entre deux soufflements, qu'un jeune homme pourrait difficilement être le père d'une fille bonne à marier. Ce voyage, et les épreuves qui nous avaient été envoyées par je ne sait quel destin maléfique, avait eu malgré tout pour conséquence positive une complicité nouvelle entre nous.

Amandil nous attendait. Il avait rassemblé nos bagages, préparé une tisane d'herbes des bois, et grillait sur le feu des tranches de pain rassis. Nous nous écroulâmes à ses côtés, dans l'herbe tendre.

– Tout est calme, Monseigneur, dit-il à Aranwë, tendant à l'Elfe un gobelet fumant.

– Et j'espère que ce sera le cas jusqu'au terme de votre voyage, répondit celui-ci. Les marécages

seront votre dernier obstacle. Plus loin, vous serez sous la protection des guerriers de Rohan. Le Rohan... si proche, et pourtant si lointain, déjà, dans mes souvenirs.

- Il y a une longue perche dans la barque, poursuivit Aranwë. Dans les marécages, je vous conseille de dormir dans la barque. Trouvez un endroit éloigné des courants, sur la "rive" est. Plantez solidement la perche dans la vase, et amarrez-y le bateau.
- Et surtout, continua Moraldandil, n'oubliez pas, à l'entrée du marécage, de vous faire une tente où vous abriter des moustiques. Ces bestioles propagent de vilaines maladies et leurs piqûres ont de quoi rendre fou le plus stoïque des hommes. Vous avez dans vos bagages un long voile de lin et des montants de bois prévus pour cet usage.

Mon père remercia, promit, remercia encore.

J'éteignis le feu, me chargeai d'un des sacs. Mon père fit de même. Lorsqu' Amandil voulut s'emparer de ce qu'il avait choisi de porter, le guérisseur l'en empêcha.

- Pas encore, mon garçon.
- Je vais bien, tenta de protester le jeune homme. Je vais bien, grâce à vous.
- Et tu vas m'obéir, si tu veux continuer à aller bien, répondit l'Elfe d'une voix triste et sévère à la fois.

Il se chargea du sac et de la harpe, et pris mon ami par les épaules.

- Tu vas m'obéir pour la dernière fois.

Amandil se mordit la lèvre, et baissa les yeux.

Nous fîmes nos adieux aux Elfes au bas du chemin de portage. Le guérisseur serra longtemps Amandil dans ses bras. Le jeune homme était profondément ému de quitter celui qui l'avait arraché à la mort par ses soins attentifs et son attention de tous les instants. L'Elfe lui-même avait les larmes aux yeux.

- Un guérisseur ne doit pas s'attacher à ses patients, finit-il par dire, le visage crispé. C'est contraire à toutes les règles de notre ordre. Allez, va-t-en maintenant. Et sois prudent. Ne fais pas de bêtises.
- Je vous le promets, répondit Amandil.

Mon père et Aranwë avaient mis la barque à l'eau.

- Et je vous promets de le surveiller, criai-je en agitant la main, tandis que nous nous éloignions du rivage.

CHAPITRE 70

LES MARÉCAGES

Thilsarn ?
Je tentai de me retourner sans trop faire tanguer la barque. J'avais la tête sur un sac de linge et les pieds calés dans l'étroite extrémité de l'embarcation.

– Thilsarn ? Tu dors ? m'appela à nouveau Amandil à voix basse.

Je bougeai à nouveau, en ayant l'impression que j'allais nous faire verser dans l'eau trouble du marécage. Nous n'étions pas très éloignés du lit du fleuve. Juste assez pour être à l'abri du courant, juste assez pour sentir les odeurs fétides du boubier.

– Non, répondis-je. Comment voudrais-tu que je dorme ? J'ose à peine bouger et ce bruit... ce bruit... ça m'énerve !

Ce bruit, c'était le bourdonnement de centaines, de milliers, de centaines de milliers de moustiques, insectes vrombissant avides de notre pauvre sang humain. Un voile de lin nous protégeait tant bien que mal de leurs piqûres. Il flottait autour de nous, tendu par des piquets de bois et retenu au fond du bateau par quelques cailloux. De temps à autre, un insecte plus malin que ses congénères réussissait à se glisser par dessous et s'en donnait à cœur-joie sur les parties de notre corps –mains et visage– restées à nu.

– Et, en plus, je dois tout le temps me gratter. Ces piqûres me démangent trop.

C'était notre deuxième nuit dans les marécages formés par le delta de l'Entalluve. Deuxième nuit sans sommeil pour moi.

– Ça n'a pas l'air de trop gêner mon Oncle, répondit Amandil en riant doucement.

Mon père avait demandé au jeune Rôdeur de lui donner ce nom familial durant notre séjour en Lórien, et il s'exécutait avec grand plaisir. Il faisait vraiment partie de notre famille, désormais.

– Mouais ! chuchotai-je. Il fait encore plus de bruit que les moustiques.

Et, de fait, à l'autre extrémité de la barque, mon père ronflait consciencieusement, sans que rien, apparemment, ne puisse troubler son sommeil.

– Amandil ?

– Oui, petit frère...

Visiblement, mon ami ne parvenait pas plus que moi à dormir. Ce qui ne m'étonnait pas outre mesure, car il passait une bonne partie de la journée à somnoler, les moustiques étant bien moins présents après le lever du jour et Amandil n'ayant pas reçu de Moraldandil –donc, par voie de conséquences, de mon père – l'autorisation de payer.

– Que vas-tu faire ? Après notre retour ?

Il eut un silence, troublé par le coassement de quelque grenouille.

– Rester chez vous un moment, le temps de reprendre des forces. Sans doute jusqu'à la fin de la mauvaise saison et le départ des convois vers le Nord. Enfin, si vous voulez bien de moi.

– Imbécile !

– Ensuite je...

Il soupira.

– ... je rentrerai chez moi. Je n'ai pas le choix, Thilsarn.

Je rouspétai, lui disant que sa place était désormais parmi nous, qu'il n'avait aucune raison de retourner vers les dangers de la vie de Rôdeur.

– Tu ne comprends pas, petit frère. J'ai un travail à effectuer, un devoir vis à vis des gens de l'Ancien Royaume. Je suis un Dúnadan d'Arnor, moi et les miens devons assurer la sécurité des campagnes. Et nous sommes si peu nombreux ! Je dois rentrer chez moi, même si... même si je préférerais rester avec vous. Et puis...

Sa voix reflétait maintenant une profonde tristesse.

– ... j'ai une tâche à accomplir. Je dois aller voir ma tante Urwen. Elle n'a plus que moi, maintenant. Et Apolline. Je dois leur annoncer... leur dire, pour Anarion. Et je ne sais pas comment.

Sa voix n'était plus qu'un murmure.

– ... je ne sais pas comment.

Je tendis la main de l'autre côté du sac-oreiller que nous partagions, et la lui posai sur l'épaule.

– Tu as des mois pour réfléchir à ça, lui dis-je pour le reconforter.

Mais, dans un mois ou un an, l'indicible resterait indicible.

La barque roula brutalement, et je m'accrochai au plat bord.

– Dites-donc, vous deux ! grogna mon père. Arrêtez donc de bavarder. Il y a des gens, ici, qui essaient de dormir.

"Des gens", c'était lui seul, mais nous fîmes l'effort de nous taire.

Le soleil se leva sur les marécages. Une clarté dorée se reflétait dans mille et mille mares, caressants les îlots de roseaux nappés de lambeaux de brume. Un flamant survola notre embarcation, nous frôlant presque de ses immenses ailes roses. Il se posa avec majesté auprès d'un groupe de ses congénères. Plus loin, des aigrettes, des ibis et des grues couronnées s'éveillaient dans la fraîcheur du matin. Un couple de canards sauvages nageait tout près de nous, sans faire aucunement attention à notre présence. Mon père s'éveilla, souleva le voile blanc pour faire sa toilette, puis fourragea dans son sac à la recherche de nourriture. Il nous tendit un gâteau d'avoine et une gourde d'eau claire.

Nous avons mangé en silence en assistant à l'éveil des marais et jamais, jamais, je n'aurais cru qu'un endroit qui me semblait si sordide et peu propice à la vie renferme autant de merveilles. Une reinette me regardait d'une feuille de nénuphar. Des libellules frôlaient l'eau de leurs ailes et des dizaines d'oiseaux de toutes sortes prenaient leur envol vers le fleuve.

Mon père tira la perche à lui, et reprit sa pagaie.

Nous repartions vers le sud.

CHAPITRE 71

THÉODRED

Les marécages étaient loin derrière nous, maintenant. Les vertes prairies du Rohan leur avaient succédé, entrecoupées de champs de céréales dont il ne restait que des chaumes noircies et de grosses meules de paille rondes. Les moissons avaient eu lieu. Le pays des Elfes avait comme suspendu le temps pour nous. Nous ne nous étions pas rendu compte, en nous fiant à nos impressions propres, que la saison était aussi avancée. Sauf qu'il faisait chaud, et que le soleil brûlait mon visage. De temps à autre, je plongeais la main dans l'eau fraîche du grand fleuve, et mouillais mes boucles qui séchaient aussitôt. J'apercevais au loin des troupeaux de vaches grasses et d'élégants et robustes chevaux. Le courant était suffisant pour nous aider à avancer sans fatigue, sans pour autant avoir la force de nous faire verser. Rien de tout cela n'était désagréable.

Nous nous sommes arrêtés pour déjeuner sur une petite plage, dans un coude du fleuve. Peu avant, dans une chaumière riveraine de l'Anduin, mon père avait acheté une miche de pain frais, une cruche de lait crémeux et un plein panier de cerises, rouges et juteuses. Nous nous sommes régalés de cette nourriture simple mais fraîche, avant de nous étendre sur le sable gris. J'étirai mes bras fatigués, sentis une torpeur bienfaisante s'emparer de moi. Que pouvait-il nous arriver, ici ? Nous nous trouvions dans un royaume ami du nôtre, bien organisé, où l'ordre régnait grâce aux Eored du Roi Théoden, et dont les habitants étaient de braves gens. J'entendais le bruit de l'eau et celui du vent dans les herbages. Et, aussi, celui de plus en plus distinct de sabots foulant la campagne...

Je me réveillai en sursaut. Un homme, grand et blond, en uniforme de la Marche, venait de sauter à bas de son cheval pour s'adresser à mon père.

– Wie bent U ? Wat doet U hier ?

Mon père lui fit signe qu'il ne comprenait que vaguement ses questions, mais déclina son identité, ce qui parut satisfaire le soldat.

– D'où venez vous ? Avez-vous un laissez-passer du Roi vous permettant de traverser notre pays ?

– Nous sommes Gondoriens, expliqua mon père. Nous rentrons chez nous après une visite à nos parents du Nord. Nous avons un document nous autorisant à nous trouver au Rohan, mais il nous a été volé.

– Vous venez du Nord par le Fleuve ? fit l'homme, suspicieux. Il n'y a rien par là. Seulement des marécages et des chutes. Et, plus loin, le Royaume de la Sorcière d'Or.

Je ne pus m'empêcher d'intervenir.

– Ce n'est pas une sorcière, Messire, rouspétai-je d'un ton furieux. C'est une grande Dame. Elle nous a sauvé la vie.

Amandil posa la main sur mon bras, me faisant signe de me calmer. Le Rohirrim fit comme s'il n'avait pas entendu ma remarque.

– Peu importe, nous répondit-il. Les étrangers sans laissez-passer officiel doivent obligatoirement passer par Edoras. C'est la loi.

La loi ! Le Rohan était sûr, mais cette sécurité avait un prix. Et je ne nous voyais pas abandonner notre embarcation pour continuer notre voyage à pied en portant nos bagages. Mon père non plus. Il tenta à nouveau d'expliquer notre situation au garde.

- Nous n'avons pas de chevaux. C'est l'été. Il fait chaud. Et mon aîné relève d'une grave blessure. Il reste fragile. Je ne vois pas comment joindre votre capitale à pieds.

Il parla, encore et encore, et le soldat finit, non par céder, mais par nous donner l'ordre de rester sur place, le temps de nous amener son chef et seigneur.

Quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant le jeune homme à qui nous avions eu affaire pendant notre première traversée du pays. Le Prince héritier en personne. Il nous regarda et éclata de rire, tandis que mon père et moi le saluions avec respect, imités par Amandil.

- Le hasard fait curieusement les choses, finit-il par nous dire, toujours amusé.

Il donna l'ordre à son subordonné de se retirer, s'assit sur la plage, et nous invita à faire de même.

- Ainsi, Seigneur Thilran, vous voilà de retour des Terres d'Arnor ! Vous avez de la chance d'être tombé sur moi... Un autre Capitaine vous aurait fait faire le détour par nos terres. Mais buvons à votre retour, sain et sauf.

Il tendit une gourde à mon père. Celui-ci but, la passa à Amandil. Puis ce fut mon tour. C'était du vin blanc, âpre et sec, mais pas mauvais du tout.

- Vous vous souvenez donc de nous, Altesse ? dit finalement mon père.
- J'aurais eu difficile à vous oublier ! répondit le jeune prince en riant à nouveau. On ne rencontre pas tous les jours des ravisseurs de princesses !

Je rougis, baissai la tête, bafouillai.

- Je vous présente mes excuses, finis-je par dire, mal à l'aise. Je ne savais pas, alors... Je ne savais pas que le monde était dangereux. Que je faisais courir des risques à Son Altesse.

Théodred releva mon visage, plongeant ses yeux clairs dans les miens, tandis qu'Amandil interrogeait mon père du regard.

- Tu as mûri, Thilsarn fils de Thilran. L'an dernier, j'ai eu affaire à un enfant. Ce n'est plus le cas, apparemment, aujourd'hui.
- La vie se charge de vous donner des coups, fis-je à voix basse. Ceux-ci vous changent.

Le prince fit à nouveau passer la gourde de vin.

- Votre voyage n'a pas été de tout repos, n'est-ce pas ? Racontez-moi. Et dites-moi qui est l'homme qui vous accompagne et qui, si je ne m'abuse, ne faisait pas partie de vos précédents compagnons.

Mon père s'exécuta. Il raconta sommairement au prince notre voyage, notre séjour à Bree, les drames du retour, Gwandir, la mort d'Anarion, la blessure d'Amandil et l'accueil des Elfes. Théodred écoutait, intéressé. Posait des questions. Il s'entretint longuement avec le jeune Rôdeur sur la situation des pays du Nord, la sécurité des villages et des convois, les incursions d'Orcs et de brigands, Dunlendings ou autres.

- L'hiver a été rude, ici aussi, nous confia-t-il. Pas seulement le climat, non. Beaucoup de loups, de Wargs, même. Comme dans le Nord. Et des serviteurs du Ténébreux plus nombreux que jamais. Il traîne encore quelques bandes de ces créatures dans la région, et d'hommes malhonnêtes aussi. D'où la méfiance de mes hommes. Veuillez les en excuser.

Nous parlâmes un long moment avec le jeune prince, qui se révélait un compagnon agréable et ouvert aux autres. Voyant que les heures passaient et que le jour avançait dangereusement, il nous proposa de nous joindre à ses hommes pour la nuit. Mon père hésita, accepta finalement. On ne refuse pas l'invitation d'un prince.

Theodred appela donc ses hommes, qui nous rejoignirent au bord du fleuve.

Nous avons partagé leur bière et leur viande séchée. Ils ont chanté leurs chansons, nous les nôtres.

Nous avons dormi auprès de leurs feux.

Nous les avons quittés au petit matin.

Jamais je n'ai revu le prince Théodred.

Jamais je ne le reverrai.

CHAPITRE 72

RETOUR

Nous avons continué notre navigation sur le Grand Fleuve. Nous avons dépassé les vertes prairies du Royaume des Chevaux. Nous avons franchi la frontière de notre pays. Nous avons navigué entre les ruines de la cité morte d'Osgiliath, en prenant bien garde de ne pas nous approcher de la rive droite de l'Anduin.

Au détour d'un méandre, la Cité Blanche nous est enfin apparue dans le lointain, éclatante dans le soleil d'été.

Nous avons longé les champs et les prés dans lesquels j'avais couru, enfant.

Deux femmes lavaient du linge, agenouillées sur la pierre plate du bord de l'eau où ma mère, autrefois, se rendait avec une domestique pour accomplir cette même tâche.

L'une d'elles était ma sœur.

J'étais à la proue du bateau. Je criai, fis de grands gestes. Elle, absorbée par son travail, ne nous voyait pas. Alors je posai ma pagaie, défit mon ceinturon, ôtâmes mes bottes et me jetai à l'eau avant qu'Amandil ou mon père aient eu le temps de réagir.

Je nageai jusqu'à la pierre, sortis de l'eau comme un diable aquatique. La servante recula, effrayée. Ceridwen hurla, puis me reconnut. Elle m'aida à sortir de l'eau, me traitant de mille noms d'oiseaux pour l'avoir ainsi effrayée, tout en faisant signe à notre père. Je la pris dans mes bras, la fis tourner comme une enfant. Je l'embrassais, je pleurais, je riais tout à la fois.

– Tu as grandi ! me dit-elle en écartant les cheveux mouillés de mon visage.

Je remarquai qu'en effet, elle m'arrivait à peine à l'épaule. Nous étions à peu près de la même taille au moment de mon départ.

Elle pleurait, elle aussi, tandis qu'Enid, la servante, aidait mon père et Amandil à amarrer notre embarcation et à monter sur la pierre.

– Un convoi est arrivé du Nord, continua Ceridwen en tombant dans les bras de mon père. Vous n'étiez pas parmi les marchands. L'un d'entre eux a dit à Beren que vous aviez accompagné des amis jusqu'à la frontière du Rohan et que vous deviez continuer seuls en territoire allié. Que vous auriez dû être rentrés depuis bien longtemps.

Elle se mit à sangloter doucement tandis que mon père l'étreignait, la rassurait.

– Nous sommes là, maintenant, ma chérie, nous sommes là.

– Nous avons cru..., renifla-t-elle. J'ai cru... que... qu'il vous était arrivé malheur.

Et elle sanglota de plus belle.

– Nous sommes là, reprit mon père. Nous sommes vivants. Vivants. Mais il est vrai...

Il la serra plus fort, puis l'écarta de lui et essuya son visage.

– Il est vrai que j'aurais préféré ne pas ramener une seule pièce d'argent que d'avoir vécu ce que nous avons vécu, que d'avoir perdu celui que nous avons perdu.

– Que...? Qui... ? fit ma sœur, attendant une explication.

– A la maison, ma chérie, répondit mon père. Nous te raconterons tout, mais à la maison. Devant un verre de vin et une assiette de gâteaux secs. Tu as bien des gâteaux en réserve, n'est-ce pas ?

Elle fit oui de la tête.

J'aidai Enid à débarquer nos bagages, et à les charger sur l'âne de Ceridwen.

- Continue la lessive, dit ensuite ma sœur, retrouvant son rôle de maîtresse de maison en même temps que son sang froid. Je te renvoie l'âne dès que nous serons arrivés. Seren le mènera.
- Bien, ma Dame, fit la domestique, placide.

Pendant que duraient nos effusions, Amandil s'était tenu à l'écart. Ma sœur le remarqua enfin et l'invita à nous suivre.

- Vous avez un compagnon ? demanda-t-elle à mon père qui la reprit.
- Plus qu'un compagnon. Amandil est devenu...

Il hésita, regarda le jeune homme qui baissa les yeux en souriant.

- ... comme un fils pour moi, et, je pense, comme un frère pour le tien.

Ceridwen me passa la longe de l'âne, et prit la main du Rôdeur dans les siennes.

- Alors, vous faites partie de la famille, c'est ça ? demanda-t-elle, intriguée.
- Oui, je crois... j'espère, répondit mon ami que ces effusions avaient mis mal à l'aise.
- J'espère que vous vous plairez ici, dit alors Ceridwen en l'embrassant sur les deux joues. Et que nous nous entendrons. Enfin...

Elle se retourna vers nous

- ... enfin, pendant le temps qu'il me reste à passer parmi vous.

Car notre retour rendait possible ses noces, tant attendues, avec Beren.

Nous nous sommes installés dans la grande salle. Ceridwen nous a apporté des gâteaux aux cerises et aux raisins secs. Mon père a débouché un flacon de vieux vin liquoreux. Et nous avons parlé, parlé et parlé encore. Nous avons raconté le Rohan et la route du Nord. La foire d'Automne et les neiges de Bree. La tragédie du retour et le pays des Elfes. Nous avons bu, et nous avons pleuré. Nous avons évoqué Mardûk et Gawain, Elmer et Jacinthe, Faiëlla et Moraldandil, Frodon et Bilbon, Aranwë et Celeborn, Théodred et Galadriel.

Et Anarion. Anarion qui revivait au milieu de nous par la voix de mon père. Anarion dont la présence restait plus forte dans notre cœur que celle de bien des vivants. Anarion dont nous n'arrivions pas à raconter la mort. Anarion...

Les yeux de ma sœur étaient pleins de larmes lorsque la petite Seren vint nous avertir que le repas était prêt. Nous n'avions pas vu le temps passer.

CHAPITRE 73

LE MARIAGE –1–

Mon père prit la main de Ceridwen dans la sienne. La mère de Beren fit de même pour son fils. Ils joignirent ensuite les mains de leurs enfants par-dessus la couronne de fleurs.

- Beren, dit mon père. Je te confie ma fille. Sois en responsable et digne, à jamais.
- Ceridwen, dirent ensemble les parents du jeune homme, nous te confions notre fils. Sois en digne et responsable, à jamais.

Les jeunes gens se tournèrent vers le Célébrant.

- Ceridwen, demanda Boromir, acceptes-tu cet homme pour compagnon ?
- Oui, répondit ma sœur, bouleversée.
- Et toi, Beren, acceptes-tu cette femme pour compagne ?
- Oui.

Le prince enroula le ruban de satin autour de leurs mains unies, et prononça ensuite les paroles rituelles.

- Par le pouvoir de l'Intendant agissant au nom du Roi, je vous déclare unis, Ceridwen et Beren, tant que durera le monde. Et après, si telle est la volonté de l'Unique. Je le proclame devant les hommes, et face aux Puissances de l'Ouest. Soyez bénis.

Pendant que les nouveaux mariés se retournaient vers l'assemblée, je m'avançai vers eux, tenant un des quatre coins du voile sacramental. Aidé d'Amandil et des demoiselles d'honneur, la sœur de Beren, Melian et une de ses cousines, nous en recouvâmes le jeune couple au moment où la foule se levait pour un chant d'action de grâce.

Le mois qui suivit notre retour était celui des vendanges. Il fut aussi, cette année-là, celui des préparatifs de mariage de Ceridwen, autrement dit un mois de folie qui ne nous laissa, à mon père et à moi, pas un seul instant pour penser. J'appris à Amandil à se servir d'une serpette, et à fouler le raisin. Mon ami recouvrait petit à petit ses forces, et je le voyais de jour en jour moins pâle, moins maigre, moins fatigué, bien que de longs moments de repos lui fussent encore indispensables.

Il nous accompagna à deux reprises à Minas Tirith où mon père, qui tenait à organiser une fête inoubliable, passait un temps incroyable à courir les fournisseurs. Nous passâmes un nombre d'heures qui me semblaient incalculables chez le meilleur tailleur du pays, qui avait reçu comme consignes de nous transformer en jeunes seigneurs dignes de faire honneur le jour de ses noces à la plus belle jeune fille du Gondor. Je fis à Amandil la remarque que cette même jeune fille et son promis échappaient à la corvée, elle ayant cousu et brodé sa robe de ses mains, lui devant revêtir pour l'occasion son uniforme de gala.

Mon père voulut écouter tous les ménestrels, tous les orchestres de danse, afin de choisir les meilleurs. Il fut d'autant plus excité et tendu que Beren nous apprit que le prince héritier en personne avait accepté de présider la cérémonie. Il ne tenait plus en place. Il lui fallait les plus raffinés des cuisiniers, la vaisselle la plus délicate, les fleurs les plus somptueuses. Cela finit par m'amuser. D'autant plus que, lors de nos passages dans la capitale, nous passions de longs moments avec mon futur beau-frère qui, s'il avait conservé sa gentillesse naturelle, avait complètement perdu son calme

légendaire.

Et le grand jour était arrivé. Ma sœur était éblouissante de fraîcheur, dans une longue robe de gaze blanche, rebrodée de guirlandes de fleurs rouges au cœur d'or entrelacées de feuillage vert tendre. Sur ses boucles brunes était posée une couronne tressée de feuilles de vigne et de baies rouges, retenant un voile court brodé des mêmes couleurs.

Beren, lui, apparut en uniforme de gala, noir et argent aux couleurs du Royaume. Ils étaient beaux, ils étaient jeunes, ils étaient heureux. J'étais heureux pour eux, moi aussi, bien qu'un peu engoncé dans mes vêtements neufs. Je jetai un coup d'œil à Amandil, dont la classe aristocratique ressortait si bien dans son habit bleu sombre. Comme le soir de Yole, je me sentais étrangement paysan.

La cérémonie fut longue, sobre et digne. Les habitants du village avaient rejoint les invités des deux familles dans le parc tendu de voiles blancs. Le jeune prince Faramir était au premier rang de l'assistance, à la droite de la mère du marié qui gloussait de fierté. Mon père avait des airs de grand seigneur d'autrefois.

La cérémonie terminée, des serviteurs stylés passèrent parmi nous, nous proposant, qui de la bière, qui du vin. Les enfants se mirent à courir, les adultes à discuter, à se retrouver, à échanger des souvenirs. Ceridwen et Beren furent submergés par une foule de cousins, de relations et d'amis. Ils étaient félicités, embrassés, couverts de cadeaux et d'éloges par des parents qu'ils n'avaient plus vu depuis l'enfance et pour certains, jamais. Je fus entraîné, moi aussi, dans le tourbillon, petit frère "si grand pour son âge" et pour ceux qui avaient appris nos récentes mésaventures "qui avait traversé tant d'épreuves". Je souriais à gauche, à droite, attendant avec impatience le repas, car le vin commençait à me monter à la tête, et mon estomac criait famine.

Le repas s'annonça finalement, et ne nous déçut pas. Poissons aux herbes, gibiers rôtis, champignons des bois et gâteaux au miel furent au rendez-vous, ainsi qu'une curiosité : un dessert froid comme la neige, créé, paraît-il, à partir des glaces éternelles du Mont Mindolluin. Pendant que nous mangions, des ménestrels tentaient de nous divertir de leurs ballades, et de leurs numéros de jonglerie. Il vint même un montreur d'ours. La bête invita ma sœur pour quelques pas de danse et fit rire l'assemblée aux éclats.

Je passai donc le repas de noces en compagnie d'Amandil, de quelques compagnons d'armes de Beren et de ravissantes inconnues ainsi, bien sûr, que de Melian et sa cousine, l'une à ma droite, l'autre à ma gauche. Si la cousine était d'un commerce agréable, je trouvai la sœur de Beren, une fille d'une vingtaine d'années à la somptueuse chevelure noire mais aux rondeurs beaucoup trop prononcées, horriblement conventionnelle. Le genre de fille, me dis-je en moi-même, qu'Amandil aurait dû présenter à sa tante. Elle lui aurait certainement beaucoup plu... Et je me mis à rêver tristement de Faiëlla, mon petit feu follet d'Arnor, que je ne reverrais plus, sans doute, sinon dans les bras d'un autre...

CHAPITRE 74

LE MARIAGE -2-

Après le dîner, le bal. Pour la première fois, lors d'un bal de mariage, je n'étais plus considéré comme un enfant que l'on fait danser pour lui faire plaisir, mais comme un jeune homme qui se doit d'inviter les femmes parce qu'elles en ont envie. Et, en tant que jeune frère de la mariée, mon rôle était de repérer les demoiselles esseulées et de les entraîner dans la danse. Ce n'était pas désagréable, au début du moins, bien que la plupart de mes cavalières ne fussent pas des beautés. Une fille qui s'amuse devient vite agréable, gentille. Mais, au bout d'un certain temps, mes pieds se mirent à gonfler dans mes bottes neuves. De plus, j'avais chaud et j'aurais donné beaucoup pour retourner à ma table et me désaltérer. Ce fut sans compter sur Melian qui, m'apercevant, me pris par la main et m'entraîna dans la farandole. Je jetais de temps à autres un coup d'œil à ma sœur. Elle voguait, aérienne, de l'un à l'autre, des bras de mon père à ceux de son époux, des bras d'Amandil à ceux du Prince Boromir. Elle était belle, émue, heureuse. Ce jour était son jour, cette fête sa fête. Elle resplendissait, tout comme son Beren, de fierté et de bonheur.

Un cousin de Melian, un peu ivre, vint, à mon grand soulagement, m'arracher ma cavalière des bras, et je pus, enfin, m'asseoir et me reposer. Je me servis une grande chope de bière mousseuse que je bus d'un seul trait. Les camarades de Beren m'entraînèrent vite dans leurs conversations. Nous parlions de tout et de rien. De filles, d'amour, des coutumes du Nord. Amandil, en nage, vint bientôt se joindre à nous. Cela nous faisait du bien de rire, d'oublier, même si cet oubli n'était que très superficiel. Nous savions, lui et moi, que, quelque part du côté de Fornost, une jeune femme aurait dû se marier cet automne et que son promis, jamais, ne reviendrait auprès d'elle.

Un grand jeune homme, en qui je n'eus aucune peine à reconnaître le prince Faramir, le fils cadet de l'Intendant, vint s'asseoir à mes côtés. Un des jeunes gens l'apostropha sans cérémonie.

– Alors, Altesse, vous avez soif ? Tenez, c'est pour vous !

Il empli une énorme pinte et l'envoya par une glissade jusqu'au jeune homme qui l'attrapa en riant et la leva à notre santé.

– C'est le moment de faire la fête comme les Periannath du Nord, lança un autre. Il paraît qu'ils sont très doués pour le brassage de la bière.

– Et pour faire ce qu'on en fait une fois qu'elle est brassée ! reprit le premier.

– Pas seulement pour ça, rétorquai-je. Ils aiment bien boire, mais ce sont aussi de fameux cuisiniers... et mangeurs. Et on ne comprend rien à leur art de vivre si on oublie l'herbe à pipe !

Le prince me regarda avec amusement.

– L'herbe à pipe ? Racontez-nous, Thilsarn.

J'étais éberlué. Non seulement, il me vouvoyait mais, de plus, il connaissait mon nom. Je le lui dis.

– Cela n'a rien d'étonnant, me répondit-il. J'ai souvent entendu Beren parler de vous. Il vous aime bien.

– Merci, Altesse, bredouillai-je, plus touché que j'aurais voulu en donner l'air.

– Allons, fit-il en me tapant sur l'épaule. Pas d'"altesse" ce soir, je vous prie. Juste Faramir.

Racontez-nous donc l'herbe à pipe. Cela me changera des conversations ennuyeuses auxquelles je suis trop souvent forcé de participer.

Et je m'exécutai. Je racontai la Comté et la fraîcheur bon enfant de ses habitants, les ronds de fumée et le goût du tabac. Amandil continua, avec la neige et le vent froid du Nord. Nous parlions, buvions et riions en camarades.

Puis, les jeunes soldats jugèrent bon d'inviter des filles à danser, et je me retrouvai seul avec Amandil et le prince. Notre conversation se fit plus intime malgré la musique et le bruit. Il s'intéressa à nous, à notre vie. Nous ne pûmes nous empêcher d'évoquer nos récentes épreuves, et il ne fit pas qu'y prêter une oreille attentive. Nous ressentions sa sympathie, la sympathie d'un garçon un peu plus âgé que moi, un peu plus jeune qu'Amandil, et que sa situation sociale confinait souvent dans une grande solitude. Je ne parlais plus au fils de mon seigneur, mais à un jeune homme dont j'aurais aimé devenir l'ami.

Et Melian revint m'entraîner dans la danse. Je la suivis à contrecœur, mais fus vite repris dans le tourbillon de musique et de joie. Ceridwen était de plus en plus belle, de plus en plus gaie, les joues rougies par la chaleur. Mon père trônait, magnifique, les yeux dans le vague, pourtant. La nuit était belle. Les étoiles brillaient par-dessus nos têtes. Une brise légère soufflait du fleuve.

Je sentis une main se poser sur mon épaule.

– Tu voudras bien m'excuser auprès de ta sœur et de Beren, Thilsarn ? me demanda Amandil. Ils sont si occupés...

– Tu es fatigué ? lui demandai-je, bêtement, car je voyais bien les traits tirés de son visage pâle.

Il sourit.

– Je crois avoir un peu trop forcé, ce soir. Mais c'était bien. Je suis heureux pour eux.

Je l'accompagnai à sa chambre. La musique nous y parvenait, assourdie. Le visage de mon ami s'était fait mélancolique.

– Tu penses à lui ? lui demandai-je, triste soudain malgré moi.

– C'est à son mariage que j'aurais dû assister cet automne. Pas à celui de Ceridwen. Même si je me sens bien ici. En famille.

– Elle ressemble à quoi ?

– Apolline ?

Il réfléchit un instant.

– Elle est grande et brune. Gentille. Elle te paraîtrait... conventionnelle, comme je t'ai entendu dire de Melian. Cependant...

Il eut un petit rire, à la fois triste et complice.

– Cependant elle ne l'est pas. Conventionnelle. Apolline, c'est... comment dire... le feu sous la glace.

Ses pensées semblaient maintenant loin, si loin, que je tentai de changer de sujet.

– Comment le trouves-tu ? Le fils de l'Intendant ?

– Faramir ? Bien. Oui, c'est ça. Un garçon bien. Et très seul, dans l'ombre de son frère...

Nous parlâmes quelques minutes encore, puis je le laissai. Je retrouvai la fête, et j'aperçus mon père, un peu à l'écart. J'allai vers lui, lui passai le bras autour de la taille.

Il me serra contre lui.

– La vie continue, mon fils, me dit-il, mélancolique.

CHAPITRE 75

LE BONHEUR RETROUVÉ

Amandil et moi avons planté la graine de mallorn dans le parc, derrière la maison. Nous avons semé la poussière de Lórien en un cercle autour de cet endroit, comme Galadriel nous l'avait demandé.

Ceridwen a quitté la maison pour aller vivre à Minas Tirith.

Les labours, la fenaison et les semailles ont succédé aux vendanges. Le temps reprenait son cours. L'hiver approchait, lentement. J'avais appris à Amandil à traire les vaches, ce qui n'était pas pour lui bien différent des brebis. Il s'était remis à me donner des leçons de musique, pour lesquelles je n'étais pas plus doué qu'à Bree. Mais je m'appliquais, malgré tout. Surtout parce qu'entre mes exercices désastreux j'avais l'occasion de l'écouter. Mon père venait alors s'asseoir auprès de nous, un livre à la main et, quelquefois, nous faisait la lecture à voix haute. Nous réapprenions, maintenant que la folie des préparatifs de mariage était derrière nous, à être heureux, simplement heureux, comme peut l'être une famille unie et aimante.

Les brouillards et la pluie devenaient de plus en plus fréquents, les eaux du fleuve grosses et méchantes. Le vent soufflait par dessus les toits. L'hiver n'est pas plus gai dans le Sud que dans le Nord. Moins dangereux, peut-être. Le froid n'obligeait pas chez nous les bêtes sauvages à tenter de trouver leur pitance dans les étables et les poulaillers. Mais nous ne connaissions pas non plus la pureté de paysages enneigés, ni celle de l'air gelé contre notre visage.

Nous partions quelquefois à la chasse, traquant longuement dans les champs et les bois le lièvre ou le chevreuil qui nous servirait de dîner. Nous le faisons bien plus pour la traque, le plaisir de nous retrouver tous les trois ensemble, dans la nature qui pourtant n'était pas sauvage, que pour le plaisir de la mise à mort ou la perspective d'un repas savoureux. Les épreuves nous avaient soudés, plus qu'une vie entière de tranquillité eût jamais pu le faire. Mon père était pour moi plus que mon père, maintenant. C'était l'homme qui, dans la détresse la plus totale n'avait jamais désespéré ou qui, s'il l'avait fait, nous l'avait caché pour nous permettre de garder confiance. Il nous avait protégés, aimés, et, jusqu'à la fin de mes jours, je garderai son courage en mon cœur.

Nous nous rendions de temps à autre dans la Capitale, où mon père avait offert en cadeau de noces une charmante maison à ma sœur et mon beau-frère. Nous nous mêlions aux jeunes citadins, fréquentant un peu trop les tavernes autant que les soirées sophistiquées, données par les parents en l'honneur de leurs filles à marier. Il y avait là une vie superficielle, mais néanmoins agréable, dont le petit paysan que j'étais n'avait aucune idée. Amandil y était regardé avec des yeux étranges, comme une bête rare. Pensez donc ! Un garçon venu tout droit des royaumes perdus, là où le vent râpe la lande et où errent les fantômes du passé. Il s'en amusa un moment, puis se lassa, préférant à ces mondanités à vrai dire prétentieuses les longues soirées au coin du feu en compagnie de Beren et de ma sœur.

Et si nos propres fantômes n'étaient jamais très loin, ils étaient devenus bienveillants, compagnons

invisibles de notre bonheur retrouvé. Mère, Rosemary, Anarion. Elenwë aussi. Ils avaient toujours droit à notre tendresse, même si nos larmes se faisaient plus rares.

Les feux de Yole se sont élevés dans la nuit. Nous y avons jeté nos couronnes de feuillages dans l'espérance de jours meilleurs, et nous avons chanté le retour de la lumière.

Nous avons disputé bien des parties de ces jeux découverts chez les Elfes, et je suis devenu le maître des tarots.

Et ce fut à nouveau le printemps.

CHAPITRE 76

LE DÉPART D'AMANDIL

- **T**u dois vraiment nous quitter ?
Amandil et moi étions dans la petite chambre que nous partagions dans la maison de Ceridwen, lors de nos séjours dans la capitale.

Il soupira, et m'entoura les épaules.

- Ne me rends pas la tâche plus difficile, petit frère, me dit-il tristement. Je n'ai aucune envie de repartir. Mais mon devoir est là-bas. Tu le sais, peut-être mieux que quiconque. Et nous en avons souvent parlé.

- Je sais, oui, répondis-je en baissant la tête. Mais je suis triste. Je n'ai pas envie de te perdre.

- Je t'en prie, arrête. Tu sais que, moi aussi, je tiens très fort à vous. Mon oncle et toi, depuis bientôt deux ans, vous m'avez tant donné ! Vous allez me manquer. Terriblement.

J'étais mal à l'aise et malheureux. Il semblait, lui aussi, mal à l'aise et malheureux.

- Qu'est-ce que tu feras, une fois rentré ?

- Je resterai un peu auprès de ma tante, j'imagine. Cela m'angoisse, tu sais. Me retrouver dans cette maison si pleine de souvenirs. Si triste aussi, surtout maintenant que ceux qui y apportaient le soleil ne sont plus...

- Et tu repartiras ?

- En patrouille, sur les routes ? Oui. J'irai voir le Conseil. Ils me donneront sans doute un nouveau compagnon, un nouveau professeur. Je ne suis qu'un novice et ai encore tant à apprendre ! Je me demande... je me demande comment tout cela va se passer. Je n'ai jamais travaillé qu'avec Anarion.

- Ça ira. Tu es doué, d'après les Elfes...

- Je ne sais pas si je suis doué. Je sais seulement que je suis destiné à mener cette vie. Et cela, même si la chaleur et l'affection de ma nouvelle famille me manque.

Je poussai un gros soupir.

- Tu veux faire un tour en ville ? Une dernière fois ?

Il attrapa son manteau, me donna une bourrade.

- Tu m'invites ?

Nous sommes sortis dans la nuit, avons fait le tour des tavernes encore ouvertes, bu un peu trop.

Nous ne sommes rentrés que quelques heures avant le départ du convoi.

Mon père et moi avons accompagné Amandil jusqu'à la frontière.

Et vint le moment de nous séparer.

Nous l'étreignîmes longuement. Mon père garda ses mains entre les siennes.

- Fais attention, mon grand. Prends bien garde à toi.

- Vous aussi, mon oncle, répondit mon ami d'une voix enrouée. Prenez soin de vous.

- Si tu as besoin de quoi que ce soit, va voir Gawain. N'oublie pas que tu es chez toi à Maison-Basse.

- Je dois lui remettre votre message. Et, de toute façon, je compte bien y passer de temps à autre. J'y ai été heureux.

- Il peut t'accompagner chez toi. Il t'aime bien, tu sais. Et sa présence pourrait t'être utile lorsque tu devras annoncer...

Amandil se raidit.

- Non, mon Oncle. C'est à moi seul de parler. Et Gawain n'a pas assisté à... à la tragédie.
- La présence d'un ami peut aider, parfois.
- Je sais... Merci, mon oncle. J'y penserai.

Le chef de convoi nous héla. Le départ était imminent.

- Merci, nous dit alors Amandil. Merci pour votre affection. Vous avez été... vous êtes plus qu'un père pour moi, mon oncle.

Mon père l'embrassa.

- Cela n'a pas été difficile de t'aimer.

Je le serrai longuement dans mes bras, sans pouvoir dire autre chose que "au revoir".

Il monta à cheval et suivit le convoi. Nous partîmes en sens inverse.

Je ne sais pas s'il s'est retourné car moi, je n'ai pu le faire.

De retour à la maison, je courus vers le jardin. L'Arbre de la Dame que nous avions planté ensemble m'arrivait maintenant à l'épaule.

Je m'assis à son pied, et me mis à pleurer.

CHAPITRE 77

AVANT-GUERRE

Les jours ont succédé aux jours.

Mon Arbre a fini par dépasser le toit du manoir, puis tous les autres arbres du pays. Je me rendais souvent sous ses branches, pour retrouver plus qu'ailleurs le souvenir de mes amis lointains. Amis qui nous écrivaient, comme nous leurs écrivions. Il n'y avait pas un convoi de marchands en provenance du Nord qui ne nous apporte quelque nouvelle, d'Amandil ou de Gawain. Au cours des mois, puis des années, nous apprîmes ainsi l'arrivée à Maison-Basse du fils de notre comptable, la mort de Jenna et celle du vieil Homer. Je versai quelques larmes en apprenant les fiançailles de Faiëlla, et fut heureux lorsque j'appris qu'Amandil avait enfin retrouvé le bonheur en la personne d'une fille de son peuple.

La lettre la plus curieuse que je reçus, pourtant, fut la première de toutes : celle où Gawain nous racontait que le vieux Monsieur Sacquet avait fini par mettre à exécution son fameux plan secret et qu'un mystérieux Rôdeur était venu le récupérer à Maison-Basse pour le conduire auprès de ses amis Nains et ensuite ailleurs encore, sans doute. Je n'avais pu m'empêcher de trembler pour ce vieux bonhomme, dans le danger des routes et des chemins.

Je rendais de fréquentes visites à Ceridwen, qui mit bientôt au monde une fille, Gwilwileth, puis un fils nommé Beleg, auxquels je m'attachai autant qu'à leurs parents. Mon père, quant à lui, s'attachait de plus en plus à notre servante Enid et finit par en faire sa compagne, sinon sa femme. Il ne s'agissait pas pour eux, veufs tous deux, d'amour passion, mais d'une tendresse respectueuse et partagée qui me rendait heureux.

Mais les jours heureux ont une fin. L'ombre du Mordor se mit peu à peu à grandir. Les incursions ennemies se firent de plus en plus nombreuses. Les fermes brûlées, les femmes violées, les hommes morts au combat peuplèrent bientôt les nouvelles quotidiennes. Les convois de marchands se firent rares.

Puis il n'y en eut plus. Ni de lettres du Nord.

Les peuples se repliaient sur eux-mêmes. Les hommes se méfiaient les uns des autres.

J'avais vingt-cinq ans, et mon arbre dominait la plaine environnante.

Et les créatures de l'Ennemi évitaient mon arbre. Ils évitaient même notre domaine, comme s'il s'y trouvait une force qui les repoussait.

Pire, qui leur faisait mal.

A cette époque, je quittai la ferme et le service de mon père. Mon pays était en danger, il était mon devoir de le défendre. Je m'engageai dans l'armée, et le corps des Rôdeurs d'Ithilien devint ma

nouvelle famille. Pendant trois ans, je combattis pour empêcher l'Ennemi de s'emparer de cette merveilleuse province, sous les ordres de Faramir devenu chef de guerre.

Ce fut lors de l'une de mes permissions que je la vis pour la première fois.

Elle était très jeune, juste une adolescente aux tresses de cuivre. La fille d'un Seigneur de Lossarnach venue tenir compagnie à sa sœur aînée, voisine de la mienne. Aëdhrel.

Lorsque je la voyais, mon cœur s'emplissait de trouble. Je lui souriais. Elle baissait timidement les yeux.

Elle était si jeune. Si jolie.

Et ce fut l'accident.

Mon père tomba d'un arbre, se brisa les deux jambes.

Je dus quitter l'armée pour m'occuper du domaine. Pendant quatre ans. Quatre ans de craintes et d'angoisses quotidiennes. D'incursions multiples.

Le village fut détruit. Une partie de ses habitants trouvèrent refuge sur nos terres. Nos terres protégées par l'Arbre de la Dame et le pouvoir de Galadriel.

Jusqu'à la mobilisation.

CHAPITRE 78

LA VILLE FANTÔME

Les villageois, mis à part quatre garçons que j'avais au cours des mois précédents entraînés à manier l'épée, l'arc et la lance, partirent pour la capitale. Ils devaient, de là, rejoindre les vallées montagneuses où ils seraient apparemment plus en sécurité que dans les plaines ou dans la ville. Cela me semblait bien vain, malgré tout, car si nous perdions la guerre, les serviteurs du Ténébreux auraient vite fait de les retrouver et de les réduire en esclavage, ou pire encore. Malgré tout, j'incitai mon père à les accompagner. Mais il refusa. Il ne voulait pas quitter sa terre, sa maison, ses souvenirs.

– Je suis un vieil homme, mon fils. Je ne tiens pas à partir. Si la mort doit venir, qu'elle me prenne ici-même. Je suis en paix.

Je protestai. Malgré son handicap, mon père me paraissait tout sauf vieux. Ce n'était certes plus un jeune homme, mais les Gondoriens jouissent d'une longue vie et son sang Hobbit lui conférait une robustesse indiscutable.

Il ne voulut rien entendre.

– Je suis infirme, Thilsarn, depuis cet accident stupide. Je refuse d'être une charge pour des réfugiés qui auront déjà bien de la peine à s'occuper d'eux mêmes. Ou pour ta sœur, si je parvenais à la retrouver.

Il m'attira auprès de lui.

– Non, mon garçon, mon enfant. Je resterai ici. Et qui sait, peut-être... La Providence me permettra peut-être de te revoir.

Ses yeux se portèrent sur le jardin, sur mon arbre.

– La Providence, et la protection de la Dame, continua-t-il alors que je détournais le regard pour qu'il ne puisse voir mon chagrin. Ainsi que votre courage.

Il m'obligea à le regarder, caressa mes boucles brunes, m'embrassa. J'avais la gorge nouée.

– Mais, finis-je par lui répondre, comment ferez-vous, seul, ici même ?

– Je reste, moi aussi, pour m'occuper de lui et de la maison, fit alors une voix en provenance de la porte du jardin.

Enid, la fidèle et réservée Enid, la deuxième compagne de mon père, avait décidé de ne pas le quitter, de partager son destin jusqu'au bout.

Je ne pus que me résigner. Pendant deux jours, je me préparai, fourbissant mes armes et celles de mes gens et préparant des rations de nourriture qui seraient sans doute bienvenues en ville. J'enterrai aussi dans le jardin nos biens les plus précieux, mis à part une représentation d'Elbereth en vermeil, dont mon père ne voulait pas se séparer. Au dernier moment, il me demanda aussi de lui donner l'amulette que Mardûk m'avait offerte autrefois, il y a si longtemps....

– Qui sait, me dit-il, si elle ne me servira pas.

Je finis malgré tout par partir, triste et sans réel espoir. Le Mordor était si proche, si puissant. L'ombre s'étendait vers nous, emplissant nos cœurs d'une terreur glacée. Nous rejoignîmes une longue colonne de soldats, venus des quatre coins du Royaume prêter main forte à leur Seigneur. Les étendards flottaient au vent, mais la troupe était hétéroclite, composée autant de chevaliers de métier que de

paysans mal entraînés. Certains marchaient, d'autres chevauchaient, mais tous se taisaient sous le poids de l'Ombre.

Notre arrivée dans la capitale fut acclamée, mais par bien peu de monde. Les citadins avaient fui eux aussi vers les montagnes et la ville, autrefois si animée, ressemblait maintenant à un grand corps mort. Il n'y avait plus là ni femmes, ni vieillards, ni enfants. Le vin ne coulait plus dans les tavernes. Les étals des marchands avaient disparus. Les volets étaient clos sur les pièces vides des habitations.

La seule vie restante était celle de l'Armée, soldats de diverses unités en uniformes souvent défraîchis. Quelques adolescents couraient de gauche à droite. Trop jeunes et pas assez entraînés pour porter les armes, ils servaient de messagers et, il faut bien l'avouer, de domestiques, tentant tant bien que mal de cuisiner les vivres rationnés et de nettoyer les salles de garde. Je reconnus parmi eux mon neveu Beleg, qui se jeta à mon cou, et me donna quelques nouvelles de sa mère et de ses sœurs, Ceridwen ayant mis au monde une deuxième fille peu de temps auparavant, tout en m'emmenant auprès de son père.

Je trouvai Beren, qui commandait la troisième compagnie des gardes de la Citadelle, en discussion avec d'autres officiers. Il me serra dans ses bras, avant de m'exposer la situation. Désespérée. Il me donna l'ordre d'aller avec mes gens grossir les maigres rangs de Forlong de Lossarnach, après cependant m'avoir offert un verre de vin coupé d'eau.

Ce fut ce jour là que j'appris la mort du prince Boromir, parti plusieurs mois auparavant chercher une aide hypothétique dans le Nord. J'en fus attristé. J'aimais et respectais l'héritier du Seigneur, bien que je le connusse moins bien que son jeune frère. Je me fis la réflexion que, de toute façon, nous le rejoindrions bientôt dans l'au delà.

Je dus bientôt laisser mon beau-frère à sa tâche de commandement. Et c'est en rejoignant mes hommes que je la vis.

Elle était là, dans cette ville en état de siège, seule présence féminine au milieu des guerriers.

Elle portait un panier d'osier empli de maigres légumes, et je la trouvai belle. Belle à en mourir.

Elle était vêtue d'une simple tunique grise, et avait enroulé ses tresses de feu en un lourd et sévère chignon. Elle ne ressemblait plus à une petite fille.

Aëdhrel.

Je courus derrière elle, l'appelant à toute voix.

Elle se retourna vers moi, et me sourit.

- Thilsarn ? Que faites vous-là, me demanda-t-elle de sa voix adorable.
- C'est à moi de vous le demander, répondis-je. Il n'y a plus de femmes, ici. Sauf vous.

Nous nous assîmes sous le porche d'une maison déserte. Elle prit un instant son visage entre ses mains avant de me répondre.

- Mon père fait partie des combattants, ma sœur et ses enfants sont partis rejoindre ma mère. Je n'ai pas de mari, de famille qui dépende de moi alors...

Elle poussa un gros soupir.

- ... alors je me suis dit... que je pourrais me rendre utile. La bataille est proche. Les blessés vont affluer dans les Maisons de Guérison.
- Vous êtes guérisseuse ? m'enquis-je, intéressé.
- Non, fit-elle en haussant tristement les épaules. Non, hélas. Mais des gens comme moi ne manqueront pas de travail. Nettoyer, faire la cuisine, réduire du linge en charpie et reconforter les

malades... tout ça je peux le faire. C'est pour cela que je suis restée.
Nous nous sommes promenés un moment. Puis elle partit retrouver son travail, tandis que j'allai rejoindre mes hommes et mon poste.

C'était la guerre.

Nous allions sans doute tous mourir.

Ce n'était pas le moment de tomber amoureux.

Mais je l'étais.

CHAPITRE 79

LES CHAMPS DU PELENNOR

Les heures et les jours qui suivirent furent pour moi et mes compagnons d'armes une suite anarchique de combats violents et de repos forcés, d'attaques et de retraites, de fatigue et d'angoisse.

Une suite aussi d'espoirs désespérés et d'horreurs absolues. Espoir du retour de Faramir. Horreur de la vue du Spectre noir sur sa monture ailée. Espoir de la charge de Mithrandir face à l'ennemi. Horreur des machines de guerres infernales du Ténébreux. Espoir lors de la charge de nos alliés du Rohan. Horreur des têtes coupées des nôtres, expédiées comme projectiles par dessus nos murailles. Horreur de la ville basse en flammes. Horreur à la vue des voiles noires des pirates remontant l'Anduin. Espoir à celle de la bannière royale se déployant par dessus la plaine.

Nous étions fatigués, épuisés, éreintés. Nous avons commencé par nous battre par obligation, parce que nous avons été attaqués par l'Ennemi. Nous avons continué par rage et par haine, voyant peu à peu les nôtres s'écrouler ensanglantés, puis par simple réflexe de survie. Nous avons connu des moments de folie totale, plongeant dans la mêlée des ennemis, obsédés uniquement par la mort à donner, et des moments de découragement indicible où nous ne pouvions qu'envisager le pire. Nous nous sommes battus les larmes aux yeux, l'épée au clair et la rage au cœur.

J'ai brandi l'épée d'Anarion dans la bataille. Je l'ai brandie en suppliant les Puissances de l'Ouest de me transmettre la force de celui qui l'avait brandie avant moi. Je l'ai retirée sanglante de corps ennemis se tordant dans les spasmes de la mort. Elle m'a servi à défendre mon chef de corps blessé, mais n'a pu me permettre de le sauver, pas plus que je n'ai pu sauver le forgeron du village piétiné par une bête immense sortie tout droit d'une légende infernale.

J'ai pensé à mon père, isolé dans notre maison, mort sans doute, à Aëdhrel qui devait en ce moment voir un nombre important de blessés débarquer dans les salles blanches des Maisons de Guérison, à Beren dirigeant ses hommes défendant la cité, à Faramir étendu sur un lit de souffrances. J'ai pensé à moi, puis je n'ai plus pensé. J'ai frappé. Frappé. Frappé encore.

J'étais dans la bataille, la bataille de mon rêve d'Amon Hen. Il n'avait pas été une vision du passé, mais une prémonition de l'avenir. Car la bannière était brandie par dessus nous. Quelque part, dans la mêlée des morts et des vivants, quelqu'un était venu nous redonner espoir. Et plus encore, peut-être. Venu sur les ailes de la légende, porté par les fantômes du passé, empêcher notre peuple de sombrer par les ténèbres.

A quoi donc peut tenir la foi d'un homme, d'une armée, d'un peuple ? A une lame d'acier, à un morceau de soie, au souvenir d'une victoire. A des symboles. Ces symboles qui nous unissaient, ne faisant plus de nous qu'un seul corps dont nous étions les multiples cellules.

L'ombre restait sur nous, mais nous ne voyions plus que la lumière qu'elle cachait. Celle de notre liberté, de notre vie. Je me battais comme un automate, dos à dos avec un homme en gris qui s'était imperceptiblement, mais volontairement rapproché de moi. Quelqu'un en qui j'avais confiance. Spontanément confiance.

Et ce fut la déroute, la débandade de l'Ennemi. La victoire. Sang et mort sur la plaine, corps démembrés de toutes races, amis et ennemis mélangés.

J'étais essoufflé, les bras ballants. Je me suis retourné vers mon partenaire d'un moment.

Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. En fait, tombé n'est pas le mot, car nous n'avions plus la force de tomber. Je l'ai entouré de mes bras, ai posé ma tête en feu sur son épaule. Il a fait de même. Nous sommes restés ainsi un long, très long moment, sans pouvoir dire un mot, sans entendre les cris qui fusaient autour de nous, éreintés, tremblants, bouleversés d'un bonheur inespéré.

Enfin, il rompit le silence.

– Petit frère, murmura-t-il. Thilsarn. Tu es vivant. Vivant.

CHAPITRE 80

RETROUVAILLES

Oix-sept ans. Nous nous étions séparés il y avait dix-sept ans, lui tout juste adulte, moi encore presque enfant. Nous nous retrouvions guerriers sur un champ de bataille. Nous nous étions quittés frères, nous nous retrouvions frères d'armes.

J'aurais voulu parler, raconter, questionner. Je crois qu'il aurait voulu la même chose. Mais nous nous sommes contentés de marcher ensemble vers les murailles noircies. De temps à autre, des paroles sortaient de nos lèvres, décousues, saccadées.

- Mon Oncle ? finit par demander Amandil.
- Je ne sais pas. Il est infirme depuis quatre ans. Il a refusé de partir, de quitter la maison. Et avec tout ça... je ne sais pas.
- Je voudrais tant le revoir.
- Tu lui as manqué. Tu nous as manqué.
- Et ta famille ? Ta sœur ?
- Dans les montagnes. Avec les filles. Pour Beren et le petit...

Je fis un geste de la main indiquant la cité meurtrie.

- ... là-bas.

Nous avons rejoint un groupe d'hommes, d'autres étrangers venus du Nord et vêtus de gris maintenant taché de rouge et de noir.

- Comment... ? Comment se fait-il... que tu... vous soyez venus ?

Amandil essuya son visage ruisselant de larmes, de sueur et de sang.

- Un message. Le Conseil a reçu un message. Halbarad a regroupé ceux d'entre nous qu'il a pu trouver. Nous avons rejoint notre Seigneur au Rohan. Puis traversé l'enfer jusqu'ici.
- L'enfer ?
- Oui. Cela fait une drôle d'impression de chevaucher avec des... fantômes.

Il baissa la tête, frissonna, se secoua.

- C'était la bataille de ton rêve, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai de la tête.

- L'étendard royal ?
- Celui de mon Seigneur, Aragorn.
- Ton Seigneur ? Mon Roi ?
- Par le sang. Pour le reste... ça dépend de lui.

Ce n'était pas un rêve. D'ailleurs, nul d'entre nous n'avait jamais rêvé du retour du Roi. Il n'était qu'une légende, une folie impossible à croire.

- Tu es marié ? Dans ta dernière lettre...

Il sourit, rêveur.

- Elle date de huit ans ! Depuis... Oui, je l'ai épousée. Ylwen. Nous avons deux filles...

Ses yeux se voilèrent.

– ... nous en aurons trois, peut-être, à mon retour. Ou j'aurai un fils... Si jamais je rentre chez moi.
Et toi ?

J'étais célibataire. J'avais dû laisser mon père mais, pour la première fois, dans les yeux de mon frère, je voyais le chagrin des pères ayant dû laisser leurs enfants pour la guerre. Sans être sûrs de les revoir jamais. Combien étaient-ils, sur la plaine sanglante, ceux qui ne rentreraient pas, laissant leurs épouses esseulées, leurs petits orphelins ?

– Non, répondis-je, chassant mes idées noires. Cependant, il y a une jeune fille... En ville. Aëdhrel. Elle est restée.

– Elle est belle ?

Je ris.

– Elle est... rousse.

Il rit à son tour, secoua mes bouches d'une main complice.

– Tu as de la suite dans les idées, petit frère !

J'avais soif. Je détachai la gourde de ma ceinture, la tendit à mon ami. Il but, puis je bus à mon tour cette vinasse infecte, devenue en cet instant le vin des retrouvailles.

– Qu'est-elle devenue ?

– Faiëlla ? La bru du Maire de Bree ! Une jeune mère tout à fait convenable.

Nous partîmes tous deux d'un grand éclat de rire. Nous étions à nouveau des gamins dans l'hiver du Nord. Heureux. Nostalgiques.

Les Rôdeurs survivants dressaient leurs tentes pour la nuit. Un homme s'approcha d'Amandil, qui me présenta comme son frère adoptif. Je discutai un peu avec l'un, avec l'autre. Mon ami m'avait appris que la situation des territoires du Nord était troublée, et que même la paisible Comté avait beaucoup changé.

– ... surtout depuis quelques mois. Gawain lui-même y est devenu indésirable. Et le commerce de l'herbe à pipe est mort.

Les autres m'apprirent qu'une grande bataille avait eu lieu en Rohan, que la guerre ravageait Mirkwood, que des troubles secouaient l'Arnor et que Dale avait mobilisé. La guerre. Partout, la guerre. Mais nous étions en première ligne.

– Et Elmer et Jacinthe ?

– Ils allaient bien, la dernière fois que je les ai vus. Il y a peu de temps de cela.

Un jeune garçon s'était approché de nous. Beleg. Il haletait, les yeux pleins de larmes.

– Oncle Thilsarn ! Oncle Thilsarn ! Je vous cherche depuis si longtemps !

Je le pris par les épaules, tentai de le calmer.

– Qu'y a-t-il, mon grand ? Que fais tu en dehors des murs de la cité.

Il renifla, eut un sanglot.

– Je vous cherchais, mon oncle. La dame Aëdhrel. Elle m'a dit de vous trouver. C'est mon père...

Je fus soudain envahi d'inquiétude. Aëdhrel n'aurait pas envoyé un gamin sur le champ de bataille sans raison, même le combat terminé.

– Quoi, ton père ? Parle, s'il te plaît.

J'avais crié malgré moi. Amandil tenta de m'apaiser.

– Qui est-ce ? demanda mon neveu.

Je repris mon sang froid pour lui répondre.

– Etant donné que ton grand-père le considère comme son fils, je peux dire que c'est ton oncle, lui aussi.

– Amandil ? fit l'enfant, interloqué. Alors, vous devez venir, vous aussi. Mon père est blessé. Mon père va mourir.

Nous avons suivi Beleg jusqu'aux Maisons de Guérison.

N'avais-je donc retrouvé un frère que pour en perdre un autre ?

CHAPITRE 81

L'ESPÉRANCE

Nous avons suivi Beleg jusqu'aux Maisons de Guérison. Là, au milieu des odeurs de sang et de médicament, régnait une activité fébrile. Seuls les blessés les plus gravement atteints y avaient été amenés, mais ils étaient malgré tout trop, bien trop nombreux pour les guérisseurs qui s'affairaient pourtant à les soulager de leur mieux.

Je tentai en vain de trouver quelqu'un qui puisse nous renseigner sur l'endroit où avait été emmené mon beau-frère. Plusieurs personnes eurent un geste de dénégation, d'autres me répondirent "pas le temps". Une vieille femme nous toisa des pieds à la tête et nous fit remarquer à quel point nous étions sales, couverts de poussière et de sang.

– Si vous voulez visiter un blessé, nous dit-elle d'une voix aigre, vous devez d'abord vous débarbouiller. La crasse est source d'infection, et nous avons déjà assez de problèmes comme ça !

Elle nous indiqua où trouver une fontaine. Nous y allâmes nous décrasser de notre mieux. L'eau claire nous rafraîchit le visage et l'esprit, mais il en fallut des litres pour ôter tout le sang coagulé qui collait à notre peau et nos cheveux. Un homme nous conseilla de déposer nos manteaux dans un coin de la cour. D'autres s'y trouvaient déjà.

Un enfant nous bouscula. Il s'excusa, puis apostropha Beleg.

– Beleg ! Ton père est ici. Tu devrais...

– Je sais, répondit mon neveu d'un ton morne. Je sais qu'il est ici, mais je ne sais pas où. Et personne ne peut nous renseigner.

– Moi, je peux, fit le gamin en haussant les épaules. Il occupe la chambre voisine de celle de Faramir, dans la maison Ouest. Je vous y conduis, si vous voulez.

Nous suivîmes le garçon, le fils d'un garde de la citadelle, jusqu'à un couloir très calme. Il nous indiqua une porte.

– Voilà, c'est là. Je vous laisse. Je dois rejoindre mon père auprès du Prince, et voir aussi si le Semi-Homme n'a besoin de rien.

Le Semi-Homme ? J'avais, comme tout le monde, entendu parler de la venue en ville d'un compagnon de Mithrandir, un "Prince des Semi-Hommes". Le Hobbit avait-il lui aussi été blessé dans la tourmente ?

J'ouvris doucement la porte. Une femme aux cheveux gris nous fit signe d'entrer.

– Je ne pouvais le laisser seul, me dit-elle à voix basse. Maintenant que vous êtes là, je vais pouvoir m'occuper d'autres patients. Car pour lui...

Elle fit un geste d'impuissance.

Beren gisait sur le lit, livide, inerte, la respiration quasi imperceptible. Un bandage enserrait sa poitrine. Une mousse rosâtre perlait à ses lèvres.

– La flèche a atteint le poumon, continua la femme. Et ce n'était pas une flèche ordinaire. Il a été touché par la Créature. Le Nazgûl.

Le Nazgûl. Personne ne pouvait survivre à ses traits de malheur.

Je m'assis au chevet de Beren, l'embrassai sur le front. Je pris sa main dans les miennes. Je m'attendais à la trouver brûlante. Elle était glacée.

Tout mon être se révoltait. Je savais, je savais que cette guerre allait emporter vers la mort des êtres que j'aimais, mais une chose était de savoir en théorie, une autre de voir l'un de vos proches s'enfoncer dans le néant. J'avais été très proche du mari de ma sœur depuis leurs fiançailles. C'était un homme bon, courageux et loyal. Un mari aimant et un père exemplaire. Comment pourrais-je dire à Ceridwen... comment lui annoncer...

L'image d'Anarion agonisant dans mes bras me revint à l'esprit. Je me mordis les lèvres pour ne pas crier.

Beleg sanglotait doucement dans les bras d'Amandil.

– Je... suis désolé... fit-il d'une pauvre petite voix hoquetante. Je ne... devrais pas... pleurer... Je... suis... trop grand... maintenant.

Amandil caressa tendrement ses boucles brunes.

– Ne t'excuse pas, mon grand. C'est normal, normal de pleurer. Crois-tu que nous n'avons pas pleuré, ton oncle et moi, lorsqu'Anarion est mort ? Crois-tu que je n'aie pas envie de pleurer, aujourd'hui ?

Je ne pouvais plus retenir mes larmes, moi non plus. Je portai la main de Beren à mes lèvres. Au même moment, un bras m'entoura les épaules.

Elle était entrée sans bruit. Elle avait déposé sur la table de chevet trois tasses de potage chaud. Elle nous obligea à l'avalier malgré notre réticence.

Je l'attirai contre moi. Et c'est là, devant Beren en train de mourir, que je l'embrassai pour la première fois.

– Il y a beaucoup à faire, me dit-elle à voix basse. Je vais devoir vous laisser. Je reviendrai dès que possible.

Elle se dirigea vers la porte, se retourna brusquement.

– Je sais que ce n'est pas le moment de vous dire ça, mais... je vous aime Thilsarn.

Elle disparut, nous laissant seuls avec notre chagrin. Beren s'éteignait doucement, respirant de plus en plus difficilement, de plus en plus faiblement. Ce n'était plus une question d'heures. De minutes, seulement.

Et elle revint. Elle revint accompagnée de deux hommes. L'un était Mithrandir, l'étrange prophète gris que certains accusaient d'apporter le malheur. A la vue de l'autre, qui m'était inconnu, Amandil se leva et s'inclina avec respect. Je me levai à mon tour.

Il émanait de l'homme une noblesse et une autorité telles que je n'en avais jamais vues. Il était grand, les cheveux sombres. Il avait les traits tirés, le visage pâle de fatigue, mais ses yeux gris brillaient d'un éclat extraordinaire. Il s'assit au chevet du malade, prit sa main dans l'une des siennes et posa l'autre sur son front. Il lui parla, longtemps, dans un murmure. Il l'appela, l'apaisa, lui ordonna de revenir. Il lui parla encore, de plus en plus doucement, tentant de le rejoindre à travers les ombres pour le ramener vers les siens.

Je tournai les yeux vers Mithrandir. Le vieillard me sourit, confiant. Amandil et Beleg semblaient fascinés.

Et dans la chambre dont le silence n'était troublé que par le chuchotement de l'inconnu, j'entendis Beren gémir, je le vis s'agiter sous les draps.

Et, dans l'éclair d'une révélation soudaine, je ne pus m'empêcher de murmurer "Estel".

L'homme frémit, mais ne s'interrompit pas. Il appela Beleg, lui mit la main de son père dans les siennes.

Aëdhrel lui tendit un bol d'eau bouillante. L'inconnu y jeta un morceau de feuille. Une fraîcheur inattendue envahit la chambre.

Beren ouvrit les yeux.

"Monseigneur" dit-il faiblement. "Mon Roi".

L'homme sourit avec bonté.

– Ne vous agitez pas, lui dit-il. Ne parlez pas. Tout ira bien, maintenant.

Il secoua les boucles brunes de l'enfant.

– Je vous laisse en de bonnes mains, continua-t-il. Reposez-vous et guérissez vite.

Il se leva et nous fit un signe d'adieu. Mithrandir l'entraîna vers la porte tandis que nous le saluions.

Mais il se retourna, me regarda fixement.

– Comment saviez-vous, Thilsarn ?

– Majesté ? fis-je d'une voix interrogative.

– Nul ne m'a plus nommé ainsi depuis mon enfance. Vous l'avez fait.

Je respirai profondément, baissai la tête, puis la relevai et le fixai à mon tour.

– Il y a bien des années, la Dame de Lumière m'a parlé d'Estel. Elle m'a dit que je le reconnaîtrais, si je le rencontrais.

J'hésitai, troublé.

– Je ne crois pas m'être trompé en l'ayant reconnu. Vous êtes Estel. Notre Espérance.

Il ferma les yeux un instant.

– J'essaierai de ne pas vous décevoir, Thilsarn. Ni les vôtres.

Aëdhrel ne les suivit pas. Elle resta partager notre joie. La joie du miracle.

– C'était ton Seigneur, n'est-ce pas ? demandai-je à Amandil. Et notre Roi ?

– Et votre Roi.

CHAPITRE 82

FRODON SACQUET

Le soir tombait. Nous avons marché, marché toute la journée. Marché en direction du Mordor, des Portes Noires. Marché vers la guerre, le Destin. Je portais la lance et l'épée, en première ligne des troupes de Minas Tirith, sous le commandement du Prince de Dol Amroth, lui même aux ordres du Roi. J'avais peur. Nous avons tous peur, ne comprenant pas vraiment la décision de notre Seigneur et des autres Capitaines. Pourquoi attaquer, plutôt qu'organiser la défense de la Citadelle ? Le Ténébreux disposait de tant de soldats, qui ne comptaient aucunement pour lui. Ils n'étaient à ses yeux que de la chair à épée, l'essentiel étant qu'il gagne la bataille, à n'importe quel prix. Oui, j'avais peur de les affronter, de mourir, d'être mutilé. De ne pas revoir les miens. Et, plus encore, j'avais peur que ce soit inutile. Car même si le Roi était l'Espérance incarnée, l'Espérance ne veut pas dire la certitude de la victoire. De la Vie.

Le soir tombait, et nous étions assis autour d'un feu de camp, partageant un thé chaud. Il y avait à mes côtés Beregonde de la garde, Gimli, ami du Roi et fier guerrier à la barbe rousse, Ethan, époux de Seren la fille d'Enid, deux autres paysans de mon village, quelques garçons de Lossarnach et Peregrin, que l'on appelait le Prince des Semi-Hommes. Peregrin, drôle de petit bonhomme qui camouflait son angoisse sous ses rires, venu en Gondor de sa lointaine Comté que j'avais connue si tranquille. Amandil vint bientôt nous rejoindre. Il serra vigoureusement la main du Nain et s'assit à mes côtés.

– Alors, lui demanda Gimli. Quelles nouvelles d'Aragorn ?

Mon ami haussa les épaules.

– Aucune. Je ne sais rien de plus que vous. Quand j'ai quitté les cavaliers, il venait de réunir le conseil des Capitaines. Quant à savoir ce dont ils discutent... mystère.

– Il faut leur faire confiance ! tenta de nous convaincre le Hobbit. Ils en sont dignes. Grand Pas surtout, et Gandalf.

Il se rendit compte à l'expression dubitative de mon visage que les noms de Grands Pas et de Gandalf m'étaient inconnus. Il m'expliqua alors qu'il avait connu le Roi sous le sobriquet méprisant qu'on lui donnait dans la région de Bree, et que Mithrandir était connu sous le nom de Gandalf dans les pays du Nord. Quelques minutes plus tard, nous discutons comme de vieux amis, tout en partageant viande séchée et galettes d'avoine. La conversation porta bientôt sur le bien-vivre des Hobbits, et sur leur fameuse herbe à pipe.

– Il y a bien longtemps que je n'ai pas fumé, dis-je, nostalgique. Sept ans, au moins, que Gawain n'a pu nous faire parvenir de tabac.

– Vous fumez ? me demanda Peregrin, étonné.

– J'ai été initié dans ma prime jeunesse par le neveu d'un ami de Gawain, notre comptable. Un dénommé Frodon Sacquet.

Peregrin devint blanc comme un linge et Gimli s'immobilisa, bouche ouverte.

– Frodon Sacquet ? finit par articuler le Nain. Vous connaissez Frodon ?

– Connaître est un bien grand mot, répondis-je, intrigué par leur réaction. Je l'ai rencontré il y a bien des années, lors d'un voyage dans le Nord. Lui et son oncle m'appelaient "cousin", d'ailleurs.

– Cousin ? demanda Peregrin.

Amandil me fit une bourrade amicale.

- Sa grand-mère est une Brandebouc. D'où sa tignasse particulière et sa taille inhabituelle pour un Gondorien.
- Arrière-grand-mère ! rouspétai-je. Et ma petite taille ne m'empêche ni de combattre, ni de séduire les jolies filles.

Il éclata de rire, et je ris avec lui, complice. Mais Peregrin semblait perdu, loin de nous.

- Je devrais vous appeler cousin, moi aussi, fit-il d'une voix blanche et lointaine. Frodon est mon cousin, à vrai dire. Et maintenant il est là-bas... là-bas...

Il fit un geste vers les montagnes sombres et le ciel noir du Mordor.

- Il est le Porteur. C'est lui qui doit détruire l'Anneau, le Fléau d'Isildur. C'est sur Frodon que tout repose.

J'imaginai Frodon, bon vivant de la Comté, homme de la terre si éloigné du métier des armes, perdu dans le pays maudit face au Ténébreux. C'était insensé. Inimaginable. Fou.

- Vous voulez dire, demanda Amandil, qu'il est parti défier Sauron ? Seul ?
- Nous devons l'accompagner, reprit le Hobbit. Gimli, moi, Aragorn. Sans compter Legolas de Mirkwood, mon cousin Meriadoc et Boromir de Gondor. Mais il nous a faussé compagnie à Parth Galen. Il est parti, seul, avec Sam, son jardinier.

C'était de plus en plus incroyable. Le seul soutien de Frodon était le petit Sam !

- C'était donc cela ! murmura Amandil. Cette inquiétude au cœur de mon Seigneur. Le seul espoir du monde est donc... un seul homme. Minuscule et inexpérimenté.

Je ne comprenais pas vraiment quelle était la mission de Frodon, et en quoi notre victoire dépendait de sa réussite. Je n'ai toujours pas compris, d'ailleurs. Sauf que le Ténébreux ne pouvait être vaincu que par la destruction de sa propre magie et que c'était à Frodon de le faire.

Et nous avons continué notre route. Le lendemain, le lendemain, et le surlendemain encore. Nous avons marché vers les Portes Noires. Vers l'Ennemi.

CHAPITRE 83

LES PORTES NOIRES

Peut-on dire que toute bataille ressemble à la précédente ? Oui, sans doute. Un coup d'épée reste un coup d'épée, un coup de hache un coup de hache. La douleur, le sang et la peur ne changent pas. Pourtant...

Pourtant cette bataille-là ne ressemblait pas aux précédentes. Nous ne nous battions plus pour sauver nos villes, nos terres, nos vies. Nous nous battions simplement parce que nous étions là, face aux Portes Noires. Parce que nous ne voulions pas que l'Ennemi nous enferme dans la nuit sans lui opposer de résistance. Nous voulions rester des hommes, jusqu'au bout, jusqu'à la fin. Bien que nous n'ayons plus d'espoir.

Le lieutenant de Sauron le Ténébreux avait ouvert les Portes maudites. Il avait parlementé. Avec Mithrandir. Après avoir insulté notre Roi. Lorsque Mithrandir avait refusé de lui remettre notre reddition, il avait jeté devant lui une cape elfique et une cotte de maille argentée. Sans que personne n'ait eu à me dire quoi que ce soit, j'avais compris. Frodon avait échoué et tout était perdu. Alors le Roi nous avait déployés sur les collines, et peu après était venu l'assaut. L'assaut d'une troupe innombrable, plus dense que l'esprit puisse envisager. Une troupe de guerriers avides de sang et nourris de haine.

Et nous nous sommes battus. Dans la rage et le désespoir, nous avons résisté aux assauts. Nous avons formé, épaule contre épaule, des murs de boucliers. Nous avons tranché des chairs de nos épées noircies de sang. Nous avons décoché des flèches, percé des cœurs de nos lances. Nous avons tranché les jarrets des chevaux pour faire chuter leurs cavaliers, que nous achevions au sol. Oui, nous nous sommes battus.

Je suis tombé, plusieurs fois. A deux reprises, je fus séparé de mes compagnons d'armes, isolé, entouré d'ennemis féroces. J'étais féroce, moi aussi. J'allais vendre chèrement ma peau. J'étais un Chevalier du Gondor, un soldat d'Elessar, un combattant des peuples Libres. Ils ne m'auraient pas sans pertes.

Et d'autres soldats m'ont rejoint. Je n'étais plus seul, même si ces gens m'étaient inconnus. Nous étions du même camp, du même bord.

Je n'avais plus peur. Peut-on avoir peur encore lorsque l'on est sûr de mourir ? Je brandissais l'épée d'Anarion, certain de me retrouver bientôt auprès de mon ami, et puisant mon courage dans mes souvenirs. Je ne me battais plus pour les vivants. Je me battais en souvenir des morts. D'Anarion profané, mais aussi de Boromir tué à Parth Galen, de Théodred mort aux gués de l'Isen, de Reth, forgeron du village, de Forlong de Lossarnach, du Roi de Rohan. De tous les autres, connus ou inconnus, qui avaient été mes frères d'armes. De Frodon aussi, et de Sam qui avaient sans doute payé leur tentative désespérée de leur vie. Je me battais pour eux, pour ma mère, Rosemary, Elenwë.

Sans m'en rendre compte, je m'étais rapproché de l'endroit où se tenait le Roi, bataillant comme les autres, maniant l'Épée d'Elendil, la Lame qui fut brisée. Et reforgée.

Je sentis un choc à l'épaule. Juste un choc, sans aucune douleur. Seulement l'impression d'être soudain mouillé.

Ce fut à ce moment qu'elle tomba. Une hache avait atteint le cheval à la gorge. L'animal avait entraîné

son cavalier dans sa chute et, avec lui, la bannière. Elle tomba à côté de moi. La bannière de mon pays, la bannière de mon souverain. La bannière de l'Espérance. Je mis l'épée au fourreau et je la ramassai.

Je la ramassai, et je la brandis aussi haut que possible, jusqu'à ce qu'un cavalier parvienne jusqu'à moi, saute de sa monture et m'y hisse à sa place, moi, Thilsarn, fils de Thilran, devenu par hasard porte-étendard de la liberté.

Amandil se tenait maintenant debout devant moi, magnifique et farouche face à la marée ennemie qui n'avait pas de fin.

Je brandissais l'étendard. Je ne pouvais plus faillir. La tête me tournait. J'avais du mal à respirer.

Je regardai mon Roi, figure de légende dressée face au destin. Rien qu'un homme, cependant, face à la mort.

Alors, le cri retentit.

– Les aigles arrivent !

Que pouvaient faire ces aigles par-dessus le champ de bataille ?

La terre trembla.

L'Ombre se tendit vers nous, comme un poing menaçant. Se retira, disparut.

Les ennemis furent pris de panique. Les Portes Noires s'effondrèrent.

Mithrandir parla, mais je n'entendis pas ses paroles. Je baissai les yeux.

– Frodon, murmura quelqu'un à mon côté, Frodon. Mon ami. Vous avez réussi. C'était vous, l'Espérance.
C'était le Roi.

Mon bras s'engourdissait de plus en plus. La tête me tournait.

Je me sentis tomber dans une mer de coton noir.

CHAPITRE 84

RÉVEIL

Nous contemplions le monde du haut de la terrasse. Le monde qui disparaîtrait bientôt, sans doute. Nous étions jeunes et nous nous aimions. Et nous allions mourir. Je regardais Aëdhrel dans les yeux. Je l'embrassai. Le froid m'envahit soudain, et je tombai lentement dans un précipice moelleux.

Des voix... des voix connues, mais non familières. Assourdis.

- ... aucune raison... inquiétude... hors de danger...

Qui parlait ? De qui ? A qui ?

Je sentis ma tête s'alléger. Une main tenait la mienne. Je la serrai.

Mon ouïe se fit plus claire.

- Tout va bien, petit frère. Tout va bien. C'est fini.

Amandil. Il n'y avait que lui pour m'appeler "petit frère".

- Et vous, que faites-vous donc debout ? reprit l'autre voix. Vous avez été fortement commotionné. Retournez donc vous coucher, sous peine de souffrir toute votre vie de migraines et autres trous de mémoire.

Je connaissais cette voix. Mais impossible de remettre un nom dessus.

- Laissez-moi veiller mon frère, Majesté, demanda mon ami. Je vais bien. Grâce à vous, je vais bien.

Le Roi. J'étais avec Amandil et le Roi. Et d'autres personnes encore. Mais où ? Et que s'était-il passé ?

- Vous me donnez du "Majesté", mais refusez de m'obéir, Chevalier ? Ce n'est pas très sérieux. Votre lit n'est qu'à deux pieds de celui de Thilsarn. Et vous n'avez aucune raison de vous inquiéter pour lui. Il doit se reposer, c'est tout.

Il avait parlé d'une voix affectueusement agacée, vaguement moqueuse. Très lasse, aussi. Je sentis Amandil lâcher ma main, me serrer l'épaule comme pour me dire au revoir. Je tentai vainement d'ouvrir les yeux.

- Vous comptez vraiment rester ici, Gimli ? fit à nouveau, plus lointaine, la voix du Roi.
- C'est à dire... je voudrais être auprès de Pippin quand il se réveillera. Je peux jeter un œil aux autres aussi. Les guérisseurs sont si occupés !
- Merci, mon ami. Je vous demanderai alors de veiller à ce que cette tête de mule d'Amandil reste couché.

Le Nain grommela quelque chose que je ne compris pas. Le Roi lui demanda de répéter.

- Je disais, répéta Gimli, que ce Dúnadan n'est pas la seule tête de mule de sa race.
- J'ai tant à faire, Gimli.

La voix bourrue du guerrier se fit sévère.

- Le fils de Glóin n'a pas de conseil à donner au roi Elessar, mais Gimli peut encore parler à cœur ouvert à Aragorn. Vous avez une tête de déterrée, les yeux cernés à faire peur, et vous titubez de fatigue. Ils ont besoin de vous, mais de vous en forme.

Ils continuèrent à parler en s'éloignant. Je tentai de m'étirer, ressentis une douleur brûlante à la

poitrine, sous l'épaule droite.

Je gémis, ouvris les yeux, tournai la tête. A ma gauche, Peregrin gisait, inconscient, sur un lit de camp. A ma droite, Amandil me souriait.

– Tu as dormi longtemps, petit frère.

Je fis l'effort de me tourner vers lui, ce qui m'arracha un nouveau gémissement. La plaie avait été recousue, et les sutures rentraient dans ma chair.

– Longtemps ? Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qui va bien ? Et que m'est il arrivé ?

Il semblait soulager de me voir éveillé.

– Dans l'ordre... Trois jours. La guerre est finie. Nous avons gagné et tu es hors de danger. Tu as étéembroché, et tu as perdu beaucoup de sang.

Je n'avais aucun souvenir d'avoir été blessé. Seulement d'un choc, minime.

– Et toi ?

Il avait la tête bandée, et le bras droit en écharpe.

– Une dernière charge Suderonne. Un baroud d'honneur. L'un de ces types maniait drôlement bien la masse d'armes. Heureusement, mon heaume était solide. Ma tête aussi, d'ailleurs.

Il souriait. Ce sourire couronné de pansements lui donnait un air presque enfantin, bien qu'il eût dépassé la quarantaine.

– Et ton bras ?

– Le même Suderon, et la même masse d'armes. Je n'en sais pas plus. Je me suis réveillé ici, hier.

Gimli s'approcha de nous d'un pas lourd.

– Alors, Messire Thilsarn, ça va mieux ?

Je soupirai. Ma blessure me brûlait, et je commençais à avoir faim. Je le lui dis. Il prit une cruche marquée à mon nom, et me servit un grand gobelet de tisane froide.

– Tenez. Buvez cela, d'abord. Ensuite, j'irai vous chercher quelque chose à manger.

Je bus, fis la grimace.

– Je sais. C'est moins mauvais, chaud. Mais les guérisseurs en préparent en quantité. Il ne faut pas leur demander l'impossible.

Je le regardai fixement. J'aurais voulu rire, mais j'avais peur de tirer sur mes sutures.

– Qu'y a-t-il encore, Messire Thilsarn ?

– Rien, Monseigneur. Rien. Enfin... vous ne ressemblez pas tellement à l'idée que je me faisais d'une infirmière.

– Buvez, au lieu de raconter des bêtises, bougonna-t-il. Je sais bien que vous auriez préféré trouver la petite rousse à votre chevet.

– Je suis désolé, Monseigneur. Aëdhrel possède des charmes que vous n'aurez jamais !

La bonne humeur nous gagnait, à la limite de l'euphorie. Nous étions vainqueurs, et nous étions vivants. J'avais envie de chanter, de danser malgré ma blessure.

Gimli m'apporta un bol de ragoût. C'était appétissant. Cela sentait bon. Je le dévorai avec avidité.

– Et moi ? J'ai faim, moi aussi.

– Vous avez mangé il y a moins d'une heure, Amandil. Vous en avez vomi la moitié. C'est toujours ainsi après un coup sur la tête.

– Mais j'ai faim, se plaignit-il, plus par plaisanterie qu'autre chose.

Le Nain lui mit de force un gobelet de tisane dans sa main valide.

– Alors, buvez ça. Je n'aurais jamais cru qu'un Dúnadan d'Arnor pouvait avoir des caprices de Hobbit.

Amandil rit, Gimli l'accompagna, et je fus emporté moi aussi.

– Les autres ? finis-je par demander. Que sont-ils devenus ?

– Peregrin a été blessé, me répondit Gimli. Tout comme Beregonde de la garde. Je ne sais rien de vos villageois.

– Et... Frodon ?

J'avais cru le Hobbit mort, lorsque le Lieutenant du ténébreux avait lancé ses effets à Mithrandir. Mais le miracle avait eu lieu. Il se pouvait, il se devait donc...

– Gandalf l'a ramené. Ainsi que Sam. Ils sont malades. Très malades. Mais vivants.

Vivants... Vainqueurs...

Deux Hobbits inexpérimentés face à l'incarnation du Mal...

C'était fou...

Incroyable...

C'était vrai !

CHAPITRE 85

LE CHAMP DE CORMALLEN

L'armée avait été rassemblée. Nous nous tenions, compagnie par compagnie, autour d'une vaste clairière où avaient été dressés trois trônes, par dessus lesquels flottaient les étendards des Capitaines de l'Ouest dominés par la bannière royale. Celle-là même que j'avais tenue à bout de bras lorsque tout espoir semblait avoir disparu.

Je me tenais au premier rang des troupes de la Cité, aux côtés de mon "Cousin" Peregrin, et de Beregond de la Garde. Amandil se tenait parmi les siens, fiers Dúnedain vêtus de gris. J'apercevais les troupes de Rohan, celles de Dol Amroth. Les rares Elfes présents, ainsi que le fils de Glóin, étaient debout auprès des trônes, et sur le plus élevé de ceux-ci était assis le Roi, souriant devant ses troupes réunies.

Les quelques jours qui avaient suivi mon réveil s'étaient déroulés dans une euphorie proche de l'ivresse. Nous étions grisés par la victoire, par la certitude de la paix retrouvée, Par le simple fait d'être en vie autant que par l'air vif de l'Ithilien, la province sauvage que j'avais connue en tant que Rôdeur quelques années auparavant.

Dès que j'eus la force de me tenir debout, je partis à la recherche des paysans de mon village. Je retrouvai très vite deux d'entre eux, indemnes, et tout heureux de me voir en meilleure forme. Ethan, par contre, avait été très grièvement blessé. Je m'en sentis quelque peu responsable, car c'était moi qui avais fait de ce fermier tranquille un soldat du Gondor. Je l'avais entraîné à sa demande, certes, mais entraîné quand même. Je ne voulais pas le laisser seul au milieu de blessés inconnus. Ce fut lorsque je demandai aux guérisseurs s'il serait possible de le faire transporter auprès d'Amandil et moi que je remarquai que je n'étais plus un soldat anonyme. En me saisissant de l'étendard au coeur de la bataille, j'étais devenu aux yeux de tous le porte-enseigne du Roi, un homme important, apparemment, dont les désirs n'étaient pas loin d'être des ordres. Cela me fit sourire, mais je ne manquai pas de profiter de mon prestige soudain pour faire porter dans notre tente l'époux de Seren.

Je passais également de longues heures à converser avec Amandil. Nous nous remémorions le passé, les petits souvenirs de l'époque où nous avions, par la force des choses, appris à nous connaître, puis à nous apprécier avant de devenir frères de cœur. Nous parlions d'avenir, aussi. De sa famille et de la mienne. De mon père dont le sort nous inquiétait tellement. D'Aëdhrel que je comptais épouser au plus vite. D'Ylwen et de ses filles, Haleth et Freya et du bébé à naître. D'un possible voyage qui m'emmènerait vers le Nord, avec les miens.

Quelquefois, Peregrin se joignait à nous, ainsi que Beregond de la garde. Nous bavardions alors tout en fumant. Je partageais la pipe d'Amandil et le tabac du Hobbit. "Prise de Guerre" disait fièrement Peregrin, car il l'avait récupéré dans les ruines de l'Isengard vaincu.

— Excellente prise, le complimenta mon frère. A vrai dire, je ne me sépare jamais de ma pipe, mais je ne comptais pas trouver de quoi fumer en Gondor. Même dans le Nord, ces derniers mois, il était impossible de trouver du tabac.

Peregrin fit la grimace, mais ne se tourmenta pas longtemps. Il était redevenu un Hobbit digne de ce nom, fier, certes et très mûr pour son âge, mais bon vivant quand même.

Et maintenant nous étions là, autour de la clairière, rassemblés pour la cérémonie. Quelle cérémonie ? Nous l'ignorions tous. Jusqu'à ce que retentissent les trompettes.

Un cri retentit par dessus la foule. Un cri en toutes langues.

– Louez-les avec de grandes louanges.

Et nous les vîmes s'avancer au milieu de nous, petites créatures vêtues de guenilles, plus grands pourtant qu'aucun des hommes d'armes présents.

Le Roi se leva, alla à leur rencontre. Sam se précipita vers lui, sans cérémonie aucune.

Et le Roi, à notre profond étonnement, s'agenouilla devant eux. Eux, les premiers vainqueurs de la guerre. Les premiers vainqueurs de Sauron.

Il les prit par la main, les conduisit vers les trônes.

– Louez-les avec de grandes louanges, dit-il encore d'une voix forte.

Et nous nous mîmes à rire.

Nous nous mîmes à pleurer.

Nous nous mîmes à chanter dans la douceur de l'après-midi.

Et le Roi demanda le silence.

Un ménestrel s'approcha des trônes et se mit à chanter. Le chant de Frodon aux neuf doigts, et de l'Anneau du destin.

J'ai écouté, les larmes aux yeux.

Dieu que je les aimais, les admirais.

Qu'il était loin, le Dragon Vert...

CHAPITRE 86

COUSINS

Le soleil jetait des reflets d'or dans le fleuve, tandis que des flocons de brume s'accrochaient aux cimes des arbres. Les navires se balançaient lentement, au gré des flots. J'étais assis sur la berge, Amandil à mes côtés. Nous restions silencieux, heureux, simplement, d'être ensemble. Dans ma tête venaient et revenaient sans cesse les souvenirs de la veille. Le Roi agenouillé devant Frodon, l'armée en larmes, le chant des ménestrels. La fête aussi, à laquelle j'avais participé bien loin de la table des Rois, mais partageant avec mes compagnons d'armes le repas et le vin de la paix retrouvée. Un peu trop de vin, sans doute, pour mon corps encore affaibli, ce qui m'avait forcé à me mettre au lit bien plus tôt que je l'eusse voulu, sans avoir eu l'occasion de parler à Frodon, ou à Sam. Car Frodon et Sam gisaient maintenant dans un autre monde. Celui des grands, des puissants. Un monde que je pouvais entr'apercevoir mais auquel je n'appartiendrais jamais.

Amandil me tendit sa pipe. Je tirai, lentement, et le goût de la fumée envahit ma bouche, puis tout mon être. Je pensai encore une fois qu'il était étrange de trouver du plaisir à cette âcreté chaude, mais ce goût était pour moi celui des jours heureux, insoucians, de mon adolescence. Celui de la découverte des autres cultures, du monde, et des jeunes filles en fleur. Des amitiés trop tôt perdues et du bonheur retrouvé.

Je sentis une main se poser sur mon épaule. Je n'avais pourtant entendu personne arriver. Mais il est vrai que les Hobbits ont un talent certain pour se déplacer avec grande discrétion. Je me retournai, et me retrouvai face à lui. Il était debout, j'étais assis, et sa tête dépassait de peu la mienne. Je me levai d'un bond, et m'inclinai avec respect.

– Monseigneur ! dis-je, déferent, tandis qu'Amandil faisait de même.

Il sourit, nous invita à nous rasseoir.

– Tu étais moins cérémonieux autrefois, cousin, constata-t-il, amical.

– C'était il y a longtemps, répondis-je, un peu intimidé. Je n'étais qu'un enfant, et vous...

– Tu étais un enfant, et tu me tutoyais.

Il rattrapa par la manche Amandil qui tentait de se lever.

– Non. Restez. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

– Gawain ? demanda mon ami.

– Gawain, oui. Il y a peu de temps encore... mais cela me semble si loin, si loin maintenant !

Je ne savais que lui dire. Frodon avait vaincu le Seigneur des Ténèbres. Il l'avait vaincu contre toute espérance, après des mois d'épreuves, de dangers, de tourments. Il me parlait comme à un ami, et pourtant j'avais peine à reconnaître en lui le jeune Hobbit qui, autrefois, m'avait enseigné les secrets de l'herbe à pipe, et entraîné dans une fête un peu folle. Non qu'il eût physiquement beaucoup changé. Certes, il était amaigri par l'épreuve, mais son visage gardait une étonnante juvénilité. Ce qui avait changé en lui était plus profond, comme s'il continuait à porter un fardeau malgré l'euphorie ambiante, fardeau dont son regard resterait indéfiniment le témoin.

Nous avons parlé, pourtant. Peu de ses épreuves et, curieusement, beaucoup des nôtres. Sans doute

parce qu'à chaque fois que la conversation venait à porter sur le Mordor, le Fléau d'Isildur ou le long voyage qu'il avait entrepris avec ses Compagnons, Frodon détournait habilement une phrase, une pensée, pour nous faire parler, nous, de notre vie. Je crois au fond de moi qu'il ne désirait pas parler de tout cela. Du moins, pas avec nous, étrangers à son épreuve.

Nous avons partagé l'eau de vie de sa gourde, et rêvé ensemble en écoutant la brise faire chanter les branches. Mais ce jour-là, plus que tout autre de ma vie, je compris que ma jeunesse était morte et que le monde qui avait été le mien avait changé. Non qu'il eût auparavant été parfait. Le monde ancien m'avait infligé la plus cruelle des épreuves. Mais, dans le monde qui renaissait à la vie, la place de l'innocence serait encore bien moindre que dans celui d'autrefois.

CHAPITRE 87

LE COURONNEMENT

Je somnolais, adossé à la rambarde du navire royal. Ou amiral, peu importe. Je ne savais pas pourquoi, mais j'avais embarqué, comme Amandil, comme Ethan, à bord de ce navire où se trouvait le Roi.

Pendant un long moment, plusieurs semaines, l'armée s'était reposée. Je n'avais plus eu de vrais contacts, ni avec Peregrin, ni avec Frodon. Ils restaient ensemble, comme des frères d'armes ayant vécu des aventures auxquelles personne d'autre qu'eux-mêmes ne pouvaient rien comprendre et, souvent, le Roi était avec eux. J'en ressentis au départ un pincement au cœur : ils m'appelaient "cousin", mais vivaient en dehors de moi. Mais je devais me rendre à l'évidence. Ils avaient accédé à un niveau que je n'atteindrais jamais. Et puis, leur aventure était la leur, comme autrefois, mon aventure avait été celle d'Amandil et de mon père, et de personne d'autre.

J'étais adossé au bastingage du navire, lorsqu'un soldat s'adressa à moi.

– Seigneur Thilsarn ?

Perdu dans mes rêves, je ne réagis pas immédiatement.

– Seigneur Thilsarn, répéta-t-il.

– Oui. Oui, fis-je, en m'essuyant les yeux.

– Sa Majesté vous fait mander.

Sa Majesté... le Roi ! Il me faisait appeler, moi, simple soldat de son armée...

Je suivis le soldat, des idées, peut-être des illusions, plein la tête...

Le Roi était assis à la proue du navire. Le vent faisait voler ses cheveux sombres, et ses yeux semblaient perdus dans l'avenir.

– Majesté ! fit le soldat.

Il sursauta.

– Majesté, voici Thilsarn, fils de Thilran. Comme vous l'aviez demandé.

Par un geste, le Roi congédia le soldat. Il me demanda de m'asseoir.

– Désirez-vous boire quelque chose, Chevalier ?

Intimidé, je ne savais comment réagir. Mon éducation me dicta de répondre "oui" à sa question. Il sourit, et me versa une chope d'un tonnelet de bière. Il me la tendit.

– Comment allez-vous, Thilsarn ? me demanda-t-il, après que j'eusse trempé mes lèvres dans la boisson mousseuse.

– Bien, Majesté, répondis-je. Bien, grâce à vous. Comme tous ceux qui me sont chers.

– Je vais avoir besoin de vous, Thilsarn.

Je le regardai, incrédule. Comment le Roi pourrait-il avoir besoin de moi ? Moi qui n'étais rien ?

Il ferma les yeux un instant. Un vague sourire se dessinait sur ses lèvres.

– Je marche vers mon couronnement, Thilsarn. Vers mon pays, vers ma ville. Et j'ai besoin de quelqu'un pour porter ma bannière.

Il respira profondément.

– Blessé, continua-t-il, vous avez ramassé cette bannière dans la mêlée, quand tout semblait

perdu. J'aimerais donc que vous la brandissiez aussi devant tous, à notre arrivée à Minas Tirith.

Je m'agenouillai, ne sachant que répondre. Mon Roi venait de me demander, comme une faveur, d'être son porte-étendard lors de son couronnement...

Et c'est ce que je fus...

L'armée s'avança, face à la ville. La foule attendait notre arrivée, son arrivée plutôt. Je précédais tout le monde, à cheval, brandissant l'étendard à l'Arbre et aux Etoiles. Mon Roi me suivait.

Je repérai Ceridwen dans la foule. Je repérai les enfants. Et Aëdhrel. Aëdhrel qui me regardait plus qu'elle ne regardait le Roi. Elle devait être la seule dans ce cas...

Je m'écartai, et le Roi s'avança.

Il s'avança, accompagné de Frodon et de Sam, et de Peregrin et Meriadoc, mon cousin.

Il s'avança, et Faramir s'avança face à lui.

Et derrière le Prince, quatre hommes s'avançaient également, portant cérémonieusement la couronne du Gondor. Et parmi ces quatre hommes était Beren.

Le Roi prit la couronne.

Et, au moment de poser la couronne sur sa tête, il la rendit à Faramir.

Et la foule retint son souffle. Le Roi allait-il renoncer ?

Alors, Faramir tendit la couronne à Frodon, qui la tendit à Mithrandir.

Et le Roi s'agenouilla.

Et Mithrandir le couronna.

Et, sous les acclamations de la foule, le Roi entra dans la cité.

CHAPITRE 88

LE RETOUR

Nous rentrions à la maison. Amandil et moi chevauchions aux côtés du chariot. Beren tenait les rênes, Ceridwen à ses côtés, la petite Hortense sur les genoux. Tous les autres avaient pris place à l'arrière. Gwilwileth et Beleg, Seren et Ethan, et Aëdhrel, mon Aëdhrel. Elle avait accepté. Elle nous accompagnait. J'allais la présenter à mon père. Si j'avais encore un père.

Nous rentrions à la maison.
S'il y avait encore une maison.

L'euphorie de la victoire, le bonheur d'être en vie, la joie du couronnement et des retrouvailles avait éloigné de notre esprit ce qui maintenant nous paraissait à tous une évidence : les armées de l'Ennemi avaient certainement envahi le village, détruit la maison, et sans doute tué Enid et mon père. Il aurait fallu être fous pour garder le moindre espoir, celui que la magie de l'Arbre ait pu protéger ceux que nous aimions des lances ennemies. Alors, nous cheminions le cœur serré par l'angoisse, sauf la petite Hortense, tout à la joie d'avoir retrouvé son frère et surtout son papa, qu'elle ne voulait plus quitter.

Plus nous avançons, plus notre inquiétude grandissait. Le long des chemins, les dégâts causés par les combats et les saccages des ennemis n'étaient que trop présents. Les récoltes de l'année seraient mauvaises. Ou, plus vraisemblablement, il n'y aurait pas de récoltes, et la victoire de Frodon et du Roi ne serait pour beaucoup que prélude à la famine. Sauf si...

– Sauf si la région est approvisionnée en vivres et en semences par les contrées du Royaume qui ont moins souffert, me suggéra Beren. Ou par nos alliés.

Approvisionner cette contrée dévastée ? Il fallait être fou, là aussi, pour croire que ce fut possible.

– Thilsarn, reprit mon beau-frère, Thilsarn, est-ce toi qui parle ainsi ? Il fallait être fou pour croire que je survivrais à mes blessures. Il fallait être fou pour croire en la victoire. Alors, je ne crois pas que ravitailler nos villages sera une tâche impossible pour ceux qui nous gouvernent. As-tu oublié le nom que tu as donné au Roi ?

Estel...
L'Espérance...

Mais peut-être étais-je trop inquiet, ce jour-là, pour espérer. Mes yeux se tendaient vers le lointain, dans le but d'apercevoir un indice, une trace de ce qui aurait pu arriver à mon père. Et je ne voyais que désolation.

Pourquoi n'était-il pas parti ? Pourquoi n'avait-il pas rejoint sa fille et ses petits-enfants ?

Et je le vis.

Je vis mon arbre se dresser par-dessus la plaine.

Intact.

Et je vis la maison.

Les murs en étaient noircis par les flammes, mais elle avait tenu bon.

Elle était debout.

Et sur le chemin, une femme venait à notre rencontre.

Seren, malgré sa grossesse, sauta du chariot, et se précipita vers elle en courant. " Maman ", criait-elle dans l'air d'été, " Maman... ".

Elles s'étreignirent longuement. En riant. En pleurant.

Ensuite, Enid s'approcha de moi. Je descendis de cheval pour pouvoir lui parler.

– Père ? lui demandai-je, fou d'angoisse. Qu'est-il advenu de Père ?

Elle baissa les yeux. Chercha ses mots pour m'annoncer...

– Votre père... nous avons été attaqués, Thilsarn. Pas par des Orcs. Ceux-là avaient trop peur de la magie de la Reine. Par des gens du Sud. Ils ont voulu... ils m'ont... oh, par Elbereth, à mon âge !

– Votre père a voulu me défendre. Ils l'ont jeté à terre, l'ont battu, jusqu'à ce qu'ils voient...

J'étais de plus en plus impatient, mais je savais qu'il n'aurait servi à rien de la forcer.

– Qu'ils voient quoi ? fit Amandil, encore plus inquiet que moi. Je vous en prie, parlez, Enid.

– La breloque, le pendentif que ce type avait donné à Thilsarn, autrefois. Ils l'ont vu, et ils ont eu peur. Ils sont partis. Ils ont tout saccagé et mis le feu, mais j'ai réussi à l'éteindre. Ils ne nous ont pas tués.

Le pendentif de Mardûk...

– Et Père ?

– Il est infirme depuis longtemps. Et il a le cœur malade, depuis plus longtemps encore. Les coups... le choc... la guerre... Il est malade, Thilsarn. Il lutte depuis plus d'un mois, parce qu'il vous attend. Mais...

Elle avait les larmes aux yeux. Elle tenait à mon père. Ils ne s'étaient jamais mariés, mais ils avaient partagé bien des choses pendant ces longues années.

J'appuyai les poings sur mes yeux pour m'empêcher de pleurer.

– Ce n'est pas possible, dis-je finalement. S'il est toujours en vie, il le restera. Je veux qu'il le reste. Je...

– Il n'y a rien à faire, Thilsarn. Allez le voir, vite. Je vous rejoindrai avec les autres.

Elle jeta un coup d'œil à Amandil.

– Et annoncez-lui que vous êtes tous venus. Tous, insista-t-elle. Mais dites-le lui avec ménagement. Il n'espérait plus revoir votre frère.

J'éperonnai mon cheval, galopai jusqu'à la maison. Je montai quatre à quatre les escaliers qui menaient à la chambre de mon père, sans prêter attention aux dégâts causés par les barbares.

Je repris mon souffle avant d'entrer dans la chambre.

Mon père gisait sur le lit. Il avait les lèvres bleues, le souffle court. Il semblait vieilli de vingt ans.

Je m'agenouillai à son chevet, l'embrassai. Il ouvrit les yeux.

– Thilsarn, me dit-il, Thilsarn, c'est toi, mon garçon ?

J'étais bouleversé de le voir dans cet état, mais je ne pouvais pas le lui montrer.

– C'est moi, père. Je suis revenu.

– C'est bien, mon garçon. C'est bien.

Il leva une main tremblante, la passa doucement dans mes cheveux.

– Je suis heureux. Si heureux que tu sois là. En vie. J'ai eu si peur pour toi.

– Je suis là, Père. Je vais bien.

– Tu n'as pas été blessé ?

– Si, père. Je l'ai été. Mais je vais bien, maintenant. Nous allons tous bien.

– Ta sœur ?

– Elle arrive. J'ai forcé mon cheval pour être là plus vite. Elle arrive, avec Beren et les enfants.

– Seren ? Ethan ?

- Ils sont avec eux, père. Ainsi que...
- Ainsi que ?
- J'ai rencontré une jeune fille. Aëdhrel. Elle... elle voudrait te rencontrer.

Il eut un pauvre sourire.

- Triste spectacle, pour une jeune fille, qu'un homme qui va mourir.
- Elle est infirmière. Elle... Vous ne pouvez pas mourir, père.

Tout mon être se révoltait à cette idée. Non, il ne pouvait pas mourir. Il avait toujours été là. Il nous avait soutenu dans les pires moments de détresse. Il était jeune encore, à mes yeux.

- Je n'ai pas le choix, mon garçon. L'heure est venue pour moi...

Il soupira, me serra la main.

- Non, dis-je. Non. Je vous mènerai au Roi. Je...

Il me coupa la parole.

- Le Roi a d'autres problèmes que de sauver un vieil infirme. Non, mon enfant. Je ne suis pas Roi, mais il me plaît à dire que... je dois rendre le Don. Rejoindre ta mère, Rosemary, Anarion... ailleurs.

- Père...

Il ferma les yeux un instant.

- Je ne suis pas triste, mon enfant. Je vais partir... partir, entouré de tous ceux que j'aime. De tous ceux que j'aime... ou presque.

- Père ?

- J'ai eu trois enfants par le sang, mais, sans compter Seren, quatre enfants par le cœur.

Sa voix se fit mélancolique.

- Je ne dois pas trop demander au destin. Cependant, j'aurais tant, tant voulu revoir Amandil... Mais l'Arnor est si loin...

Je lui caressai doucement le front.

- Père... vous m'avez toujours appris... à ne pas désespérer de la Providence.

Il tenta de se redresser.

- Que veux-tu dire, mon fils ? Se pourrait-il ? Non... C'est... impossible !

- Des renforts nous sont venus du Nord, père. Des Dúnedain d'Arnor.

- Ton frère ?

- Nous nous sommes retrouvés dans la bataille. Il n'attend qu'une chose : pouvoir vous serrer dans ses bras.

Il se laissa retomber sur l'oreiller. De grosses larmes coulaient sur ses joues.

CHAPITRE 89

LA MORT DE THILRAN

Mon père s'est éteint dix jours plus tard. Il s'est endormi dans mes bras, la main dans celle d'Amandil, Ceridwen assise au pied du lit.

Il s'est endormi pour toujours, heureux, après avoir embrassé ses petits-enfants, et dit adieu à ceux qu'il aimait.

Nous l'avons enterré à côté de mes grands-parents et d'autres membres de la famille. A côté de ma mère et de Rosemary.

J'étais désespéré. Je ne savais comment agir. J'étais le chef de famille, maintenant. Le maître du domaine. Et je me sentais tout simplement orphelin. Orphelin. L'amour d'Aëdhrel, l'affection de ma famille n'y changeaient rien. La mort de mon père m'avait fait passer dans un autre monde. Désormais, il n'y avait plus personne sur qui m'appuyer comme j'avais pu autrefois m'appuyer sur lui. Mon père.

Il n'était pas mort dans la fleur de l'âge comme Rosemary. Il n'avait pas été assassiné comme Anarion. Il était mort de différentes causes : la guerre, la maladie, un ancien accident... Il avait simplement rendu le don, comme il disait. Il avait accepté son destin de mortel.

Mais ce destin me semblait bien injuste, et ce don, bien amer.

Je me promenai longtemps dans la campagne, avant de m'adosser à mon arbre et de pleurer. De pleurer seul, comme un petit garçon, ce petit garçon que je ne serais plus jamais, qui avait disparu une première fois dans les Terres Sauvages avec Anarion, bien des années plus tôt et qui mourait une seconde fois à lui même, en ce jour.

Je sentis un bras m'entourer, et je posai la tête sur l'épaule d'Amandil. Il était sans doute la seule personne dont je pourrais supporter la présence. Je me blottis contre lui, et me laissai aller au chagrin. Après un temps très long, que je n'aurais pu évaluer, je me redressai et essuyai sauvagement mes yeux.

– Merci, lui dis-je. Merci d'être là... Pardonne-moi d'être aussi... déphasé.

Il fouilla dans sa poche, en sortit sa pipe, et sa blague à tabac.

– Tu n'as pas à t'excuser, petit frère, me répondit-il en bourrant consciencieusement sa pipe. Ce que tu ressens est... normal. Je te comprends, tu sais.

– Je sais... Il t'aimait. Il t'aimait tant. Tu lui as tant manqué.

Il se mordit la lèvre, se passa la main dans les cheveux, mal à l'aise.

– J'ai voulu revenir. J'ai voulu revenir, il y a douze ans. J'avais l'impression que ma place était ici, auprès de vous. Et Tante Urwen est tombée malade. Je n'ai pas pu. Ton père...

Il poussa un gros soupir.

– Ton père, continua-t-il, a été pour moi ce qui ressemblait le plus à un père. Même si nous étions séparés depuis des années.

Je lui pris la pipe, l'allumai, en tirai une grosse bouffée.

– Et pour lui, tu étais son fils. Mon grand frère. Te souviens-tu...

Nous avons parlé. Nous avons parlé jusqu'au soir, et du soir jusqu'à l'aube, partageant le reste du tabac de Peregrin, vidant quelques unes des rares bouteilles retrouvées intactes dans la cave. Nous avons

parlé en riant, en pleurant, en refaisant le monde.

Deux jours plus tard, Ceridwen et Beren repartirent pour la capitale, emmenant avec eux mon Aëdhrel et la petite Hortense. Gwilwileth et Beleg restaient avec nous. Pour rebâtir.

Car le travail ne manquait pas, et il était même ce qui nous forcerait à aller au delà de notre chagrin. Les champs, les vignes et mes prés avaient énormément souffert des saccages des armées ennemies. Et nous n'avions pourtant pas à nous plaindre. Notre propriété avait été bien moins affectée par la guerre que les autres. Le potager était intact. Les arbres fruitiers n'avaient pas été abîmés. Mais les champs avaient été piétinés à outrance, tout comme les vignes, et il ne restait aucun animal vivant, ni dans les étables, ni dans la basse-cour.

Alors, nous nous sommes remis à l'ouvrage. Nous avons arraché les pieds de vigne détruits, nous avons soigné ceux qui semblaient pouvoir être sauvés. Nous avons engagé deux valets de ferme et une domestique pour s'occuper de l'orge et du blé, et tenter de sauver ce qui pouvait l'être.

Et du Lebennin, comme de la principauté d'Amroth, qui avaient bien moins souffert que notre région, parvinrent pour chaque exploitation une vache et un cochon, ainsi que la promesse de graines pour réensemencer la terre. La vie reprenait son cours. Beren avait eu raison. Le pays allait se redresser. Lentement. Si nous y mettions du nôtre.

Aëdhrel revint quelques jours plus tard. Elle avait décidé de reconstruire avec nous. Avec moi. Elle apportait avec elle une harpe appartenant à sa famille.

- Il paraît que tu joues très bien, dit-elle à Amandil. Est-ce que tu en es capable, avec ton bras ?
- Mon bras va bien, sourit mon frère.

Et ce soir-là, les notes mélodieuses de la chanson de Lúthien montèrent dans l'air d'été. Et notre peine en fut apaisée, si nous ne pouvions l'oublier.

CHAPITRE 90

ADIEU, GALADRIEL

Amandil, Beleg et moi étions en train de prendre soin des vignes lorsque apparut le cavalier. Il nous aperçut, et galopa dans notre direction, avant de laisser sa monture, de s'approcher de nous à pieds.

– Seigneur Thilsarn ? me demanda-t-il d'une voix interrogative. Vous avez changé.

Ce fut à ce moment que je le reconnus. Heureux.

– Je ne m'attendais pas à rencontrer un représentant de votre peuple sur mes terres, Messire, répondis-je avec respect, avant de lui prendre les mains et de lui tomber dans les bras, ainsi qu'Amandil qui se tenait à côté de moi.

Beleg nous regardait, étonné. Ebahi, plutôt, de rencontrer un Elfe dans les vignes de sa famille.

– Je suis content de vous revoir, reprit Moraldandil. Vous... vous êtes des hommes, maintenant. Adultes. Et magnifiques.

Il prit Amandil par les épaules.

– Mon jeune patient indiscipliné ! Jamais je n'aurais cru vous revoir. Il s'est passé bien des choses, durant ces années.

Je baissai la tête.

– Mon père est mort, dis-je tristement. Il y a peu de temps.

– La guerre a fait bien des dégâts, et causé bien des chagrins, répondit l'Elfe. J'avais appris, pour votre père. J'ai dû demander mon chemin bien des fois.

– Vous nous cherchiez ? demandai-je, surpris.

Il plongea la main sous son manteau, et en sortit une enveloppe de papier incrusté de pétales de fleurs. J'avais les mains sales. Je les essuyai consciencieusement sur ma blouse de paysan.

– J'ai été chargé d'un message. D'un message de ma souveraine. Pour vous. Pour votre père, en fait. Mais vous êtes concerné, vous aussi.

Il regarda Amandil.

– Vous êtes concernés tous les deux.

Je décachetai l'enveloppe avec précaution. J'avais des questions plein la tête. Comment se faisait-il qu'un guérisseur serve de messenger ? Comment la Dame de la Forêt pouvait-elle savoir qu'Amandil, Rôdeur d'Eriador, se trouvait chez nous ? Et que nous voulait-elle ?

Lentement, avec une pointe d'angoisse, je lus le message.

Elle voulait nous revoir, simplement nous revoir.

Nous, les seuls mortels, mis à part le Roi et ses compagnons, encore en vie, parmi les rares qu'elle avait connus. Et aimés.

Elle voulait nous revoir, avant de partir.

De partir vers l'Ouest.

Pour ne jamais revenir.
Pour toujours.
Je tendis la lettre à mon frère, sans mot dire.
J'avais froid, sous le soleil.

Le monde changeait.

Je vis la Dame trois jours plus tard. Si j'étais au premier rang de l'armée, si je brandissais à nouveau l'étendard de mon pays, je n'étais malgré tout ce jour-là que l'un des milliers de Gondoriens venus se réjouir du bonheur de leur souverain. Même si je n'avais pas vraiment le cœur à me réjouir. Même si, lorsque je vis Mithrandir donner mon Roi à la Dame d'Imladris, et le Seigneur Elrond confier sa fille à mon Seigneur, j'avais la gorge serrée en pensant que jamais mon père ne me donnerait à Aëdhrel. En me demandant qui tiendrait son rôle.

Mais, autour de moi, chacun semblait oublier ses peines. Parce que, malgré la tempête, nous nous relevions, comme d'autres s'étaient relevés avant nous. Parce que ce mariage, comme tous les mariages, était un pari sur l'avenir. Et que ce pari sur l'avenir n'était pas reniement du passé. Et qu'il engageait tout mon peuple.

Amandil, au milieu des Dúnédain, regardait son Seigneur. Un instant, nos regards se croisèrent. Puis se posèrent sur elle.

Elle n'avait pas changé, lumineuse présence de Majesté, presque irréaliste au bras de son époux. Elle semblait éternelle.

Mais elle ne l'était plus. Elle ne l'était plus, pour nous.

Et lorsque Faramir prononça les paroles rituelles, lorsque la foule chanta sa joie, nous fûmes sans doute les seuls à être tristes.

Je revis la Dame le lendemain. Je lui parlai pour la dernière fois, même si je la vis encore, de loin, durant les jours qui suivirent. Elle nous reçut simplement, Amandil et moi, dans ses appartements du palais.

Je voulus lui dire à quel point son départ de la Terre du Milieu m'attristait. Elle m'arrêta.

- Je rentre chez moi, me dit-elle doucement. Là où est ma place, maintenant.
- Mais le monde ne sera plus le même, sans vous ! protestai-je.

Je me faisais l'effet d'être un enfant.

- Autrefois, répondit-elle, mélancolique, nous avons voulu arrêter le temps. Nous avons voulu rendre le monde immuable. Mais c'était une erreur, Thilsarn. Peut-être que, si nous avions compris que le destin du monde était d'évoluer, nous n'aurions pas permis au Ténébreux d'accéder à la puissance qui fut sienne.

Elle était belle. Elle souriait, déjà ailleurs, pourtant.

- Le monde change, continua-t-elle, parce qu'il doit changer. Parce que sans changement, il n'est pas de vie.
- Mais, vous ? demanda Amandil.
- Je resterai dans vos mémoires. Le passé n'est pas mort. Il vivra à travers vous, à travers vos souvenirs, à travers vos enfants. Et moi...

Elle regarda par la fenêtre ouvragée. Mon souverain et sa nouvelle épouse se tenaient, amoureux, assis sur la margelle d'un puits.

- ... moi je serai toujours présente à travers leurs enfants, et les enfants de leurs enfants.

Nous avons parlé bien des heures encore.

Puis elle nous dit adieu. Et nous bénit.

Comme nous avait béni mon père.

CHAPITRE 91

AUJOURD'HUI -2-

Je suis assis sous mon arbre, adossé à l'écorce rugueuse du tronc. L'écritoire à la main, je regarde Aëdhrel s'avancer vers moi, nimbée de la lumière de ses cheveux de flammes, notre fils dans les bras.

Le monde a changé. Dans ma tête se bousculent l'image des absents, morts ou partis vers les Terres Eternelles. La magie des Hauts-Elfes n'est plus qu'un souvenir et mon arbre un arbre comme les autres. Quoique...

Quoiqu'il n'est pas pour moi comme les autres. Parce qu'il représente ce passé qui est la fondation de notre avenir. La magie n'est plus, mais bien des hommes gardent le savoir de ceux qui nous ont précédé.

Chacun dans notre monde laisse sa trace. Chaque personne, chaque peuple, chaque civilisation. Peut-être est-ce pour cela que j'ai pris mon écritoire, que j'ai mis par écrit ce qui fut l'histoire de ma jeunesse. Je n'étais qu'un garçon comme tant d'autres, une simple pierre d'une route pavée, faites de milliers d'autres pierres. Chacune d'entre elles a eu son importance. Leurs histoires composent celle de mon peuple et, avec celles d'autres peuples, celle de la Terre du Milieu, celle d'Arda, celle de...

Je regarde Anarion courir dans l'herbe ponctuée de marguerites et de boutons d'or. Ses petites mains potelées cueillent les fleurs des champs qu'il offre en riant à sa mère. Dans ses veines coule le sang de mon père. Dans son cœur coulera l'esprit de celui dont il porte le nom.

Comme, dans la cité blanche inondée du soleil de l'été, grandit un petit prince dans les veines duquel coule le sang de la Dame de Lumière. Ceux qui sont partis ne le sont pas vraiment. Ils sont là, à nos côtés.

Je soulève Anarion dans mes bras et le fais tourner dans les airs. Il crie de joie. Il est mon fils, il est vivant.

Au printemps prochain, je les emmènerai, lui et sa mère. Je confierai le domaine, à nouveau prospère, à Seren et Ethan. Et nous emprunterons les chemins qui mènent au Nord. Les routes sont sûres, à présent, et les caravanes de marchands circulent à nouveau. Les distances n'ont pas changé, mais nous sommes plus proches cependant de ceux que nous aimons et qui résident ailleurs.

Nous nous rendrons pour un temps dans mon autre pays, dans mon autre maison. Je retrouverai mon frère et mon fils jouera avec le sien qui, lui, porte le nom de mon père. Nous fumerons tranquillement en compagnie de Gawain, tandis qu'Aëdhrel sera initiée aux coutumes du Nord par Ylwen et Jacinthe. Beleg nous accompagnera, lui qui rêve d'aventures et de découvertes comme moi à son âge, et qui ne cesse de parler de ses cousines du Nord.

Le soleil pâissant joue à travers les feuilles de l'arbre. Il est temps maintenant de remiser ma plume,
de vous dire au revoir.

La vie n'est pas finie, pourtant.

Dans un sens, elle commence.

*Michèle Huwart
Alias Lambertine*

Novembre 2003

TABLE DES MATIÈRES

1. Aujourd'hui.....	1
2. Enfance.....	3
3. La peste.....	5
4. Projets de départ.....	7
5. La Cité Blanche.....	9
6. En ville.....	11
7. Vers le Rohan.....	13
8. Edoras.....	15
9. Les terres sauvages.....	17
10. Les Rôdeurs.....	19
11. Jalousie.....	21
12. Amandil.....	23
13. Eharbad.....	25
14. Toujours plus loin.....	27
15. Nostalgie.....	29
16. Bree.....	31
17. La Soule -1-.....	33
18. Le jour de la foire.....	35
19. La Soule -2-.....	37
20. Le Bal.....	39
21. Lendemain de fête.....	41
22. Maison-Basse.....	43
23. Le verger.....	45
24. De Tom Bombadil.....	47
25. La Comté - Premier contact.....	49
26. Cul de Sac.....	51
27. Les jours se suivent.....	53
28. Adieux et Au revoir.....	55
29. Journées d'automne.....	57
30. Faiëlla.....	59
31. Bourrasques.....	61
32. Gel.....	63
33. La harpe.....	65
34. L'accident.....	67
35. Rumeurs.....	69
36. Cadeaux.....	73
37. Les noix.....	75
38. De choses et d'autres.....	77
39. Yole.....	79
40. Yole -2-.....	83
41. Inquiétudes.....	85
42. Le retour d'Anarion.....	87
43. La chasse d'Amandil.....	89

44. Gawain.....	93
45. Fugue enfantine.....	95
46. Invitation.....	97
47. La maison d'Urwen.....	99
48. Indiscrétions.....	101
49. Dernier jour.....	103
50. Départ.....	105
51. Chagrins d'amour.....	107
52. La traque.....	109
53. L'attaque.....	111
54. Captifs.....	113
55. Gwadir.....	117
56. Haute montagne.....	119
57. La décision.....	121
58. La fuite.....	123
59. Les Elfes.....	125
60. Le guérisseur.....	127
61. Galadriel.....	131
62. Le cadeau.....	135
63. Galadriel -2-.....	137
64. L'invitation.....	139
65. Fantômes du passé.....	141
66. Musiques.....	145
67. L'Adieu.....	147
68. Amon Hen.....	149
69. Le Rauros.....	151
70. Les marécages.....	153
71. Théodred.....	155
72. Retour.....	157
73. Le mariage -1-.....	159
74. Le mariage -2-.....	161
75. Le bonheur retrouvé.....	163
76. Le départ d'Amandil.....	165
77. Avant-Guerre.....	167
78. La ville fantôme.....	169
79. Les champs du Pelennor.....	173
80. Retrouvailles.....	175
81. L'Espérance.....	177
82. Frodon Sacquet.....	181
83. Les Portes Noires.....	183
84. Réveil.....	185
85. Le Champ de Cormallen.....	189
86. Cousins.....	191
87. Le Couronnement.....	193
88. Le retour.....	195
89. La mort de Thilran.....	199
90. Adieu, Galadriel.....	201
91. Aujourd'hui -2-.....	203